This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

TOME LXVI.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

LIVRES de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle.

TOME TRENTE-QUATRIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

840.9
M526
v, 66

Ref.-Stacks
Dijhoff
8-3-50
70495

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges, tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà eté publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet* 1779, *en voici une note exacte.*

MÉLANGES, tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A. BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames.

II. VOL. B. Bibliotheque de Littérature à l'usage des Dames.

III. VOL. C. PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI VOL. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Troisieme Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H. Tome V de la Lecture des Livres François. V^e Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. VOL. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. VOL. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections V, VI.

XIII. Vol. N. Tome X de la Lecture des Livres François. Huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O. Tome XI de la Lecture des Livres François. Troisieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections VII, VIII.

XV. Vol. P. Tome XII de la Lecture des Livres François. Suite de la huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q. Tome XIII de la Lecture des Livres François. Quatrieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections IX, X.

XVII. Vol. R. Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie. Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S. Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XI, XII.

XIX. Vol. T. Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie. Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V. Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XIII, XIV.

XXI Vol. X. Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie. Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y. Romans du seizieme siecle. Sections XV, XVI.

XXIII. Vol. Z. Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &. Romans du seizieme siecle. Sections XVII, XVIII.

XXV. Vol. Aa. Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. Bb. Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. Cc. Livres Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. Vol. Dd. Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. Vol. Ee. Fin des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXX. Vol. Ff. Supplément aux portraits des illus-

tres Militaires du ſeizieme ſiecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce ſiecle les Arts de l'Imprimerie, de la Muſique, de la Danſe, du Deſſin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g. Des Livres écrits en François au ſeizieme ſiecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art juſqu'au dix-ſeptieme.

XXXII. Vol. Hh. Suite des Livres François écrits ſur les Arts mécaniques, des ſtatuts & réglemens de ces Arts, de leur état & de leurs progrès juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle.

XXXIII. Vol. Ii. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome I.

XXXIV. Vol. K k. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome II.

XXXV. Vol. Ll. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome III.

XXXVI. Vol. M m. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome IV.

Vol. XXXVII. N n. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome V.

Vol. XXXVIII. O o. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle Tome. VI.

Vol. XXXIX. P p. Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle Tome VII.

Vol. XL. Q q. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome VIII.

Vol. Rr. Tome XLI. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome IX.

Vol. S s. Tome XLII. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome X.

Vol. T t. Tome XLIII. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome. XI.

Vol. V v. Tome XLIV. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome XII.

Vol. Xx. Tome XLV. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome XIII.

Vol. Yy. Tome XLVI. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome XIV.

Vol. Zz. Tome XLVII. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome XV.

Vol. & &. Tome XLVIII. Livres d'Hiſtoire & de Géographie, imprimés en François au ſeizieme ſiecle. Tome XVI.

Tome XLIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVII.

Tome L. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVIII.

Tome LI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIX.

Tome LII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XX.

Tome LIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXI.

Tome LIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXII.

Tome LV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIII.

Tome LVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIV.

Tome LVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXV.

Tome LVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVI.

Tome LIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVII.

Tome LX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVIII.

Tome LXI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIX.

Tome LXII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXX.

Tome LXIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXI.

Tome LXIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXII.

Tome LXV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXIII.

Tome LXVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXIV.

Fin de l'Avertissement.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

FIN du Tableau géographique & historique des Indes Orientales, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens.

POUR achever la description de l'Asie, il ne nous reste plus à parler que de l'Empire du Grand-Mogol, & de cette partie de l'Inde, connue sous le nom de *presqu'isle en deçà du Gange*; mais l'Histoire naturelle, politique & militaire de ce

pays est si intéressante, elle attire si bien encore aujourd'hui l'attention de toute l'Europe, que quelque envie que nous ayons de l'abréger, elle doit tenir dans cet Ouvrage une place assez considérable. Commençons par rappeler quelles notions les Anciens ont eues de l'*Indostan*, cette seule partie des Indes qui ait été connue des Grecs & des Romains. Ceux-ci font mention de trois expéditions dans ce pays-là : les époques des deux premieres sont très-incertaines, & les circonstances en sont même fabuleuses ; ce sont celles de Bacchus & de Sésostris : la troisieme est plus assurée, & les détails en sont mieux connus ; c'est celle d'Alexandre.

Si l'on en croit les Bramines, leur pays étoit connu des milliers de siecles avant les époques dont nous venons de parler. Cette chronologie s'accorde avec celle des Chinois, &, selon elle, le Monde est bien plus vieux que nous ne le croyons ; mais ce systême tient plus à la Religion qu'à l'Histoire : nous en parlerons en expliquant les dogmes de l'Idolâtrie Indienne & de la Religion de Brama ; d'un autre côté, nous laisserons aux Savans à discuter si Bacchus est le même que Sésos-

tris, ou, si l'on veut les distinguer, quel est le premier qui ait soumis l'Inde & policé les Indiens, & nous ne nous étendrons pas sur l'expédition d'Alexandre dans les Indes.

L'Historien Grec Arrien croit qu'il s'est écoulé quinze cents ans depuis l'expédition de Bacchus, qui laissa, dit-il, les Indes à son favori *Spartembas* : celui-ci les transmit à ses descendans jusqu'à *Hercule l'Indien*, qui établit une nouvelle dynastie, qui subsista pendant quelques années. Le grand Cyrus, Roi de Perse, reçut les hommages de la part des Rois Indiens, descendans d'Hercule ; mais il n'entreprit point de les soumettre. Darius fut le premier des Rois de Perse qui passa l'Indus, & assujettit du moins une partie de cette contrée. Ses successeurs la conserverent, & ce fut sur eux qu'Alexandre en fit la conquête ; il alla même plus loin que les Perses, puisque les Etats de Taxile & de Porus ne les avoient jamais reconnus pour maîtres. Après la mort d'Alexandre, les Indiens ne tarderent pas à secouer le joug des Macédoniens. *Sandrocotus*, qui avoit appris du même maître le grand art de la guerre, força Séleucus & Antigonus à repasser l'Indus ;

& aussi-tôt qu'il eût rendu sa patrie libre de tout joug étranger, il pensa à l'assujettir pour lui-même, & y réussit. Il étendit sa domination depuis l'Indus jusqu'au Gange, & fonda un Empire aussi vaste que l'avoient été ceux de Bacchus & de Sésostris, & que l'a été par la suite celui du Grand-Mogol.

Sandrocotus eut des successeurs qui peut-être furent de sa famille ; mais nous ne savons rien de la durée de leurs regnes, ni des circonstances qui ont pu les rendre plus ou moins illustres. Nous voyons seulement que ces Monarques envoyerent en différens temps des Ambassadeurs à Rome. Il en est fait mention sous les regnes d'Auguste, de Trajan, de Marc-Aurele, d'Aurélien, & de Constantin. Ce ne fut que sous ce dernier, ou même sous ses successeurs, que la Religion Chrétienne commença d'être prêchée dans l'Inde : car quoiqu'on y soit persuadé qu'après la mort de Jésus-Christ, l'Apôtre S. Thomas a passé dans ce pays éloigné, & y a jeté les premieres semences du Christianisme, & qu'on croie qu'il a été martyrisé à Méliapour, sur la côte de Coromandel, il paroît cependant que les lumieres de la Foi y ont été long-temps

enterrées, & que ce n'est que vers le cinquieme ou sixieme siecle que des Missionnaires, très-suspects de Nestorianisme, y ont formé des colonies de Chrétiens.

Au commencement du huitieme siecle, le Calife *Valid*, le plus grand Conquérant de tous les successeurs de Mahomet, envoya dans l'Indostan un de ses Lieutenans, qui y forma différens établissemens, particuliérement sur les côtes, & y convertit, de gré ou de force, un assez grand nombre d'habitans. Cependant les Rajas ou Princes Idolâtres resterent en possession de la plus grande partie du pays. Vers l'an 1002, *Mahmoud*, surnommé *le Gasnevide*, Chef d'une Tribu de Tartares, appelée *du Mouton blanc*, soumit une bonne partie de l'Inde. Au treizieme siecle, le fameux *Gengiskan* eut un pareil succès, & l'Inde ne fut qu'une foible portion de ses immenses conquêtes : enfin, au quinzieme siecle, un troisieme Conquérant Tartare, *Tamerlan*, se l'assujettit, & un de ses fils fut le Fondateur de cette domination, qui, quoiqu'affoiblie, subsiste encore aujourd'hui sous le nom d'*Empire du Grand-Mogol*. Cependant, si les Tartares Mogols

ont été les conquérans de l'Inde, & si leurs descendans en sont encore en quelque maniere les maîtres, ils ne forment que la moindre partie de ses habitans. Les originaires Indiens conservent bien des traits du caractere & des mœurs qu'ils avoient du temps d'Alexandre & plus anciennement encore. Ils sont doux, humains & sobres, mais foibles & voluptueux ; ils ne craignent point la mort, & supportent tous les maux avec patience; & c'est par une sorte de philosophie, car ils ne sont ni braves ni cruels, mais très-superstitieux & grands amateurs des fables : leurs Prêtres & leurs Docteurs ont fait preuve d'imagination en en inventant de tout-à-fait singulieres, & les peuples en sont encore tous les jours d'une crédulité excessive, en se rendant volontiers les martyrs de ces opinions ridicules, & des pratiques qui en sont les suites.

De toute ancienneté, le peuple Indien s'est partagé en Castes ou Tribus, dont chacune a des fonctions particulieres & des devoirs différens à remplir dans la Société. Ces Castes, plus ou moins nobles, ne se confondent jamais les unes avec les autres, ne s'allient qu'entre elles,

& les plus distinguées se croiroient déshonorées, si elles communiquoient avec les autres. La premiere de ces Castes est sans contredit celle des *Bramines*, connus des Anciens sous le nom de *Bracmanes*, & quelquefois de *Gymnosophistes* : ce sont les Prêtres, les Docteurs & les Philosophes de la nation qui les révere, les consulte & suit leurs avis ; mais ils ne donnent point d'ordres : les Princes & les Rois ne sont jamais tirés de leurs Corps, parce que les Bramines ne vont point à la guerre. La Caste des Guerriers & des Nobles, dans laquelle on choisit les Rois, n'étoit cependant pas la seconde chez les anciens Indiens, c'étoit celle des Laboureurs qui avoit cet honneur ; celle des Banians, Marchands ou Courtiers, étoit la troisieme ; celle des Guerriers la quatrieme, & celle des Ministres des Rois & Magistrats la cinquieme. Les Rois reçoivent les instructions des Bramines (bien entendu que ce sont les Rois Idolâtres, car les Mogols qui sont Mahométans, n'ont pas le même respect pour eux ; mais ils sont quelquefois obligés de les ménager par rapport au peuple).

De tout temps les Indiens Idolâtres

ont brûlé leurs morts, & même c'est un usage très-ancien parmi eux de brûler des esclaves avec leurs maîtres, & que les femmes veuves se brûlent avec leurs maris. Le préjugé qui regne à cet égard depuis bien long-temps, est cause que ces femmes se brûlent avec une fermeté héroïque. Il semble qu'elles soient de dignes disciples de ces deux Philosophes Indiens, dont l'un se brûla publiquement devant Alexandre & toute l'armée Macédonienne, & l'autre donna le même spectacle aux Romains assemblés dans le *Forum* sous l'empire d'Auguste.

L'Idolâtrie Indienne nous paroît avoir des dogmes qui lui sont tout-à-fait particuliers & qui viennent de *Brama*, dont les Indiens font remonter l'Histoire fabuleuse à des temps très-éloignés; mais les Savans, après s'être fait instruire à fond des dogmes de cette Religion, de son culte & de ses pratiques, trouvent qu'elle a grand rapport avec celle des anciens Egyptiens, qu'elles ont peut-être une source commune, qu'il faut faire remonter jusqu'au temps de Sésostris, & qu'*Isis* & *Osiris* pourroient bien être les mêmes que *Brama* & *Wischnou*. On croit aussi retrouver l'origine des caracteres indiens

dans les hiéroglyphes égyptiens. La Métempsycose a toujours été le dogme le plus chéri de l'un & de l'autre pays, & c'est de lui qu'émanent les grands ménagemens que les deux nations ont eus pour la vie des animaux & la défense de manger leur chair; elle subsiste encore parmi tous les Païens de l'Inde. Les Mahométans & les Chrétiens ne s'y croient point astreints: en général, il seroit dangereux de manger trop de viande dans ce climat chaud & brûlant. Les naturels du pays sont sobres & tempérans, & les étrangers le deviennent par les raisons pareilles de religion & de santé, qui interdisent aux Indes l'usage du vin, des liqueurs fortes, & sur-tout l'ivresse.

Ce n'est que depuis la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance, que les Européens y sont connus, & même y ont établi leur domination. Le pavillon Portugais y a été le premier arboré, & y étoit généralement respecté au seizieme siecle. Au dix-septieme, il a été presque toujours obligé de se baisser devant le pavillon Hollandois. Les François, les Anglois & même les Danois sont venus dans le

même siecle partager la gloire & les profits du commerce de la Compagnie Hollandoise. Il paroît qu'enfin aujourd'hui les Anglois sont les plus riches & les plus puissans dans l'Inde. C'est ce que j'aurai occasion de développer dans la suite de ce Volume; mais en attendant, voyons comment les Tartares Mogols se sont établis dans l'Indostan, & y ont fondé l'Empire qui porte leur nom.

Les Tartares Mogols reconnoissent pour leur Fondateur *Mungle*, grand-pere d'*Oguz*, dont la postérité régna pendant quatre cent cinquante ans dans une partie de la Tartarie, qui prit de lui le nom de *Mogolistan*. On compte vingt-neuf Kans ou Rois de cette partie de la Tartarie avant Gengiskan, qui sortit de la patrie de ses peres, pour revenir le Conquérant de la plus grande partie de l'Asie, entre autres de quelques provinces de la Chine, de presque tout le royaume de Perse, & de l'Inde entre l'Indus & le Gange. Ce redoutable Monarque, qui étoit né en 1154, mourut l'an 1224, & prétendit diviser son Empire entre ses fils (1). L'un d'eux, qui s'appeloit

(1) Nous avons plusieurs vies de Gengiskan,

Tuli, eut les Indes en partage. Sa postérité, en se subdivisant, s'affoiblit ; & les Indes ne reconnoissoient presque plus l'autorité des Tartares Mogols, lorsqu'un nouveau Conquérant, sorti de la même souche que Gengiskan, remit ce beau pays sous leur joug.

Tamerlan, né en 1335, après avoir soumis le Zagataï, le Kaptschak, le Korasan, la Perse entiere, entreprit, en 1399, la conquête des Indes. Il passa l'Indus, & se rendit à Dehli, où régnoit un Sultan, nommé *Mahmoud*. Il lui livra une grande bataille qu'il gagna, prit sa capitale & la pilla. Rien ne lui résista, Mahométans & Idolâtres, tout se soumit à lui, depuis l'Indus jusqu'au Gange. Il se rendit maître de tout l'intérieur de

---

imprimées dans notre Langue, qui sont toutes intéressantes par le sujet qu'elles traitent. Les plus exactes sont celles tirées des anciens Auteurs Orientaux, par M. Petis de la Croix, & des Auteurs Chinois, par le Pere Gaubil, Jésuite. La plus agréable a été imprimée, en 1716, en un volume *in*-12.; elle est plus abrégée & mieux écrite ; mais on peut la soupçonner d'être un peu romanesque : aussi prétend-on qu'elle est l'ouvrage d'une Dame. Il y a aussi de vrais Romans sur son sujet.

la presqu'isle en deçà de ce fleuve ; mais les Tartares n'ayant point de vaisseaux, il se contenta de recevoir les hommages de ceux qui régnoient sur les côtes & dans les places maritimes. Avant que de quitter cet Empire, il y laissa des Vice-Rois ou Gouverneurs affidés, & entre autres son fils *Miran-Sha*. Ayant repassé par la Perse, il rentra dans ce que nous nommons aujourd'hui la *Turquie Asiatique*, & parvint jusque dans la Natolie, où il eut à combattre l'Empereur des Turcs, *Bajazet*. Tout le monde sait qu'il le vainquit & le fit prisonnier ; mais les Auteurs sont partagés sur la maniere dont il le traita. Quoi qu'il en soit, Tamerlan, couvert de gloire, & méditant encore de nouvelles conquêtes, mourut à Otrar, ville du Turquestan, l'an 1404 ou 1405 de notre Ere, 806 de l'Hégire, dans la soixante-neuvième année de son âge (1). Son fils *Miran-Sha* succéda à une partie de son vaste Empire, & établit sa résidence à Hérat, capitale du Korasan ;

(1) Entre les Histoires de Tamerlan, qui sont aussi curieuses que celles de Gengiskan, nous conseillons de lire sur-tout celle composée par le Pere Margat, Jésuite. Paris, 1739, un vol. *in*-12.

mais il eut beaucoup de peine à maintenir les Indes sous son obéissance. Ayant été lui-même pour soumettre le Roi de Cascar, qui étoit Idolâtre & refusoit de lui payer tribut, il fut plusieurs fois battu par ce Roi Indien; cependant il vint à bout de le prendre prisonnier, & le fit aveugler. Cet ennemi, réduit dans un si triste état, eut encore assez de force & de bonheur pour se venger. Le Kan Mogol ayant entendu dire que le *Raja*, (c'est ainsi que l'on appelle les Princes Idolâtres) étoit le meilleur tireur d'arc de son temps, voulut insulter à son malheur, & lui demanda, si, quoiqu'il fût privé des yeux, il pourroit bien encore atteindre à un but assez éloigné, mais qu'on lui indiqueroit de la voix seulement. Le malheureux Roi ayant répondu qu'il n'en doutoit pas, & qu'on pouvoit l'éprouver, on lui donna un arc & des fleches. Il n'en fut pas plus tôt saisi, qu'entendant parler Miran-Sha, il lui lança une fleche qui lui perça le cœur, l'an 1451, le quarante-sixieme du regne de ce premier Empereur des Mogols, descendant de Tamerlan. Son petit-fils *Abou-Seid* monta sur le trône. La vie de ce Monarque fut fort agitée; il mécontenta

les peuples de Hérat & de Samarcand, qui conspirerent contre lui, & fut obligé de se tenir caché durant deux années, parmi les *Faquirs* ou Derviches Mahométans : un de ses freres gouverna pendant ce temps-là ; mais celui-ci s'étant conduit encore plus mal, Abou-Seid fut rétabli sur son trône ; il n'y fut tranquille qu'après avoir dissipé une nouvelle conjuration, dont les principaux auteurs étoient un jeune Prince aimable & une Princesse qui en étoit éprise, mais dont Abou-Seid traversa les amours. Ces conjurés périrent malheureusement, & firent une fin héroïque, dont les circonstances seroient capables d'embellir un Roman dont leur histoire seroit la base.

Abou-Seid régnoit glorieusement sur le Korasan ; une partie de la Tartarie & de la Perse, & tous les Rois de l'Inde se reconnoissoient ses tributaires, lorsqu'il osa attaquer *Usum-Cassan*, Prince Tartare de la Tribu du Mouton blanc, & qui commençoit à se signaler par des conquêtes assez brillantes, mais qui ne furent que les présages d'autres plus considérables qu'il fit par la suite. Etant entré en Perse, Abou-Seid l'y suivit, pour l'empêcher de s'emparer de ce royaume,

auquel le Mogol croyoit avoir droit comme petit-fils de Tamerlan. Usum offrit d'abord de se soumettre à l'Empereur Mogol, proposition dont celui-ci auroit pu être satisfait ; mais il la rejeta avec hauteur, & aima mieux livrer une bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier avec trois de ses fils. Le vainqueur lui ôta la vie, fit aveugler les trois Princes, & par-là s'assura la Perse entiere.

Cependant il restoit d'Abou-Seid un fils aîné qu'il avoit chargé de contenir les Princes tributaires de l'Inde ; il se nommoit *Scheick-Omar* : il repassa à Samarcand, y régna pendant vingt-quatre ans, laissant paisiblement Usum-Cassan & ses successeurs gouverner ou tyranniser la Perse & toutes ses dépendances, & les Rajas maîtriser les Indes en lui en faisant hommage. Il mourut en 1493, par accident, étant tombé du haut d'une terrasse qu'il faisoit élever dans ses jardins, & qui n'étoit pas encore solide. Son fils *Babar*, naturellement aussi disposé que son pere à la tranquillité, ne put la conserver. Le Kan des Usbecks vint l'attaquer, & trouvant les Mogols

amollis par une longue paix, il parvint aisément à prendre la ville de Samarcand. Babar se retira d'abord à Gasna; ensuite, étant chassé de ville en ville, il se réfugia dans l'ancien royaume de Cabul, qui est la premiere province de l'Indostan, la plus voisine de la Grande-Tartarie. Elle étoit gouvernée par un Vice-Roi, fidele au sang de Tamerlan, de qui ses aïeux avoient reçu des bienfaits. Non seulement il accueillit son Souverain, mais il lui donna les meilleurs conseils, & lui persuada d'établir dans les Indes une domination directe, & d'en faire le centre de son Empire, soit qu'il voulût se mettre en état de reprendre Samarcand & le pays des Usbecks, soit qu'il aimât mieux l'abandonner à ses nouveaux Conquérans. C'est le parti que prit Babar; il marcha avec le fidele *Ranguildas*, c'est le nom du Vice-Roi de Cabul, à Dehli, où régnoit un Prince nommé *Amovixa*. Il étoit de la race des Patanes, peuples Mahométans, originaires de l'Arabie Heureuse, qui s'étoient emparés d'une bonne partie de l'Indostan, plus de quatre cents ans avant la conquête de Tamerlan, & en avoient dépossédé

dépossédé les anciens Indiens Idolâtres. Tamerlan n'avoit fait que les rendre ses tributaires, sans les priver de leurs Etats; aussi le Roi de Dehli répondit-il avec fermeté, que quoique tributaire il étoit toujours Roi, & en droit & en état de se défendre contre l'usurpation des Mogols. Ceux-ci ne tarderent pas à l'attaquer, & la fortune ne se déclara pas pour le parti le plus juste. Les Tartares de Babar, loin d'être effrayés par les éléphans, les mirent en déroute. Ces animaux épouvantés se rejeterent sur ceux pour lesquels ils devoient combattre; les Patanes & les Indiens furent défaits, & le Roi Amovixa perdit dans cette bataille la vie & la couronne, que ses ancêtres ou du moins ceux de sa nation possédoient depuis l'an 1085, en ayant fait simplement hommage à Gengiskan & à Tamerlan.

Babar établit à Dehli le siége de son nouvel Empire dans les Indes. Il ne fut d'abord composé que d'un petit nombre de provinces, situées entre Cabul & Dehli, telles que celles d'*Attock* & de *Multan*; mais l'Empereur ayant déclaré qu'il vouloit avoir le domaine éminent sur toute la partie de l'Inde que Tamerlan

avoit ſoumiſe, on put dès-lors prévoir que cet Empire augmenteroit bientôt au point où il eſt aujourd'hui, & il commença à être régi & adminiſtré ſur le même pied où il ſubſiſte encore. Babar, redevable à Ranguildas de cette nouvelle couronne, en fit pendant quelque temps ſon premier Miniſtre, & ne pouvoit en choiſir un meilleur; cependant les intrigues de la Cour & du ſérail parvinrent à le rendre ſuſpect; il fut diſgracié, & il paſſa quelques années dans la retraite & l'exil; mais l'Empire, faute d'un ſi bon guide, étant bientôt tombé dans la confuſion, Babar ſentit la faute qu'il avoit commiſe, rappela ſon Miniſtre; & tout en étant rentré dans l'ordre, il mourut après un regne de trente-huit ans; il n'en avoit paſſé que cinq à Samarcand: ce fut à Cabul qu'il expira dans les bras de Ranguildas; mais ce Miniſtre ne lui ſurvécut pas long-temps, & mourut peu de temps après le couronnement d'*Humayoum*, fils de Babar.

Ce jeune Prince ne fut pas d'abord ſi heureux dans le choix de ſon premier Miniſtre, que l'avoit été ſon pere. Il prit en affection un jeune Prince de la race des Patanes, nommé *Chira*. Celui-ci, rempli de beaucoup d'adreſſe, de cou-

rage & d'audace, devint si puissant, à l'abri de la faveur du jeune Empereur Mogol, qu'il se trouva en état de lui disputer les provinces des Indes, que Babar avoit enlevées à sa nation & à sa famille. Humayoum eut beau crier à l'ingratitude, il fallut se défendre; & les anciens habitans du pays étant tous disposés pour Chira, celui-ci remporta la victoire, prit le nom de *Chircha*, & obligea Humayoum de repasser l'Indus, & de se réfugier chez le Roi de Perse, où il fut reçu avec plus d'honneur & de commisération qu'un Prince disgracié n'étoit dans le cas d'attendre. Cha Thamas le traita en frere, le défraya de tout, & lui promit des secours suffisans pour lui faire recouvrer ses Etats. Cependant Chircha se conduisit avec tant de sagesse, qu'il fut impossible de l'attaquer; il fit des Loix sages en faveur de ses sujets & des étrangers, fit fleurir le commerce dans l'Indostan, y protégea la Religion Mahométane sans opprimer les Idolâtres; mais il mourut après quelques années de regne; & n'ayant point laissé d'enfans, la division se mit entre ses héritiers & entre les Indiens & les Mahométans. Humayoum en profita pour rentrer dans

l'Indostan, suivi de quelques jeunes Persans qui s'étoient attachés à lui, & lui rendirent les plus grands services. Il s'empara du Candahar, du Cabulistan, du Multan, & eut le bonheur de surprendre la ville & la forteresse de Lahor. Alors il ne lui fut pas difficile de rentrer dans Dehli, & les Mogols en firent une seconde fois la conquête sur les Patanes. Humayoum, en humiliant les Patanes, quoiqu'ils fussent de sa Religion, & favorisant les Indiens Idolâtres, se maintint sur son trône jusqu'à sa mort, qui fut l'effet d'un accident très-imprévu & assez singulier. Il faisoit construire dans Dehli même un superbe mausolée pour lui & sa postérité. Ce monument étoit accompagné d'une superbe mosquée; celle-ci étoit achevée, & on alloit déjà creuser le caveau qui devoit contenir son cercueil, lorsqu'en allant visiter les travaux, il fit un faux pas & se précipita dans la fosse, où il expira.

Akebar, son fils & son successeur, mit la derniere main à ce monument, qu'on voit encore dans la ville de Dehli. Ce nouvel Empereur des Mogols doit être regardé comme le plus grand Prince qui ait occupé ce trône; il le remplit pen-

dant plus de cinquante ans, & il en agrandit considérablement les possessions. Suivant exactement les principes politiques que son pere avoit adoptés sur la fin de son regne, non seulement il chercha à abaisser, mais à détruire absolument les Patanes. Il attira & fixa à sa Cour un grand nombre de nouveaux Tartares & Persans, & réussit à leur inspirer de la haine contre les anciens Mahométans, & de l'indulgence pour les Idolâtres; il s'attacha la Caste guerriere de ceux-ci, que l'on nomme les *Rageputes*, & il en forma la partie la plus redoutable de son armée. C'est avec leur secours qu'il soumit à sa domination immédiate plusieurs provinces septentrionales & orientales, situées entre l'Indus, le Gange, & le royaume de Cachemire, pays le plus délicieux du Monde, & entouré de tous côtés de montagnes qu'Akebar franchit sans beaucoup de difficultés. Tournant ensuite ses vûes du côté oppposé, il conçut le projet d'étendre sa domination jusque sur les côtes de l'Océan, & de conquérir les provinces maritimes que Tamerlan même n'avoit pas songé à assujettir; c'étoient celles de *Guzarate* & de *Décan*; mais, dans le courant du seizieme siecle,

il s'y trouvoit des défenseurs bien plus redoutables que ceux qu'elles avoient eus autrefois.

Les Portugais ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance, étoient abordés, dès l'an 1500, à Calicut sur la côte de Malabar ; ils y avoient été reçus en amis, & s'étoient contentés d'abord d'y négocier; mais ensuite s'étant brouillés avec le Samorin, Roi Idolâtre de ce pays, ils l'avoient forcé à leur abandonner une partie de son pays, avoient bâti des forteresses à Cochin, à Cananor; & suivant toujours la côte au nord du Malabar, ils avoient fixé le centre de leurs établissemens à Goa. De là ils faisoient trembler le Décan & le pays de Guzarate, ayant des comptoirs à Surate, & une forteresse dans l'isle de Diu, à l'entrée du golfe de Camboye. Akebar sentit bien que ces nouveaux Tyrans des Indes étoient redoutables ; mais leur usurpation ne lui parut qu'une raison de plus pour se procurer un établissement maritime. Il attaqua Sultan Badour, Roi de Guzarate, sans craindre la protection que lui accordoient les Portugais. Ses troupes parurent cependant d'abord effrayées de combattre ces redoutables ennemis ; mais Akebar s'étant mis

à leur tête, eut l'honneur de remporter le premier avantage de quelque conséquence que les Indiens aient eu sur les Européens. Les suites en furent très-importantes; car le Guzarate fut entiérement soumis aux Mogols. Le vainqueur passa dans le Décan, où il eut le même succès; il est vrai que cette derniere conquête exigea plus de temps, parce qu'il eut plus d'ennemis à combattre.

Le Décan étoit partagé entre plusieurs Princes, dont les trois principaux étoient le Sultan *Mostafa*, qui faisoit sa résidence à Brampour; le second s'appeloit *Ambar*, & étoit chargé de défendre la forteresse de Doltabat; la troisieme souveraineté du Décan appartenoit à une Princesse nommée *Candé*, qui joignoit l'habileté & le courage à la plus grande beauté. Ce fut elle qui fit la plus forte résistance; elle alla jusqu'à employer l'or & l'argent de ses trésors à faire des boulets de canon, pour tirer sur les Mogols qui assiégeoient sa capitale. Enfin, après une aussi belle défense, elle fut obligée de se rendre. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'elle capitula, non seulement pour ses Etats, mais encore pour son cœur.

La Reine ne vit pas plus tôt Akebar, qu'elle en fut éprise, & l'Empereur conçut de pareils sentimens pour elle; ainsi l'on n'aura pas de peine à croire que ces deux Souverains ne fissent entre eux l'alliance la plus intime. Candé eut la premiere place dans le sérail d'Akebar; elle fut déclarée Impératrice, & fut traitée toujours par son époux en Reine & en Sultane favorite, quoique l'Empereur se permît quelques autres goûts passagers.

Akebar, après avoir ainsi soumis le Guzarate & le Décan, revint à Dehli, qui avoit toujours été regardée comme la capitale de l'Indostan, mais avec le projet de transporter ce beau titre à une nouvelle ville dont il avoit projeté la construction. C'étoit celle d'Agra, située sur la même riviere que Dehli, environ à cinquante lieues au nord de celle-ci. Le premier bel édifice que l'Empereur Mogol y fit élever, fut une mosquée, en accomplissement d'un vœu qu'il avoit fait, disoit-il, avant que d'entreprendre ses dernieres conquêtes. La construction de cette mosquée fut suivie, peu de temps après, de celle d'un superbe palais. Akebar n'y fut pas plus tôt établi, qu'il désira

que toute sa Cour l'y suivît, & tous les Omrahs ou grands Seigneurs Mahométans, & les Rajas & Rajeputes ou Princes & Militaires Indiens, qui lui étoient attachés, s'empresserent d'y faire des établissemens aussi brillans que leurs facultés le leur permirent. On vit alors les mosquées se multiplier, les bazars se former & se remplir des plus belles marchandises; des caravenserais, des hôpitaux, des lieux d'exercices, des colléges, des places & des jardins embellirent la nouvelle ville, où l'on compta bientôt six à sept cent mille habitans, & Dehli fut abandonné & réduit à ce que l'on nomme encore aujourd'hui *le vieux Dehli.* Le Fondateur de la nouvelle capitale voulut qu'elle quittât son ancien nom d'Agra, pour prendre celui d'Akebar-Abad; elle le conserva pendant la vie d'Akebar; mais après sa mort, l'ancien a repris & prévalu.

Quelques années s'étoient passées dans ces occupations pacifiques, lorsqu'on fit entendre à Akebar qu'il existoit encore dans la partie septentrionale & orientale de son Empire un Prince Idolâtre, possesseur d'une forteresse importante & presque imprenable, dont il étoit de sa

gloire & même de sa sûreté de s'emparer. Le Prince se nommoit *Rana*, & se prétendoit descendant de Porus; la forteresse s'appeloit *Chitor*. Akebar hésita d'autant moins à marcher à cette conquête, qu'il apprit que Rana étoit l'amant, & alloit devenir l'époux de la plus belle Princesse de l'Inde; elle s'appeloit *Padmani*. A mesure qu'Akebar s'approchoit de Chitor, il entendoit faire des récits plus flatteurs de cette merveilleuse Princesse. Ces récits échaufferent à tel point l'imagination de l'Empereur Mogol, qu'il préféra bientôt la possession de Padmani à la conquête de tous les châteaux de l'Inde; il fit proposer à Rana de la lui céder, & à la Princesse d'occuper une des premieres places de son sérail. Le Prince & la Princesse, qui s'aimoient & étoient dignes l'un de l'autre, rejeterent avec indignation cette proposition. Akebar employa tour à tour les moyens de persuasion, les menaces, & enfin toutes les forces de son Empire pour s'emparer de la forteresse; mais elle résista bien plus long-temps qu'il ne se l'étoit imaginé d'abord. Un Historien Mogol, cité par le Pere Catrou, Jésuite, compare ce siége à celui de Troie; en

effet il dura plusieurs années, pendant lesquelles, dit le même Historien, Padmani eut le temps de vieillir; mais Akebar ne se refroidit point sur l'excessif désir qu'il avoit de la posséder. Enfin il réussit, par la ruse, à attirer le malheureux Rana dans son camp, le fit prisonnier, & menaça son épouse de le faire mourir, si elle ne se mettoit à sa place; mais la fidele amante de Rana trouva moyen de se tirer d'un pas si délicat. Elle feignit d'y consentir, & promit de se rendre, un certain jour, bien escortée dans un lieu désigné où devoit se faire l'échange d'elle contre son époux. On crut en effet la voir arriver dans un palanquin magnifique, suivie d'un grand nombre de femmes & d'eunuques; aussi-tôt que ce cortége fut entré dans le château où étoit détenu Rana, il fut relâché; & étant monté sur un cheval de la plus grande vîtesse, il courut se renfermer dans la citadelle de Chitor. Padmani le reçut à bras ouverts, tandis que le Grand-Mogol ne trouva dans la litiere couverte, dans laquelle il la croyoit renfermée, qu'un vieux & fidele eunuque qui avoit joué son personnage. Akebar fut obligé de recommencer le siége de Chitor,

& l'on ne sait en vérité s'il fût jamais venu à bout de prendre cette forteresse, malgré les terribles machines & les tours de bois qu'il avoit fait dresser contre elle, lorsqu'un coup inespéré le défit enfin du malheureux Rana. L'Empereur considéroit du haut d'une de ses tours les remparts de la ville. Il apperçoit un Ragepute qui s'y promenoit fiérement; trouvant sous sa main un mousquet qui pouvoit porter fort loin, il tire: l'Indien tombe; c'est Rana. Akebar ne fut instruit que quelques jours après qu'il étoit délivré de son ennemi, & il apprit en même temps que la fidele Padmani s'étoit jetée dans le bûcher de son époux, suivant l'usage des femmes Indiennes. Le Mogol ne fut que médiocrement consolé de cette perte par la prise de Chitor, qui lui assura la possession du royaume de Cachemire, & lui ouvroit le chemin du Bengale.

Rassasié de conquêtes, Akebar passa encore quelques années à s'occuper d'ouvrages utiles & magnifiques; il fit planter d'arbres tout le chemin qui menoit d'Agra à Lahor, pendant l'espace de cent cinquante lieues. Cette plantation, qui subsiste encore, est de la plus grande

commodité pour ceux qui voyagent dans un pays aussi brûlant que l'Indostan.

Après avoir appaisé une révolte de paysans Indiens, désespérés de la dureté avec laquelle ils étoient traités, il eut à combattre un ennemi qui lui étoit bien plus cher; ce fut son propre fils, qui régna après lui sous le nom de *Jehan-Guir*. Séduit par de mauvais conseils, il combattit contre son pere, fut vaincu, & obtint sa grace : mais Akebar ne lui pardonna jamais sincérement; il le fit observer de près, & ne lui donna depuis aucun commandement d'armée ni aucune part aux affaires; il ne lui confia point non plus la conquête du Bengale, mais le projet de cette conquête lui fit oublier ses chagrins domestiques, & pour y mieux réussir, il jugea à propos de perfectionner le service de son artillerie. Pour cet effet, il voulut s'attacher des Canonniers Européens. Il ne les chercha pas parmi les Portugais, dont il croyoit devoir se méfier. Ayant entendu parler des Anglois, qui commençoient à se faire connoître dans ce pays, ce fut à eux qu'il demanda des Canonniers; il les obtint, & en fut très-content. Ces braves gens lui

ayant représenté que si on ne leur donnoit du vin, même à discrétion, la besogne leur paroîtroit difficile, le Mogol ordonna qu'on ne les en laissât pas manquer. Etant allé visiter leurs travaux, il en but comme eux, & le trouva très-bon. Peut-être que cette liqueur, défendue aux Musulmans, contribua à le dégoûter de la Religion de ses peres, & fut cause qu'il s'occupa, pendant les dernieres années de sa vie, de la discussion de plusieurs points de doctrine & de dogmes, d'après lesquels il finit cependant par n'adopter aucune Religion. Il écrivit au Vice-Roi de Goa, pour l'engager à envoyer à sa Cour quelques Missionnaires avec lesquels il pût s'entretenir des Mysteres du Christianisme, & des Sciences de l'Europe. On lui en adressa deux, dont le premier, le Pere *Rodolphe Aquaviva*, étoit d'une famille illustre d'Italie, décorée depuis plusieurs années de la grandesse d'Espagne. Il raisonna avec eux, & les fit disputer contre les *Mollas* ou Docteurs de la Religion Musulmane. La cause du Pere Aquaviva & de son Confrere étoit trop bonne pour qu'il n'eût pas de grands avantages sur ses adversaires. L'Empereur, présent à cette dispute, put aisément se

convaincre de la fausseté de son ancienne Religion. Les Jésuites conçurent aussitôt de grandes espérances de le voir embrasser le Christianisme; mais ils furent trompés. Quoiqu'il déclarât qu'il reconnoissoit Jésus-Christ pour le plus grand de tous les Prophetes, & supérieur à Mahomet; qu'il reçût des Jésuites un reliquaire qu'il portoit sur lui avec vénération, aussi bien qu'un Crucifix & une image de la Sainte Vierge; quoiqu'il leur permît de bâtir une belle église dans Agra, & qu'il les chargeât d'instruire son fils *Bahari*, qu'il chérissoit uniquement depuis la révolte de Jehan Guir, il ne put se résoudre à professer ouvertement & absolument le Christianisme, ne voulant point se borner à une seule femme, & voulant concilier la rigidité du Christianisme avec les commodités du Mahométisme. Malgré la complaisance des Jésuites pour les Souverains bien disposés en faveur de la Société, le Pere Aquaviva ne put se prêter au mélange de Religion que vouloit faire Akebar. Il le somma de tenir la parole qu'il lui avoit donnée, de le renvoyer à Goa, au cas qu'il ne pût point s'accommoder à sa

Cour. Akebar y consentit, & les autres Missionnaires qui resterent ou vinrent à sa place, eurent le chagrin d'être témoins de la plus étrange bigarrure en fait de Religion que l'Empereur Mogol imagina, & à laquelle une partie de ses sujets eut la bassesse de se prêter. Il prétendit concilier ensemble le Baptême avec la Circoncision, l'adoration du soleil & du feu, & le systême de la Métempsycose, qui est tout ce qu'il emprunta des Indiens Idolâtres; & enfin il voulut se faire rendre personnellement des hommages qui approchoient des honneurs divins, ou du moins de ceux dus aux grands Prophetes & aux auteurs des principales Religions.

Au milieu de ces extravagances religieuses, Akebar fit la conquête du Bengale; mais les Patanes s'étant révoltés, il fut obligé de courir sur les bords de l'Indus pour les réduire. Ce fut au retour de cette expédition qu'il fit bâtir un magnifique palais dans Lahor. Loin de l'accompagner d'une mosquée, il y fit élever une espece de temple, où il alloit adorer le Soleil à son lever & à midi; après cela, il récitoit le chapelet à la mahométane,

mahométane, c'eſt-à-dire, les louanges de Dieu ſur une longue ſuite de grains enfilés, puis il baiſoit dévotement les images & les *Agnus Dei* que lui avoit donnés le Pere Aquaviva ; enfin il prétendoit prouver ſon Chriſtianiſme en buvant du vin, mangeant de la chair de cochon & de toutes les autres qui lui plaiſoient. Il traitoit parfaitement bien les Miſſionnaires ; mais ſes careſſes ne pouvoient conſoler les Apôtres de l'Inde de l'inconſéquence de ſa conduite. Pendant les dernieres années de ſa vie, il fit une perte bien ſenſible, ce fut celle de ſon cher fils *Bahari* ; il l'avoit envoyé dans le Décan contre un ancien Roi de ce pays, qui avoit trouvé moyen d'y rentrer & d'y exciter une révolte : elle fut appaiſée ; mais le fils de l'Empereur fut tué. Le Monarque, au déſeſpoir, fit ſentir ſa rage, pour ainſi dire, à tout ce qui l'environnoit. Le haſard lui fit découvrir un poiſon d'une ſubtilité preſque inouie. Un jour qu'il ſe repoſoit à la chaſſe, au pied d'un arbre, tenant à la main des fleches qu'il étoit prêt à lancer ſur le gibier qu'il pourroit rencontrer, il apperçut auprès de lui une groſſe chenille rouge ; il l'écraſa avec la pointe d'une

flèche : un instant après, une gazelle ayant passé auprès de lui, il la perça avec la même arme ; l'animal mourut sur le champ, & sa chair se trouva presque aussitôt pourrie & corrompue. Akebar sentit qu'il avoit fait la découverte du plus subtil poison, & le barbare conçut aussitôt le projet de s'en servir pour se défaire de ceux de sa Cour qu'il croyoit attachés à son fils Jehan Guir, auquel il ne pouvoit pardonner sa révolte, & qu'il voyoit avec regret prêt à lui succéder. Il fit chercher par-tout des chenilles rouges, & chargea un certain Chimiste, que l'on appela depuis à sa Cour *le grand Empoisonneur*, d'en extraire le suc & d'en composer des dragées, qu'il faisoit avaler aux Grands dont il se défioit, en les leur présentant de sa propre main. Pour cet effet, il portoit sur lui une boîte d'or à compartimens, dans l'un desquels étoient des pilules stomachiques, dont il faisoit usage pour sa santé, & dans l'autre ces fatales dragées, toutes semblables pour la forme & la couleur aux pilules : en offrant des unes, il sembloit présenter des autres. La Justice divine permit qu'il en fût lui-même la victime. Il se trompa de compartiment, &

se procura la mort, en voulant la donner à un autre. Avant d'expirer, il s'efforça d'enlever la couronne à Jehan Guir, & nomma pour son successeur le fils de celui-ci, qui étoit déjà assez grand pour porter le sceptre; mais on n'eut aucun égard à cette disposition, & Jehan Guir monta sur le trône. Un Jésuite, nommé *Jérôme-Xavier*, neveu du Saint dont il portoit le nom de famille, a prétendu s'être trouvé à l'instant de la mort de ce Prince, & lui avoir inspiré des sentimens tout-à-fait chrétiens. Il paroît sûr du moins qu'il voulut être enterré avec le Crucifix, l'image de la Vierge, & l'Agnus Dei qu'il portoit sur lui. Quoi qu'il en soit, Akebar fut un grand Prince pour son pays & pour son siecle; c'est lui qui a donné à l'Empire Mogol la consistance dont il a joui jusqu'au siecle où nous vivons.

Quoique *Jehan Guir* n'eût pas, à beaucoup près, toutes les grandes qualités de son pere, il fut assez affectionné pour les Chrétiens. On prétend même qu'il étoit persuadé de la bonté de leur Religion; mais que son goût pour les plaisirs l'empêcha de la suivre, comme celui qu'il avoit pour le vin l'empêcha d'être bon

Musulman. Il préféra le séjour de Lahor à celui d'Agra, & passa plusieurs étés dans le délicieux royaume de Çachemire, dont son pere avoit commencé la conquête, & à laquelle Jehan Guir même avoit mis la derniere main. Mais la source des plus grands événemens de son regne fut son amour pour *Nourmahal*, qui, quand il l'eut épousée, prit le nom de *Nourjahad*. Elle étoit femme d'un Officier de son armée, Persan d'origine, qui avoit obtenu par sa valeur le commandement d'un poste assez important entre Agra & Lahor. L'Empereur étant à la chasse, la rencontra qui se promenoit sur la riviere, placée dans un magnifique palanquin. Son extrême beauté le frappa, & il en devint éperdument épris. Il lui fit faire des propositions, qui furent rejetées avec une modestie & une sagesse, du moins apparente. Nourmahal se retrancha sur ce qu'elle devoit à son époux; mais l'Empereur Mogol eut bientôt levé cette premiere difficulté : le mari fut assassiné, sans qu'on sût quelle en étoit la cause, & peut être l'auteur du meurtre. Jehan Guir renouvela ses instances; la belle veuve ne se rendit qu'à condition, 1°. qu'elle auroit dans le sérail le premier

rang, & ſeroit traitée en favorite & en Impératrice ; 2°. que ſon pere & ſes freres ſeroient élevés aux premieres dignités de l'Etat. Tout lui fut accordé ; elle obtint même bien plus qu'elle n'eût oſé eſpérer d'abord. Rien ne ſe fit plus dans l'Empire Mogol que par ſes ordres & ſuivant ſes volontés. L'Empereur changea ſon nom de Nourmahal en celui de Nourjahad, qui veut dire *lumiere du Monde*. On prétend qu'il lui fut permis de faire frapper en ſon nom, ou du moins en ſon honneur, une monnoie, ſur laquelle étoit repréſenté un ſoleil éclairant le Monde, & traverſant les douze ſignes du Zodiaque. C'étoit une eſpece d'allégorie, qui ſignifioit qu'elle éclairoit tout l'Empire Mogol par l'éclat de ſa beauté & les lumieres de ſon eſprit. On voit encore de ces monnoies dans les cabinets de quelques curieux, non ſeulement aux Indes, mais en Europe : elles ſont très-bien frappées ; il y en a d'or & d'argent

Non ſeulement la tendreſſe de Jehan Guir pour Nourjahad l'empêcha de ſe livrer à la volupté avec aucune autre femme, mais elle le corrigea de l'ivrognerie, qui avoit été juſque-là ſon vice dominant. D'un autre côté, l'ambition de

cette Reine la porta à vouloir perpétuer dans sa famille tout le crédit dont elle jouissoit elle-même. Jehan Guir avoit des enfans déjà grands, & l'on se souvient qu'un de ses fils avoit été choisi par Akebar pour porter la couronne à son préjudice. L'Impératrice n'avoit qu'une fille de son premier mariage ; elle prétendit la marier à un fils de Jehan Guir. Sultan *Chosrou* ne voulut point se prêter à cette alliance ; le second des Princes étoit éloigné, & gouvernoit le royaume de Bengale ; le troisieme devint amoureux de la niece de Nourjahad, & se hâta de l'épouser ; & *Scheriar*, dernier fils de Jehan Guir, se maria avec la fille de l'Impératrice. Il résulta de ces arrangemens, de grandes intrigues & même des guerres civiles. La Sultane & son frere *Asaph-Cham* firent ce qu'ils purent pour écarter du trône Chosrou. *Mahobed-Cham*, autre Général & Ministre de l'Empereur, le soutenoit. Enfin les choses allerent au point que Chosrou fut fait prisonnier, & assassiné dans la prison par les ordres d'Asaph-Cham. Le gendre de celui-ci eut alors assez beau jeu pour devenir Empereur ; mais le soupçon d'avoir eu part à l'assassinat de son frere, fut cause que l'Empe-

reur l'envoya commander dans le royaume de Guzarate ; d'ailleurs Chosrou laissoit un fils, qui donnoit même d'assez grandes espérances. Pour se distraire de ses chagrins domestiques, Jehan Guir & Nourjahad passerent plusieurs étés à Cachemire, où l'Impératrice donnoit des fêtes, qui, suivant les relations des Historiens & des Voyageurs dignes de foi, surpassoient en magnificence tout ce que l'on lit dans les fameux Contes Orientaux, connus sous le nom de *Mille & une Nuits* & *Mille & un Jours*.

Ces fêtes délicieuses furent interrompues par une guerre étrangere que Jehan Guir eut à soutenir contre le Roi de Perse Scha-Abas, qui répétoit la province & la forteresse de Candahar. Les inquiétudes que l'on commençoit à avoir à la Cour sur la conduite de Sultan *Chorom*, empêcherent que l'on ne secourût à temps cette place ; mais du moins l'armée Mogole força les Persans à se contenter de cette conquête. La révolte de Chorom devint bientôt très-sérieuse ; elle dura plusieurs années : Nourjahad lui étoit opposée, quoiqu'il eût épousé sa niece, parce qu'elle vouloit porter sur le

trône, de préférence, le Sultan Scheriar, son gendre. Ce ne fut pas ce dernier Prince qu'elle fit mettre à la tête de l'armée pour combattre Chorom, mais le Sultan *Bolaqui*, fils du feu Sultan Chosrou. Peut-être espéroit-elle de perdre l'un de ces deux Princes par l'autre; elle n'y réussit pas: Chorom fut vaincu, & se retira dans le Décan. L'Empereur fut obligé de marcher en personne dans le Cabulistan, dont les Tartares Usbecks s'étoient emparés. Après les avoir repoussés, il revenoit à Lahor, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en peu de jours à Bender en 1627. Ses talens pour la guerre & la politique étoient médiocres, mais il étoit vertueux & juste.

Jehan Guir ne fut pas plus tôt expiré, que l'Empire Mogol se trouva partagé en deux grandes factions. Nourjahad fit reconnoître Empereur Scheriar son gendre, dernier des fils de Jehan Guir, & le fit couronner à Lahor; mais l'armée dont une partie revenoit de l'expédition de Cabul, & l'autre étoit encore sous les ordres du Sultan Bolaqui, fils de Chosrou, reconnut ce Prince pour son Empereur,

qui, marchant aussi-tôt vers la capitale, força avec assez de facilité cette ville à se rendre; & ayant assiégé Nourjahad & son fils dans le château, il les prit, & les condamna l'un & l'autre à une étroite prison. Le jeune Sultan paroissoit alors le maître absolu & incontestable de l'Empire. Chorom n'étoit point en état de le lui disputer à force ouverte; mais il employa une ruse bien extraordinaire pour remonter sur le trône, auquel il sembloit avoir perdu toute prétention. Après avoir annoncé qu'il se rendroit à Agra pour faire hommage à l'Empereur son neveu, peu de jours après, on écrivit qu'il étoit attaqué d'une maladie très-grave, & cette seconde nouvelle fut promptement suivie d'une troisieme aussi fausse, qui annonçoit sa mort. En même temps ses Ministres supplierent le nouvel Empereur de permettre que son corps fût transporté à Agra, pour y être enterré dans la sépulture de ses peres. Bolaqui crut ne pouvoir pas refuser cette grace à son oncle. On régla tout pour le convoi. Les sujets & la plupart des Ministres même de Chorom y furent trompés. Une nombreuse suite, à la tête de laquelle étoient des femmes portées dans de grands pa-

lanquins, s'avança pour escorter le prétendu cadavre. L'Empereur vint au devant de lui en grand deuil : on arriva des deux côtés avec la contenance triste, convenable en pareil cas ; tout paroissoit sans armes ; mais les gens de Chorom en avoient de cachées sous leurs habits : lui-même étoit déguisé dans la foule ; il fit éclater son projet au moment où on s'y attendoit le moins. Bolaqui n'échappa à la mort qu'en fuyant jusqu'en Perse. Chorom, maître du palais & du sérail, s'y fit couronner sous le nom fastueux de *Cha-Jehan*, c'est-à-dire, *Empereur du Monde*.

Le premier exploit de ce Prince fut d'attaquer les Portugais & de leur enlever l'importante forteresse d'Ouly. Cette conquête rendit le Mogol redoutable, & fut le signal de la décadence de la puissance des Portugais dans l'Inde. A cette occasion, Cha-Jehan persécuta les Missionnaires Catholiques ; il s'en fallut beaucoup qu'il fût disposé pour eux comme son pere & son grand-pere. Ceux-ci avoient décoré & embelli, le premier, la ville d'Agra, pour laquelle il avoit rendu déserte celle de Dehli, & le second, celle de Lahor. Cha-Jehan éleva une troisieme

capitale, qu'il appela de son nom *Cha-Jehanabad.* Elle étoit auprès de la vieille Dehli, & on s'est accoutumé depuis à l'appéler la *nouvelle Dehli* : elle subsiste encore aujourd'hui, & sa magnificence a suivi le sort des Empereurs, qui y résident le plus souvent. L'Empereur se servit d'Architectes & de Jardiniers Européens pour embellir son palais. Il employa aussi des Joailliers pour en orner l'intérieur, car c'est lui qui fit commencer cette superbe galerie, cette vigne toute composée de pierres précieuses, & ce trône tout rayonnant d'or & de pierreries, qui a passé avec raison pour une des merveilles du Monde (Aurengzeb y a mis la derniere main).

Cha-Jehan avec toute sa magnificence, & quoiqu'au fond il fût assez juste & bon, ne put s'attirer l'affection de ses peuples ni la considération des Puissances voisines. Les voluptés dans lesquelles il étoit continuellement plongé, le rendirent méprisable. Les Rajas commencerent à lui manquer de respect, & la révolte de ses fils acheva de le rendre malheureux. Sa famille consistoit en quatre Princes & trois Princesses. *Begum-Saeb* (Begum veut dire Princesse) étoit

l'aînée de tous ; elle étoit très-belle, avoit beaucoup d'eſprit, & ne ceſſa jamais d'être attachée ſincérement à ſon pere. *Dara*, l'aîné des fils, avoit de grandes qualités ; il aimoit les Chrétiens, & étoit inſtruit, juſqu'à un certain point, des Sciences de l'Europe ; mais il étoit fier, dur, & même cruel. *Cha-Chuia* avoit de l'ambition & de la politique ; il étoit zélé Mahométan, mais de la ſecte d'Ali, qui le rendoit odieux à la plupart des Mogols, qui ſont de celle d'Omar. *Aurengzeb*, le troiſieme, qui eſt devenu le plus puiſſant Empereur du Mogol, étoit le plus grand politique de ſon temps, s'il eſt permis d'appeler ainſi le plus faux & le plus hypocrite de tous les hommes, un parricide, un traître, un perfide, &c. Il affecta de bonne heure un grand zele pour le Mahométiſme, & une dévotion outrée ; il menoit la vie auſtere des Fakirs, & affichoit l'indifférence pour la couronne. De ſes deux autres ſœurs, bien moins belles que la premiere, l'une étoit aſſez adroite, & ſe ménagea toute ſa vie avec Aurengzeb, au milieu des déſaſtres de ſa famille ; l'autre fut auſſi heureuſe, ſans employer pour cela aucun art, étant d'un eſprit léger &

borné. Le dernier des fils de Cha-Jehan s'appeloit *Moradbak*; il étoit très-brave, Mahométan de bonne foi, avoit de bonnes qualités, mais manquoit de politique, & étoit très-susceptible d'être trompé par ceux qui mettoient plus d'art que lui dans leur conduite.

Cha-Jehan fit la faute d'envoyer les trois derniers Princes commander, savoir, Cha-Chuia dans le Bengale, Aurengzeb dans le Décan, & Moradbak dans le royaume de Guzarate; il ne garda auprès de lui que Dara, qui se faisoit haïr par sa fierté, tandis que ses freres se concilioient des amis & des partisans dans leurs Gouvernemens. Aurengzeb, le plus habile de tous, fit une conquête bien importante, ce fut celle du royaume de Golconde. Un Ministre, nommé *Mirza-Mula*, qui étoit devenu tout-puissant dans ce pays-là, ayant été mécontent de son maître, offrit à Aurengzeb de le mettre en possession, sinon du royaume même, au moins de tous les trésors du Monarque, d'autant plus considérables, que c'est dans ce pays qu'est la plus riche mine de diamans du monde. L'ambitieux Aurengzeb partit secrétement de la ville d'Aurengabad, qu'il avoit fait bâtir dans

le Décan ; & le pauvre Roi, abandonné de ses Généraux & de son armée, eut à peine le temps de se retirer dans sa forteresse, dont le Prince Mogol forma le siége. Cha-Jehan, ayant appris que son fils étoit sur le point de faire une aussi grande conquête sans sa participation, en conçut de la jalousie, lui ordonna d'en lever le siége, & de rendre au Roi de Golconde ses Etats. Aurengzeb sentit qu'il falloit obéir, mais du moins il força le riche Monarque à faire avec lui le traité le plus humiliant; il fut stipulé que l'on donneroit des sommes immenses à Aurengzeb, sous prétexte de le dédommager des frais de la guerre; que la fille unique du Roi épouseroit *Mahmoud*, fils d'Aurengzeb, & auroit pour dot la province de *Ranguir*; & que par la suite Mahmoud hériteroit du trône de Golconde aux droits de sa femme. Cet accord étant signé, Aurengzeb sortit du royaume de Golconde, emportant de grandes richesses, qui devoient lui être & lui furent en effet très-utiles pour les grands desseins qu'il méditoit. Une maladie de Cha-Jehan, qui fut peu après suivie de la nouvelle de sa mort, les fit éclater. Ses trois fils se mirent aussi-tôt en cam-

pagne, en apprenant que Dara disposoit de tout en maître, & s'étoit hâté de prendre les rênes de l'Empire. Cha-Chuia, qui étoit le plus proche, marcha à grandes journées, & se trouva bientôt si près d'Agra, que Dara fut obligé d'emmener son pere, tout malade qu'il étoit, jusqu'à Dehli, tandis que Sultan *Chacu*, fils de Dara, marcha avec une armée au devant de son oncle; il l'attaqua & le défit. Cha-Chuia eût été fait prisonnier, si le Raia *Jasing*, qui étoit le vrai Général de l'armée Impériale, n'eût jugé à propos de le laisser échapper & de se retirer dans le Bengale. Les deux autres Princes, Aurengzeb & Moradbak, qui étoient dans des provinces plus éloignées, ne s'approcherent pas si promptement du centre de l'Empire & de la résidence impériale; mais ils paroissoient persuadés comme Cha-Chuia, que leur frere Dara avoit empoisonné leur pere; & c'est sous ce prétexte qu'ils s'avançoient pour le venger: mais le politique Aurengzeb voulut d'abord se cacher derriere son frere cadet, pour porter des coups plus sûrs à leur pere & à leur frere aîné, & pour unir son armée à la sienne. Il écrivit

donc à Moradbak que sa dévotion à Mahomet l'engageoit à mener la vie austere des Derviches & des Faquirs, & que se disposant à faire le pélerinage de la Mecque, il ne songeoit point au trône, & lui abandonnoit tous ses droits à l'Empire; mais qu'il marcheroit à sa suite pour le seconder, & le faire couronner à la place de Dara. Moradbak le crut de bonne foi, unit son armée à la sienne, & ils s'approcherent de Dehli. Ils apprirent alors que Cha-Jehan n'étoit pas mort, & reçurent de lui des lettres de reproches. Ils répondirent à leur pere avec quelque apparence de respect & de soumission; mais ils refuserent de se rendre auprès de lui, sous prétexte de craindre la vengeance de Dara. Cha-Jehan irrité, fit marcher son armée contre ses fils; mais Aurengzeb lui ayant disputé le passage de la riviere d'*Ugen*, remporta une victoire complette sur les Généraux de son pere. Cette victoire enfla le cœur d'Aurengzeb, & désola Cha-Jehan au point qu'il abandonna totalement son autorité à son fils Dara; mais la Cour & l'armée virent avec peine cet acte de foiblesse de l'Empereur, & on le suivit à regret au nouveau

nouveau combat qu'il alla livrer aux deux Princes ses cadets. La bataille fut sanglante & terrible, & Dara auroit eu l'avantage, s'il n'eût pas suivi un perfide conseil qu'on lui donna; ce fut de descendre de son éléphant, & de monter à cheval pour poursuivre les troupes de Moradbak qui fuyoient. Alors l'armée Mogole, qui ne vit plus son Empereur à sa tête, crut qu'il avoit été tué ou blessé, & s'ébranla; Aurengzeb profita de ce mouvement pour s'assurer de la victoire. La désertion d'un des Généraux de Dara, & la mort de l'autre rendirent le succès complet; Dara fut obligé de fuir jusqu'à Agra, où il n'osa pas entrer, se croyant trahi par tout le monde; & craignant même de l'être à la Cour de son pere, il passa jusqu'à Dehli, dont le Gouverneur de la citadelle lui refusa l'entrée, & il ne trouva de retraite qu'à Lahor.

Cependant Moradbak & Aurengzeb s'approcherent d'Agra, & se trouverent au mois de Janvier à portée du jardin délicieux où leur pere faisoit sa résidence ordinaire; l'Empereur & ses enfans envoyerent des eunuques chargés de complimens, tels que les circonstances per-

mettoient qu'ils se les fissent ; mais ils ne se virent point : pendant ce temps, les troupes des Sultans bloquoient la citadelle d'Agra, & pensoient sérieusement à s'en rendre maîtres. Enfin le Commandant fut obligé de la leur abandonner. Dès qu'ils eurent gagné ce point important, Aurengzeb, soutenant son caractere de fausseté & de perfidie, fit demander pour son fils Mahamoud seulement la permission de rendre ses respects à son aïeul, dans l'espérance, disoit-il, qu'il lui seroit moins désagréable que ses fils mêmes. Le malheureux Cha-Jehan y consentit, & se préparoit à embrasser avec tendresse son petit-fils, lorsque cet enfant, instruit par des parens qui n'auroient pas dû lui donner de pareilles leçons & de semblables exemples, adressa à son grand-pere ces terribles paroles : » Il y a trop long-temps que tu regnes, » céde à des héritiers qui en sont plus » dignes que toi, un trône que ta foiblesse » & ta pusillanimité ne te permettent » plus d'occuper. On veut bien que » tu vives tranquillement dans ces jar- » dins délicieux que tu t'es plu à em- » bellir «. L'arrêt fut aussi-tôt exécuté, & Cha-Jehan se vit contraint de céder

les clefs de ses trésors & de son palais: on lui ôta la garde de femmes Tartares, armées de fleches & de javelots, qui défendent l'entrée du sérail des Empereurs Mogols, & on ne laissa auprès de lui que ses eunuques, ses femmes, & sa fille aînée Begum-Saeb; on lui retira le sceau impérial, & le regne de Moradbak commença en apparence, car Aurengzeb continua de déclarer qu'il ne vouloit être que son premier sujet, & il fixa le jour du couronnement de son frere au 15 Juin 1656: on ne parut différer qu'à dessein de faire tous les préparatifs convenables pour une aussi magnifique cérémonie; mais le perfide Aurengzeb comptoit bien qu'elle n'auroit pas lieu. Lorsque le moment approcha, il n'y eut même que Moradbak qui ne se douta pas de la perfidie de son frere. Ceux qui avoient démêlé à quel point Aurengzeb poussoit la perfidie, lui conseillerent de s'en défier; mais il persista dans son aveuglement. La veille du jour marqué, les deux freres souperent ensemble. Moradbak demanda du vin; on en servit, & il en but amplement, pendant qu'Aurengzeb s'en abstenoit sous prétexte d'observer à la rigueur la Loi de Mahomet, mais en effet pour conserver le sang froid néces-

ſaire pour commettre un grand crime. Effectivement Moradbak s'étant endormi à l'entrée de la nuit, Aurengzeb fit enlever d'auprès de lui ſon ſabre & ſon carquois, puis ayant fait entrer dans la tente quelques ſoldats, qui lui étoient affidés, il le fit charger de chaînes, en diſant que cet indigne violateur de la Loi de Mahomet ne méritoit pas de régner. Pendant la nuit même, on le fit ſortir du camp, monté ſur un éléphant, & il fut transféré & enfermé dans la citadelle de Dehli. Le lendemain, dès la pointe du jour, le camp retentit des cris de *vive l'Empereur Aurengzeb*, & les préparatifs de la cérémonie faits pour Moradbak ſervirent pour ſon frere.

Ce n'étoit pas aſſez que d'être Empereur, il falloit s'affermir ſur le trône, & pour cela ſe défaire de ſes autres rivaux. Dara étoit encore à Lahor. Les deux armées réunies ſous les ordres d'Aurengzeb, le pourſuivirent. Celle de Dara, effrayée, déſerta en partie, & le fils aîné de Cha-Jehan fut obligé de ſe retirer de province en province juſqu'au bord du fleuve Indus, & enfin dans le Guzarate, où il s'embarqua & paſſa à Ormuz. Il ne reſtoit à Dara qu'une ſeule fortereſſe,

nommée *Bakar*, défendue par un fidele eunuque qui la lui conserva tant qu'il put. Aurengzeb en faisoit le siége, lorsqu'il apprit que Cha Chuia étoit revenu du Bengale pour défendre son pere. Il courut au devant de lui, & le trouva dans un camp retranché, nommé *Caïva*. Il s'y donna encore une sanglante bataille, où les deux freres combattirent en personne l'un contre l'autre. Chacun de dessus son éléphant se lançoit des javelots, lorsqu'Aurengzeb, par une ruse de guerre, fit semblant de reculer, & attira ainsi son frere dans un piége, où son éléphant tomba. Cha-Chuia n'eut d'autre parti à prendre que d'en descendre, & il s'enfuit jusque dans la ville d'Elabad. Cependant la perte de cette bataille n'ôta pas à Cha-Chuia toutes ses espérances; au contraire il porta un coup bien sensible à Aurengzeb, en trouvant moyen de débaucher son fils aîné Mahamoud, le même qui s'étoit acquitté de l'horrible commission de signifier à Cha-Jehan qu'il étoit déchu du trône. Son pere, depuis ce moment, l'avoit traité comme s'en défiant, & craignant qu'il ne pût un jour lui faire un pareil compliment. Cha-Chuia fit encourager son neveu à justi-

fier ses soupçons, & à passer dans son camp ; mais l'intrigue fut découverte ; le nouvel Empereur fit enlever son propre fils, le fit charger de chaînes & transférer dans la plus forte & la plus horrible citadelle, où l'on enferme les Princes Mogols dépossédés ou suspects.

Aurengzeb s'étant si heureusement assuré de quelques-uns de ses concurrens, n'avoit cependant fait qu'écarter Dara & Cha-Chuia ; mais ses succès furent bientôt complets ; Dara reparut dans l'Indostan, livra une nouvelle bataille, & fut encore défait & obligé de s'enfuir sous les murs d'Amadabad, forteresse dont le Commandant lui avoit les plus grandes obligations ; mais le traître, gagné par Aurengzeb, le fit charger de chaînes, & le mit au pouvoir de son rival. Celui-ci fit demander à son frere quel traitement il lui auroit fait s'il fût tombé entre ses mains. Celui-ci n'hésita pas à répondre qu'il l'auroit traité comme un traître & un parricide qu'il étoit. Aurengzeb n'hésita pas à répliquer que son frere venoit de prononcer sa sentence, & lui fit trancher la tête. Les Jésuites ont écrit que Dara étoit mort Chrétien, qu'il avoit été baptisé peu au-

paravant par un Jésuite Flamand, nommé le *Pere Busée.* Il est certain qu'il aimoit ces Peres, & c'est le dernier des descendans de Tamerlan qui les ait favorisés. Aurengzeb eut la barbarie de faire embaumer la tête de Dara, & de l'envoyer à son pere Cha-Jehan.

Il ne lui restoit plus qu'à se défaire de Cha-Chuia & du Sultan Chacu, fils de Dara. Il en vint à bout, força le premier à se retirer dans le royaume d'Arakan, où il fut tué en 1658. Sultan Chacu s'étoit réfugié chez un Raia juste & humain, & qui refusa constamment de le livrer. Comme le petit royaume de ce Prince Indien étoit dans les montagnes, il n'étoit pas possible de l'y forcer; mais Aurengzeb venoit toujours à bout, par la trahison, de ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force : un des fils du Raia se laissa séduire, & dans une partie de chasse le fit arrêter & remettre au pouvoir de son oncle, qui le fit enfermer dans la même forteresse où étoit détenu Moradbak. Il les fit bientôt après mourir l'un & l'autre, en les faisant piquer par des serpens, & fut enfin affermi sur son trône par tant de victoires, de crimes & de trahisons.

Quoiqu'Aurengzeb ait eu la fausse modestie de ne prendre le titre d'Empereur qu'au moment de la mort de son pere Cha Jehan, on n'en doit pas moins commencer son regne du jour qu'il n'eut plus d'ennemis & de rivaux à combattre. Quelque zélé qu'il parût pour le Mahométisme, il sentit cependant qu'il devoit ménager les Raias Idolâtres, & se prêta même à pratiquer quelques-unes de leurs superstitions; mais il fut toujours opposé aux Chrétiens, quoiqu'il ne les persécutât pas ouvertement. Il fit quelques réglemens de Police fort sages, mais d'autres ridicules & outrés, contre l'usage du vin, qu'il défendit rigoureusement.

Un ennemi étranger exerça encore ses talens pour la politique & la guerre; il a été fameux dans l'Inde sous le nom de *Sevagi*, cadet ou peut-être bâtard d'une famille illustre d'Indiens Idolâtres, qui faisoient remonter leur origine jusqu'au Roi Porus. Il s'attacha de bonne heure au service du Roi de Visapour, & obtint un gouvernement, situé entre les Etats des Portugais & ceux du Mogol. Il s'y rendit bientôt indépendant; & pour se soustraire à la juste punition que cette

révolte méritoit, il se lia avec Aurengzeb, lorsque ce Prince n'étoit encore que Vice-Roi du Décan ; mais quand il fut parvenu à l'Empire, Sevagi crut pouvoir agir encore plus impunément en Souverain indépendant ; & comme ses petits Etats étoient voisins de la mer, il fit construire & équiper des bâtimens légers propres à la course, se fit redouter sur toute la côte, & troubla le commerce de la fameuse ville de Surate.

Cependant Aurengzeb étoit trop fier pour souffrir ces pirateries ; il envoya contre lui, en 1663, un fameux Général nommé *Chaïste-Kan*. Sevagi ayant assemblé une armée, se mit en état de lui résister ; mais voyant qu'il n'étoit pas assez fort, il employa la ruse, & s'étant introduit, à la faveur du tumulte d'une fête, dans le camp & même dans la tente du Général Mogol, il pensa le prendre, l'obligea à s'enfuir, & mit son armée en déroute. Aurengzeb, sentant que cet ennemi méritoit plus d'attention qu'il ne croyoit d'abord, employa la négociation, & se servit d'un Raia, nommé *Jacing*, pour persuader à Sevagi de se soumettre. Il y réussit, & l'amena à la Cour d'Aurengzeb ; celui-ci, plus politique que gé-

néreux, vouloit punir avec trahison & indignité le Souverain qui s'humilioit devant lui ; mais Jacing le défendit avec franchise & noblesse, & enfin, voyant qu'il n'étoit pas en sûreté à la Cour Mogole, il lui persuada de s'évader.

L'année suivante, une maladie dont fut attaqué Aurengzeb, donna lieu à de grands mouvemens ; elle fit connoître le caractere des enfans de l'Empereur, & ce que l'on pouvoit attendre d'eux. Ils étoient au nombre de huit, dont cinq Princes & trois Princesses. Nous avons déjà vu quel avoit été le sort du premier, qui ne profita que trop bien de la leçon que lui avoit donnée son pere, en le chargeant d'annoncer à Cha-Jehan sa déposition. Aurengzeb craignant que cet exemple ne fût contagieux pour ses freres, le fit enfermer, & lui fit donner un poison lent, dont il mourut dans sa prison. Le second, qui lui a succédé sous le nom de *Cha-Halam*, eut toute la politique & la bravoure de son pere, mais fut plus honnête, plus droit, plus juste ; & sur-tout, quand il fut sur le trône, il montra qu'il avoit des vertus dont son pere n'avoit jamais connu la pratique ni même le sentiment. *Azam Cha*, le troisieme des

Princes, étoit de la figure la plus belle & la plus noble; mais les lumieres de son esprit n'y répondoient pas; il étoit doux & facile, & pouvoit être aisément entraîné par de mauvais conseils. *Akebar*, quatrieme fils d'Aurengzeb, avoit une bonne partie des défauts qui avoient perdu son frere aîné; téméraire dans les combats, mais inconsidéré dans ses propos, ses révoltes & ses étourderies le rendirent par la suite aussi malheureux que Mahamoud. Après la mort de celui-ci, qui arriva bien avant celle de son pere, Aurengzeb produisit à sa Cour un cinquieme Prince, encore très jeune, & dont la mere, qui étoit Géorgienne & la derniere de ses femmes légitimes, lui étoit très-chere; il s'appeloit *Sultan Kambach*: mais l'Empereur ayant reconnu de bonne heure en lui de l'ambition, le contint, & ne lui donna aucune part aux affaires. Les deux premieres Princesses, filles de l'Empereur, étoient jumelles, très-belles & très-ressemblantes. Ces deux Princesses, ennuyées de la solitude du sérail & de l'austérité de la Cour d'Aurengzeb, employerent toutes sortes de moyens pour persuader à leur pere de les marier; à la fin il y consentit. Il leur fit

époufer deux de fes neveux, dont l'un étoit fils de Dara, & l'autre de Moradbak. En faifant de ces Princes fes gendres, il s'affura de leur fidélité. Il les laiffa vivre en grands Seigneurs à fa Cour; mais ils n'eurent aucune part aux affaires. La troifieme fille d'Aurengzeb s'attacha à lui avec le même zele & la même tendreffe que Begum-Saeb témoignoit encore à Cha-Jehan; auffi eut-elle beaucoup de crédit à la Cour, & y fut-elle toujours très-confidérée.

On ne s'apperçut pas plus tôt que la maladie d'Aurengzeb étoit férieufe, que fa feconde fœur *Rochanara-Begum*, qui lui avoit témoigné de l'attachement, s'empara de fa chambre, au point de n'y laiffer entrer perfonne, & ourdit une intrigue en faveur d'un de fes neveux, dont, felon toute apparence, elle étoit éprife, tandis que Cha-Halam travailloit de fon côté à s'affurer le trône qui paroiffoit lui être dû, & fur-tout à empêcher Cha-Jehan, fon grand-pere, d'y remonter. D'autres intrigues, dont les chefs étoient moins importans, firent connoître à l'Empereur, dès qu'il fut revenu en fanté, la façon de penfer de fes enfans & de bien d'autres; il dirigea

ſa conduite en conſéquence. Il apprit entre autres, que Rochanara avoit des intrigues galantes qui lui déplurent fort; il punit ſes amans du dernier ſupplice, écarta ſa ſœur de ſa Cour, & donna toute ſa confiance à ſa fille. Celle-ci, autant pour ſon propre plaiſir que pour rétablir la ſanté de ſon pere, lui perſuada de faire un voyage dans le délicieux pays de Cachemire, & d'y paſſer du moins l'été, dont les chaleurs ſont ſi incommodes dans tout l'Indoſtan. On fit de grands préparatifs pour ce voyage; mais pendant qu'ils durerent, la politique inquiete & ſoupçonneuſe d'Aurengzeb lui fit craindre que ſon malheureux pere, qui vivoit encore auprès d'Agra, ne ſervît de prétexte à quelque révolte. Ses inquiétudes le conduiſirent à conſommer le parricide dont il s'étoit déjà rendu coupable en plus grande partie, & ſoit par l'effet des mauvais traitemens que lui avoit fait eſſuyer l'eunuque à la garde duquel il avoit été confié, ſoit par l'effet d'un poiſon lent, Cha-Jehan mourut, âgé cependant de quatre-vingts ans. Son fils lui ayant fait faire des obſeques magnifiques, partit pour Cachemire. Après y avoir paſſé deux étés, Aurengzeb, peut-être par un effet

de ſa politique, car on peut ſuppoſer qu'il en mettoit à tout, entreprit des guerres étrangeres, & voulut faire des conquêtes. La premiere qu'il tenta fut celle du royaume d'Achem, ſéparé de ſes Etats par le Gange, & qui confine par l'autre extrémité avec le Thibet & la Tartarie Chinoiſe. Il chargea de cette expédition Mirza-Mula, à qui il avoit eu autrefois de grandes obligations, qui le ſervoit avec zele, & ne pouvoit être ſuſpect qu'à un Prince auſſi défiant qu'Aurengzeb. Le brave & ſage Général fit les préparatifs les mieux entendus, & entra avec une belle armée dans le royaume d'Achem. Il s'empara d'abord ſans grande difficulté du plat pays & de la capitale, où il fit un grand butin; mais ayant tenté de pourſuivre les Achemois dans les forêts & les montagnes, il y perdit beaucoup de monde; & ayant voulu revenir ſur ſes pas, il fut ſurpris par la ſaiſon pluvieuſe, & eut de la peine à ramener une partie de ſes troupes. Aurengzeb, oubliant les anciens ſervices de ce Général, & même ceux qu'il avoit rendus dans l'expédition d'Achem, lui fit des reproches ſi durs, qu'ils lui cauſerent la mort.

Scha-Abas II régnoit en Perſe en

même temps qu'Aurengzeb ſur le Mogol. Cet Empereur Perſan eſt reconnu dans l'Hiſtoire pour le plus grand qu'ait produit la race des Sophis. Il prit quelque inquiétude du ſéjour de l'Empereur à Cachemire, qui n'eſt pas éloignée des frontieres de la Perſe. Aurengzeb entendit parler des préparatifs qu'il faiſoit pour entrer dans ſes Etats; il en eut quelque peur, mais il la diſſimula, & réſolut d'envoyer un Ambaſſadeur à Scha-Abas. Le Perſan le reçut avec hauteur, on peut même dire avec inſolence, & le retint à ſa Cour pendant un aſſez long temps. Tandis qu'Aurengzeb attendoit de cette négociation plus de ſuccès qu'elle n'en eut, il forma le projet de ſe défaire d'un ennemi dont il commençoit à craindre la gloire & la puiſſance, quoiqu'il lui fût bien inférieur, tant en dignité que par l'étendue de ſes poſſeſſions. C'étoit Sevagi, qui ſe faiſoit toujours redouter dans le Décan & ſur les côtes du Guzarate. Aurengzeb avoit eu comme Akebar la velléité de faire du Mogol une puiſſance maritime. Sevagi lui paroiſſoit un obſtacle à ce beau projet. Pour s'en débarraſſer, il envoya dans le Décan ſon

fils Cha-Halam, le ſeul dont il fît quelque uſage, mais qu'il ne vouloit pas trop long-temps retenir à ſa Cour. Il lui dicta des inſtructions de la politique la plus raffinée, & que nous appellerions en Europe *la plus Machiavellique*. Le premier point qu'il lui recommanda fut d'attaquer Sevagi, de le vaincre s'il étoit poſſible, & ſur-tout de s'emparer de ſa perſonne. Pour cet effet il lui donna une forte armée, & pour la commander ſous lui, un habile Général nommé *Dalilkan*. Celui-ci fit de ſon mieux pour bien ſervir l'Empereur & l'héritier de l'Empire; mais il ne put réuſſir : Sevagi fut le plus fort, & le Prince fut battu. Alors Cha Halam porta ſa botte ſecrete comme ſon pere lui avoit recommandé; il entama une négociation avec Sevagi, lui fit demander la paix, & en même temps inſinuer qu'il avoit envie de ſe révolter contre ſon pere. En conſéquence il lui propoſoit de venir le joindre avec ſes forces, & qu'ils marcheroient enſemble vers Dehli. Cha-Halam fit plus; par l'ordre de ſon pere, il découvrit ce prétendu projet à Dalilkan : c'étoit pour éprouver ſa fidélité; mais ni le Général Mogol ni Sevagi

ne

ne s'y tromperent. Le premier témoigna qu'il abhorroit cette révolte, & ayant abandonné Cha-Halam avec la meilleure partie de ses troupes, il fut défendre son Empereur. Sevagi, loin d'accourir, se contenta de lui répondre que, dès que la guerre seroit entâmée entre lui & son pere, il pouvoit compter sur ses secours. Aurengzeb, voyant sa finesse découverte, rappela son fils auprès de lui, d'autant plus qu'il vouloit l'opposer à Scha-Abas, qui entroit déjà dans l'Indostan par le royaume de Cabul.

Comme les troupes Persanes sont meilleures que celles du Mogol, l'Empire d'Aurengzeb auroit pu être fort ébranlé, si une maladie violente & subite n'eût surpris Scha-Abas, & n'eût délivré le Mogol de ce redoutable ennemi. Scha-Abas laissa son trône à un petit-fils mineur, dont les tuteurs, inquiets de leur situation personnelle, se presserent de faire la paix avec le Mogol, & de s'éloigner de ses frontieres. Une troisieme guerre s'éleva entre Aurengzeb & les Patanes, qui, quoique bien affoiblis par Akebar & Cha-Jehan, conservoient encore la mémoire de leur domination sur l'Indostan. Aurengzeb

envoya contre eux Mahamed-Hamican; celui-ci les battit en plaine; mais ayant voulu les poursuivre dans les montagnes, il fut battu à son tour. Une petite guerre sur les frontieres du Bengale succéda à celle-ci, & Aurengzeb obtint par les menaces & par les négociations la possession d'une place, nommée *Chatigam*, habitée par des brigands soi-disans Chrétiens, & originaires Portugais. Comme il y avoit dans cette garnison de braves gens & d'habiles Canonniers, Aurengzeb, en leur faisant un bon traitement pour qu'ils se joignissent à son armée, la renforça considérablement. Cependant les Patanes devinrent plus redoutables que jamais, ayant à leur tête un aventurier qui se disoit être Cha-Chuia, fils de Cha-Jehan & oncle d'Aurengzeb. Leur révolte parut alors tout-à-fait sérieuse & importante. Aurengzeb marcha en personne malgré son grand âge, & montra l'exemple à ses Officiers & à ses soldats : enfin il vint à bout de vaincre & de mettre en fuite le faux Cha-Chuia; & Cassam-Kan ayant été établi Gouverneur dans le Cabulistan, mit, par une trahison insigne, les Patanes hors d'état de résister aux Mogols, en faisant massacrer tous

leurs Chefs, qu'il avoit rassemblés sous prétexte de leur donner une fête.

En faisant la paix avec Sevagi, Aurengzeb lui avoit cédé le royaume de Carnate, objet des vœux de ce Prince Indien; mais après avoir détruit les Patanes, il suivit son systême de politique jalouse, & résolut de réduire le Raja, qui depuis si long-temps lui faisoit ombrage. Il envoya contre lui son fils Cha-Halam avec une armée dont les succès furent d'abord fort équivoques, & qui peut-être eût été obligée de céder à l'habileté de Sevagi, si celui-ci, après avoir fait une diligence incroyable, vu la chaleur excessive du climat & de la saison, pour enlever un convoi d'argent & de munitions qu'Aurengzeb envoyoit de Dehli à son fils, & avoir réussi dans cette expédition, n'eût été emporté par une maladie qu'elle lui causa. Il laissa le royaume de Carnate à son fils aîné, que l'on nommoit *Sambagi*, héritier d'une partie des grandes qualités de son pere, mais qui cependant succomba par la suite sous les efforts & la fortune d'Aurengzeb. Dans le premier moment de la mort de son pere, il se crut obligé de faire la paix, & le Mogol la lui accorda, moyen-

nant la cession de quelques forteresses.

Tandis qu'il laissoit reposer cet ennemi, Aurengzeb s'occupa d'en attaquer d'autres, dont la défaite devoit lui faciliter l'exécution du vaste projet qu'il avoit conçu de détruire tous les petits Princes Idolâtres de l'Inde, & de proscrire leur Religion dans son Empire, de maniere que la Mahométane fût non seulement la dominante, mais même l'unique. Il y avoit encore dans l'Inde quatre-vingts Rajas, dont le premier & le plus puissant portoit le nom de *Rana*, & prétendoit descendre sinon de Bacchus même, premier Conquérant de l'Inde, au moins de Porus. Il pouvoit, dit-on, mettre sur pied jusqu'à deux cent mille hommes d'infanterie & cinquante mille chevaux. Ses Rajeputes, c'est-à-dire, la Caste guerriere de ses sujets, étoient redoutés par toute l'Inde. Il étoit regardé non comme sujet, mais comme vassal & tributaire du Mogol. Le second & le troisieme en puissance & en dignité de tous les Rajas de l'Inde, étoient celui de *Rator*, dont le nom étoit *Jacoutsing*, & celui de *Chaqué*, connu dans l'Histoire de Cha-Jehan sous le nom de *Jacing*, & qui avoit donné à ces deux Princes des

preuves de zele, de valeur & de probité, qui ne pouvoient être oubliées. Les Rajas moins considérables étoient parens, amis & alliés de ceux-ci, & pouvoient être aisément contenus par leurs conseils & leurs exemples ; mais l'ambitieux & le fanatique Aurengzeb avoit résolu de les confondre tous dans la proscription de l'Idolâtrie en faveur du Mahométisme. Il proposa d'abord à tous de changer de Religion. Il n'y en eut que trois qui eurent cette foiblesse. Ils en furent mal récompensés ; Aurengzeb les fixa à sa Cour parmi ses Omrhas, mais ne leur donna que des emplois très-médiocres. Les autres purent pressentir quelles étoient les dispositions de l'Empereur à leur égard, par la maniere dont il traita ses sujets dans Dehli & dans Agra. Il commença par persécuter les Chrétiens, fit abattre le tombeau de son grand-pere Jehan-Guir, parce qu'on l'assura qu'on avoit fait enterrer avec lui quelques images, qu'Aurengzeb appeloit *les idoles des Chrétiens*. Il chassa les Jésuites d'Agra, & en s'emparant de leurs biens, prétendit que c'étoit l'héritage du *Pere Busée*, Jésuite, qui étoit le Supérieur de leur maison, & qui avoit été

très-long-temps considéré par les Empereurs & par Aurengzeb même. Il mit des taxes, & fit payer des capitations exorbitantes à tous ses sujets Idolâtres, fit détruire deux pagodes magnifiques, respectées dans tout le pays, & s'empara de leurs richesses : enfin il paroît certain qu'il fit mourir par le poison les deux respectables Rajas, Jacoutsing & Jacing; après quoi il n'hésita plus à attaquer Rana. Il lui disputa le droit de battre monnoie, dont ses ancêtres étoient en possession de temps immémorial. Le Raja répondit avec une prudence & une noblesse admirables; mais sa sagesse & ses droits légitimes n'étoient d'aucun poids auprès d'Aurengzeb. Il donna ordre aux trois Princes ses fils, de fondre, chacun de leur côté, avec toutes leurs forces sur les Etats de Rana. Celui-ci les attendit tranquillement sur son territoire. Cha-Halam y arriva le premier, & du côté où le pays étoit le plus ouvert : il pénétra jusque sur les bords d'un étang, où il éprouva quelque résistance; cependant il écarta avec son canon les barques des Indiens, & attendit dans une position avantageuse & dans un pays fertile l'armée Impériale, commandée par son

pere en personne, qui y forma un camp magnifique, avec tous les avantages d'une ville. C'est de là que partit Aurengzeb pour porter les premiers coups à Rana; mais ses premieres marches le conduisirent bientôt dans un pays moins agréable, dans des défilés difficiles, & dans des déserts. L'Empereur, quoiqu'âgé de soixante-dix ans, soutint ces fatigues avec une force & une constance dont on fut étonné. Cependant les gens de sa nombreuse suite éprouverent quelques accidens, & sa femme favorite fut enlevée par les Rajeputes & conduite à leur Prince, qui la renvoya honorablement à l'Empereur, en lui faisant seulement sentir que c'étoit la seconde fois qu'il en agissoit généreusement avec lui, lui ayant déjà une autre fois sauvé la vie.

Aurengzeb n'étoit pas homme à être touché d'un acte de générosité; mais réfléchissant à quoi il s'exposoit lui & ce qu'il avoit de plus cher, il cessa de paroître en personne dans ses camps, & se contenta de continuer la guerre par ses fils. Ces Princes firent pendant trois ans de grands mais assez inutiles efforts, les Rajeputes se défendant toujours avec courage.

Au bout de ce temps, Aurengzeb fut obligé de faire une guerre d'un autre genre, & de punir un de ses enfans rebelle; ce fut Akebar, son second fils, qu'une femme Indienne adroite trouva moyen de débaucher. Elle lui fit entendre que les Indiens Idolâtres, furieux contre son pere & son frere aîné, parce qu'ils vouloient détruire leur Religion, comptoient sur lui, qui devoit la favoriser, parce qu'il étoit fils d'une Princesse Indienne, de la famille de Rana. Elle lui offrit cinquante mille Rajeputes, qui, étant joints à l'armée qu'il avoit amenée du Guzarate, suffiroient pour détruire l'armée de Cha-Halam & forcer le camp d'Aurengzeb. Cha-Halam eut le premier quelque soupçon de ce complot, & en instruisit son pere. Celui-ci eut d'abord peine à se persuader qu'une pareille dénonciation fût fondée : il se contenta de mander à Cha-Halam de se tenir sur ses gardes, & sa politique ordinaire l'engagea d'écrire à Akebar une lettre, par laquelle, en convenant des soupçons qu'on avoit voulu lui inspirer, il l'assura qu'il n'en croyoit rien, & l'invita à venir se justifier. Akebar voyant

la meche découverte, n'eut garde de se rendre aux ordres de son pere, répondit avec audace & leva l'étendard de la révolte. Le vieux Roi, s'appercevant que le premier trait de politique ne lui avoit pas réussi, eut bientôt recours à un autre. Il écrivit une seconde lettre à Akebar, & eut soin de la faire tomber entre les mains des Rajeputes. Il paroissoit par cette lettre, que son fils étoit d'accord avec lui pour faire donner le Raja dans un piége. La ruse réussit, & les Indiens commencerent à avoir quelques soupçons sur Akebar. Ils refuserent de marcher à une attaque que le Prince vouloit faire dès le lendemain. Ce coup manqué fit presque échouer tous les projets d'Akebar : il essaya de faire assassiner son pere dans sa tente ; & cette horrible tentative ayant encore échoué, le Prince vit bien qu'il n'avoit de ressource que dans la fuite. Ce fut le parti qu'il prit. Son frere Cha Halam, chargé de le poursuivre, fut assez généreux pour le laisser échapper : les Rajeputes favoriserent sa fuite, & il eut le bonheur de se retirer chez Sambagi. J'ai déjà dit que c'étoit le fils aîné de Sevagi ; il n'avoit hérité que de la partie du Visapour, que

ſon pere poſſédoit depuis bien des années ; car le royaume de Carnate, nouvelle conquête de Sevagi, avoit paſſé à Ram-Raja, ſon ſecond fils. Ce fut lui qui vendit aux François le lieu de Pondichery, qui dépendoit du royaume de Carnate, & la Compagnie Françoiſe des Indes en a fait depuis le chef-lieu de ſon établiſſement. La ſœur favorite d'Aurengzeb n'eut pas plus tôt appris que celui de ſes freres qu'elle aimoit le moins & qui s'étoit révolté contre ſon pere, étoit paſſé chez Sambagi, qu'elle l'engagea à l'y faire pourſuivre par ſon troiſieme fils, Azam-Cha, qu'elle protégeoit particuliérement; & pour être plus libre de ſuivre cet objet de vengeance, elle lui ſuggéra de faire la paix avec Rana. Aurengzeb ne prit de ce conſeil que ce qui lui convint. Il traita avec le Prince Indien, qu'il pourſuivoit avec tant d'acharnement depuis trois ou quatre ans. Le Raja ſe prêta volontiers à la négociation, & fit la paix, à condition qu'on lui rendroit les provinces dont l'armée Mogole s'étoit emparée, & même une autre qui avoit été déjà enlevée à ſon pere par Cha-Jehan.

Cette paix étant faite, Aurengzeb, quoiqu'âgé de ſoixante-quatorze ans, voulut

marcher en perſonne contre Sambagi. On prétend même que dès ce moment il prit la réſolution de reſter conſtamment ſous des tentes & ſous les armes, & de ne plus habiter ſes délicieux palais d'Agra, de Lahor & de Dehli. Il envoya Cha-Halam attaquer, ſans raiſon ni prétexte, le Roi de Viſapour, qui étoit Mahométan ; mais cette conquête lui parut néceſſaire pour parvenir à celle de Carnate & de Golconde, dont il vouloit s'emparer. Quant à lui, il marcha droit contre le protecteur de ſon fils rebelle, & l'attaqua avec ſa maniere ordinaire, c'eſt-à-dire, plus par ſa trompeuſe politique que par ſes armes. Il excita une conjuration contre lui, & l'Emiſſaire qu'il avoit chargé de la fomenter, engagea les conjurés à propoſer à Akebar de le rendre maître des Etats de celui qu'ils vouloient maſſacrer. C'étoit un piége qu'il tendoit en même temps à tous les deux ; mais ils n'y tomberent pas. Akebar fit part à Sambagi des propoſitions injuſtes qu'on lui avoit faites ; la conjuration fut diſſipée. Pour rendre à Aurengzeb artifice pour artifice, Akebar, de concert avec Sambagi, écrivit à ſon pere une lettre d'excuſes, pour lui deman-

der grace, & lui offroit de revenir à sa Cour, & de lui amener même une partie des troupes de Sambagi, s'il vouloit lui envoyer de l'argent pour les corrompre. Aurengzeb, qui, en cherchant à tromper les autres, étoit susceptible d'être trompé lui-même, & auquel d'ailleurs l'argent coutoit peu, envoya à son fils les sommes qu'il demandoit, comptant bien par ce moyen le voir revenir, & le punir sévérement. Le Sultan se servit de cet argent pour acheter du Vice-Roi de Goa une frégate, qu'il fit passer dans un des ports appartenans à Sambagi, afin de s'en servir pour se transporter en Perse, en cas que les forces d'Aurengzeb forçassent Sambagi à l'abandonner. Effectivement Aurengzeb redoubla d'ardeur pour réduire ce Prince Indien; & comme le côté par lequel il l'avoit attaqué d'abord étoit de difficile accès, à cause des montagnes, ce fut par le territoire de Goa, & des possessions Portugaises, qu'il voulut le surprendre. Il tenta d'abord de gagner le Vice-Roi Portugais, qui se nommoit *Francisco de Tavora*, Comte d'Alvor; il lui offrit des sommes considérables pour rompre l'alliance que sa nation avoit contractée avec Sambagi.

Le Vice-Roi ſuccomba à la tentation, quoiqu'on lui fît bien entendre qu'Aurengzeb ne négocioit avec lui que pour le tromper. On vit alors les Portugais, de concert avec les Mogols, aſſiéger quelques forteresſes de Sambagi; mais elles ſe défendirent bien. Sambagi, pour ſe venger de la perfidie des Portugais, n'héſita pas à attaquer Goa, ville vaſte & belle, dont la conquête auroit enrichi ſon vainqueur, mais peu forte, & qui n'étoit défendue que par une foible garniſon. Goa trembla alors; le Vice-Roi fut obligé de demander la paix à Sambagi; il l'obtint, & Akebar prit ce moment pour paſſer en Perſe. Aurengzeb, furieux ſur-tout de cette derniere nouvelle, vint à ſon tour attaquer Goa. Nouvelle crainte de la part des Portugais; cependant les Mogols ne purent s'en emparer, & furent obligés d'en lever le ſiége. Mécontent de n'avoir pu faire cette importante conquête, il paſſa à ſon armée du Viſapour, & laiſſa à ſon fils Cha-Halam le ſoin d'achever la guerre directement contre Sambagi.

L'année 1688 fut l'année la plus glorieuſe de toutes celles du regne d'Aurengzeb, car il ſoumit alors deux beaux

royaumes, Visapour & Golconde. Le Souverain du premier étoit Mahométan, & Aurengzeb n'avoit ni prétexte ni raison de l'attaquer; ainsi la fureur de conquérir fut le seul motif de cette injuste guerre. Son fils Cha-Halam avoit eu beaucoup de peine à lui préparer cette conquête; mais les choses étoient bien disposées, lorsqu'Aurengzeb vint pour y mettre en quelque maniere la derniere main. Le Roi Secandar avoit déjà perdu plusieurs bonnes places, & eut recours aux prieres pour conserver le reste de ses Etats. Il employa les secours de sa mere, Princesse Mahométane très-zélée, & qui avoit fait plusieurs voyages à la Mecque, pour faire entendre à l'Empereur Mogol que c'étoit un vrai péché contre la Loi Musulmane, d'attaquer un Prince Mahométan qui ne lui avoit rien fait. Aurengzeb n'étoit bon Mahométan que quand sa dévotion étoit conforme à sa politique: dans cette occasion il ne parut point scrupuleux, & continua de poursuivre le Roi de Visapour de ville en ville, de forteresse en forteresse, jusqu'à ce qu'il le força à capituler dans sa derniere retraite, & l'obligea à souffrir que son royaume devînt une simple province

du Mogol. Il lui fit valoir comme une grace de ce qu'il lui laiſſoit la vie & n'attentoit point à celle de ſa femme & de ſes enfans.

La conquête de Golconde fut encore plus aiſée que celle du Viſapour. Le Roi de ce pays s'appeloit *Abdulacan.* Il étoit de la race des anciens Empereurs de Narſingue, qui étoient tout-puiſſans dans la preſqu'iſle en deçà du Gange, avant l'arrivée des Mahométans dans cette contrée. Abdulacan avoit été Roi de Carnate, & chaſſé par Sevagi; il s'étoit réfugié à Golconde, dont il avoit obtenu la couronne, moyennant qu'il embraſſéroit la Religion Mahométane. Cha-Halam avoit débauché le Général de ce Monarque, & par-là l'avoit réduit preſque aux abois, & forcé de ſe réfugier dans ſa citadelle de Golconde; mais par un trait de politique, qui lui parut néceſſaire vis-à-vis d'un pere capable d'être jaloux de la gloire même de ſon fils, il ne voulut point achever de détruire ce royaume ſans en avoir l'ordre précis, ſe ſouvenant qu'Aurengzeb, dans ſa jeuneſſe, après avoir vaincu le prédéceſſeur d'Abdulacan, s'étoit contenté de le rendre tributaire.

Il écrivit donc à ſon pere, pour le prier de ratifier la capitulation qu'il avoit faite avec le Roi de Golçonde, par laquelle il le mettoit hors d'état de réſiſter à une nouvelle attaque, mais ne le dépouilloit pas entiérement. Aurengzeb, ſans trop s'expliquer ſur ce qu'il penſoit de cet accord, ſe mit en marche pour aller prendre le commandement de ſon armée de ce côté-là. Avant que d'y arriver, il voulut aſſembler un Conſeil, composé non ſeulement de ſes Miniſtres & Généraux ordinaires, mais auquel il fit aſſiſter ſes enfans. C'étoit un piége qu'il leur tendoit, pour connoître leurs véritables ſentimens. Il leur demanda s'ils étoient d'avis qu'il continuât, malgré ſon âge avancé (il avoit alors quatre-vingt-cinq ans), à marcher à la tête de ſon armée, pour faire de nouvelles conquêtes, ou s'il étoit temps qu'il allât ſe repoſer à Dehli. Cha-Halam pencha vers cette derniere opinion, qui étoit conforme à ſes intérêts, d'ailleurs très-conciliables avec ſon attachement & ſa fidélité pour ſon pere. Les deux autres, qui pouvoient eſpérer d'avoir en partage ou apanage les provinces nouvellement conquiſes par Aurengzeb,

Aurengzeb saisirent l'avis contraire. Le vieux Empereur l'adopta, & déclara qu'il alloit achever la conquête du royaume de Golconde. Alors Cha-Halam alla peut-être trop loin; mais il ne put se refuser, par un esprit de justice, de plaider la cause du malheureux Abdulacan, auquel on avoit intenté une guerre injuste, & qui, après s'être conduit en bon Prince & en brave homme, étant vaincu, s'étoit soumis à toutes les conditions qu'on avoit voulu lui imposer. La réplique d'Aurengzeb fut de se mettre en fureur, & de menacer son fils d'une prison perpétuelle. Sur la fin du Conseil il parut pourtant s'appaiser; mais ce ne fut que pour exécuter de sang froid ce dont il l'avoit menacé dans un premier mouvement. Le surlendemain, un peu avant la nuit, ayant envoyé chercher Cha-Halam & ses deux enfans, il les fit enchaîner, monter chacun sur un éléphant, & transporter dans différentes forteresses. Ce pere barbare, accompagné de ses deux autres fils, marcha aussi-tôt pour faire le siége de Golconde. Le malheureux Roi s'y défendit le mieux qu'il put, & quoique sa résistance ne fût pas longue, elle pensa être fatale à Aurengzeb. Un

boulet, parti d'une coulevrine braquée sur le rempart de la ville, atteignit le cheval de l'Empereur, qui se cabra & le renversa ; mais il se releva avec une force bien au dessus de son âge. Cependant il abandonna la conduite du reste du siége à *Azam-Cha.* Le Souverain de Golconde se vit forcé de se rendre ; il fut conduit à Aurengzeb, qui le traita avec la derniere indignité : on lui fit même subir quelques supplices, pour l'obliger à dire où étoient ses trésors. Enfin il fut enfermé dans la citadelle de Doltabad. En lui finit la race des Rois de Golconde, & l'Empereur Mogol se trouva maître de la fameuse mine de Kolour, la plus riche & peut-être la seule de vrais diamans qui soit au Monde.

Aurengzeb avoit déjà complété sa quatre-vingt-douzieme année, lorsqu'il vint enfin à bout de se défaire de Sambagi, dont les Etats lui étoient nécessaires pour parvenir dans le Maduré, qu'il projetoit encore d'assujettir. Ce fut par une trahison, & en corrompant un Indien, nommé *Cabcalès*, Général, Ministre & favori du fils de Sevagi. Celui-ci, dans l'espérance d'une bonne fortune, attira son maître dans un dé-

filé, où s'étoit placée une embuscade de Mogols, qui les saisit tous deux & les conduisit à Aurengzeb. Ce barbare ne traita pas mieux le traître que le trahi. Il fit d'abord arracher la langue & ôter la vie à Cabcalès en présence de son maître; il fit ensuite souffrir à celui-ci des supplices qui seroient seuls capables de flétrir la mémoire d'Aurengzeb, si elle ne l'étoit déjà par d'autres cruautés. Il lui fendit lui-même la poitrine, lui arracha le cœur, & le donna à dévorer à ses chiens. Ce n'étoit pas le tout que d'être maître du Souverain; il ne l'étoit point encore de ses Etats ni de son armée. Ram Raia, frere du défunt, s'échappa du Carnate, où il défendoit la forteresse de Gengi, attaquée par Azam-Cha. Il trouva moyen d'entrer dans la forteresse de Panalaguere; & après avoir fait périr la veuve de Sambagi & une partie de ses enfans, il défendit si bien cette place & le reste des Etats de son frere, qu'il en resta encore le maître long-temps après la mort d'Aurengzeb, sous le nom de *Sevagi II.* Pendant ce temps, Azam-Cha fit la conquête du Carnate. Ce Prince, à la tête des armées de son pere, paroissoit devoir être l'héritier de l'Em-

pire, au cas qu'Aurengzeb finît bientôt ses jours. Mais cet Empereur vécut encore assez long-temps pour se repentir de la disgrace de son fils aîné, & pour le rappeler. Il apprit que les Persans assembloient une armée dans le Candahar, & se préparoient à entrer dans le Cabulistan, ayant à leur tête Akebar, qui avoit fait d'avance hommage au Sophi de ce qu'il pourroit conquérir des Etats de son pere. Aurengzeb ne vit point d'autre parti à prendre, que d'opposer aux Persans son fils Cha Halam; il le tenoit assez près de lui, pour le rappeler d'un moment à l'autre; c'est ce qu'il fit. On juge bien que ses freres en furent très-affligés & très-inquiets. Aurengzeb, pour faire cesser les plaintes & les intrigues, déclara Azam-Cha Vice-Roi de Guzarate, & envoya avec le même titre Chambach gouverner les pays de Visapour & de Golconde. Ces trois Princes partirent pour leurs destinations; & Aurengzeb, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, resta seul à la tête de son armée, & prit encore la résolution d'attaquer les Etats Européens, en haine de ce qu'ils soutenoient le second Sevagi, le seul ennemi qui lui restât. Il s'avança jusqu'à

quatre lieues de Goa ; mais ayant su qu'on se préparoit à une défense vigoureuse, il ne poussa pas plus loin ses projets de ce côté-là ; mais il se tint toujours à portée de Sevagi. Pendant ce temps, Cha-Halam, arrivé sur la frontiere, la mit en état de défense contre les Persans ; il empêcha ceux-ci de s'avancer, & son frere Akebar étant mort de maladie dans l'armée Persane à la fin de l'année 1706, les ennemis se retirerent.

Au commencement de l'année suivante 1707, Aurengzeb, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, assisté de son premier Ministre Azed Kan, aussi vieux que lui, fit enfin son testament, par lequel il laissoit l'Empire de l'Indostan, du moins en plus grande partie, à son fils Cha-Halam, léguoit le Guzarate & le Décan à Azam-Cha, & le Visapour & Golconde à Chambach : mais l'on sait que les volontés des plus grands Princes, sur-tout dans l'Orient, sont rarement exécutées. Les enfans d'Aurengzeb, le voyant âgé de près de cent ans, & sachant qu'il s'affoiblissoit tous les jours, veilloient au parti qu'ils auroient à prendre à l'instant de sa mort, mais craignoient

toujours de l'irriter jusqu'au dernier moment de sa vie. Cependant Chambach, qui ne prétendoit que conserver les pays dont il étoit Vice-Roi, y alla & s'y tint. Cha-Hâlam ne revint que jusqu'à Dehli, qui étoit le centre de son Empire ; mais Azam-Cha fit tout ce qu'il put pour différer son départ. Le redoutable vieillard se fâcha, & il fallut prendre la route de Guzarate ; mais il n'étoit pas à douze lieues du camp, qu'un courrier lui apprit la mort d'Aurengzeb, arrivée le 4 Mars 1707.

Ce Prince fut sans contredit le plus grand que l'Empire du Mogol ait eu sur son trône ; on peut le considérer, comme la plupart des Princes d'Orient, sous deux faces. D'un côté, ce fut un barbare ambitieux, cruel & vindicatif, fils, pere & frere dénaturé, hypocrite, faisant servir la Religion à ses fins, & ne croyant pas au fond du cœur qu'on pût en faire un autre usage : de l'autre côté, c'étoit un grand guerrier, un habile politique, & les succès les plus brillans couronnerent ses démarches, quelque injustes qu'en fussent les motifs. Dès qu'il fut expiré, Azam-Cha, le seul de ses enfans qui se trouva dans le camp, s'empara des trésors

qu'il avoit à sa suite, & reçut les hommages de sa Cour & de son armée ; il se fit couronner Empereur en leur présence, & aussi-tôt après conduisit le convoi funebre de son pere jusque dans la ville d'Aurengabad, dont il n'étoit pas éloigné. Aurengzeb avoit fondé lui-même cette ville, & y avoit choisi sa sépulture.

Cha-Halam, de son côté, ne manqua pas de se faire couronner Empereur à Dehli. La douceur de son caractere l'auroit porté volontiers à laisser à ses freres la part de l'héritage que son pere leur avoit accordé ; mais la conduite d'Azam-Cha ne le lui permit pas ; & les instances de ses enfans, qui étoient déjà au nombre de quatre, tous mariés & ayant des fils, l'engagerent à poursuivre le bon Chambach. Il vint assez aisément à bout de l'un & de l'autre. Il livra une bataille au premier ; elle fut décisive ; & Azam-Cha l'ayant perdue, se donna lui même la mort. Sultan Chambach se défendit à peine, & parut plutôt chercher la mort que la victoire dans le combat inégal qu'il livra à son frere. Il fut tué d'un coup de fleche ; on prétend que ce fut de la main d'un de ses Généraux qui le trahit. Il

aſſura ainſi à Cha-Halam tous les Etats qu'Aurengzeb poſſédoit à ſa mort. Il ne régna que quatre ans après cette victoire, qu'il obtint en 1708. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, *Sultan Moſeddin*, appelé au trône par ſa naiſſance, fut couronné enſuite; mais il trouva un rival dans la perſonne d'*Azem* ou *Azemuline*, ſecond fils de Cha-Halam. L'aîné ſe joignit à ſes deux autres freres, *Refiel* & *Dichan*, pour le combattre, & Azem fut tué dans une bataille: les deux cadets ayant pris querelle ſur le partage des tréſors du ſecond, l'Empereur en exclut le dernier: celui-ci ſe révolta, & fut auſſi tué par un Général de ſon frere. *Refiel* reſtoit ſeul; loin d'être reconnoiſſant, il attaqua à ſon tour ſon frere aîné, qui, ayant été ſurpris, fut tué: mais Refiel ne jouit pas long-temps de ſa révolte; l'armée indignée, l'attaqua & le fit périr. Ces ſanglantes révolutions furent l'ouvrage de peu de mois; & la même année 1712 vit monter ſur le trône l'aîné des fils de Moſeddin, nommé *Ferruſch*. Il fut dépoſé en 1719, ayant été accuſé d'avoir voulu élever la Religion Idolâtre ſur les ruines du Mahométiſme. Son

frere *Reiferdan* le remplaça, & ne régna que trois mois. *Resieddoulet*, troisieme des freres, porta la couronne jusqu'en 1723, & le dernier de ses freres, quatrieme fils de Moreddin, régna sous le nom de *Mahomed-Cha*. C'est lui à qui le fameux Thamas-Kouli-Kan, en 1739, enleva tant de richesses; nous en avons parlé dans le Volume précédent, en faisant l'Histoire abrégée de la Perse. Quoique dépouillé de la plus grande partie de ses trésors, & abandonné d'une armée qui n'avoit pu le défendre, il conserva son trône encore dix ans après la retraite de son ennemi. On prétend que celui qui attira les Persans dans ses Etats, fut Nizam-Elmoulouck, premier Ministre & Grand Chancelier de Mahomed-Cha, homme ambitieux & hardi, qui abusa des bontés de son Souverain, d'abord pour se faire donner en mariage sa niece, ensuite pour se faire déclarer Généralissime des armées de l'Empire, & Vice-Roi des royaumes de Golconde & de Décan. Voyant qu'il s'élevoit des orages contre lui à la Cour d'un Roi foible, il se servit de Thamas-Kouli-Kan pour accabler son Souverain; & la preuve qu'il s'entendoit

avec le Persan, c'est que celui-ci, en quittant Dehli, exigea de Mahomed-Cha qu'il conserveroit toujours Nizam dans la place de premier Ministre, qu'il le laisseroit jouir de toute l'autorité dans sa vice-royauté, & enfin qu'il ne cesseroit d'être la seconde personne dans l'Empire Mogol; c'est ce qui fut exécuté. Cependant Nizam-Elmoulouck se tenoit toujours dans la partie méridionale de l'Empire, & laissoit l'Empereur tenir à Dehli sa Cour orageuse.

En 1748, les Patanes de la province de Multan se révolterent; & sur cette nouvelle, l'Empereur pensa à les soumettre. Il étoit entouré à sa Cour de vingt-deux Omrahs qui composoient son Conseil; il les assembla pour savoir ce qu'il y avoit à faire, & voulut choisir parmi eux celui qui montreroit le plus de zele pour défendre son Souverain; à cet effet il pratiqua une cérémonie ancienne, & qui nous paroîtra singuliere. Il mit dans sa main une boîte d'or, remplie de bétel, & ordonna que celui qui vouloit commander l'armée vînt la prendre. Aucun de ses Omrahs ne se sentit le courage de s'en approcher, jusqu'à ce que le jeune Prince Hamed, fils aîné du Sultan, mais âgé

ſeulement de dix-huit ans, s'avança & demanda à commander l'armée. L'Empereur applaudit à ſon zele, & n'héſita pas à le mettre à la tête d'une armée de trois cent mille hommes. Les Omrahs, honteux & jaloux de la gloire du jeune Prince, ſéduiſirent quelques Généraux, Officiers & ſoldats de ſon armée, & lui tendirent des piéges qu'il évita heureuſement. Il attaqua l'ennemi, le vainquit, & revenoit triomphant dans la capitale, lorſque ces vingt-deux Omrahs, craignant ſa vengeance, & qu'il n'inſtruisît ſon pere des mauvais tours qu'ils avoient voulu lui jouer, & dont il avoit les preuves en main, aſſaſſinerent au milieu d'un Conſeil le malheureux Mahomed-Cha; & cachant cette mort, firent dire à ſon fils que s'il vouloit venir en diligence & avec peu de ſuite recueillir les derniers ſoupirs de l'Empereur, ils le couronneroient avec plaiſir auſſi-tôt après ſa mort. Hamed-Cha, inſtruit de leur perfidie, arriva à la tête de toute ſon armée, & ayant appris la mort de l'Empereur, qu'ils ne purent cacher plus long-temps, il ſe fit couronner; & ayant à ſon tour tenu un grand Conſeil avec

toutes les précautions convenables, il fit étrangler au même instant les vingt-deux Seigneurs, entre lesquels étoit un fils de Nizam-Moulouck. Celui-ci, qui connoissoit le mauvais caractere de ce fils aîné, ne le regretta pas beaucoup; il écrivit même au nouvel Empereur, & le reconnut pour son Souverain, bien entendu qu'il conserveroit dans le Décan & dans le reste de la partie méridionale toute l'autorité dont il s'étoit emparé sous Mahomed-Cha. Nizam-Moulouck avoit un second fils, nommé *Nazer-singue*, qui s'étoit plusieurs fois révolté contre lui; il l'avoit fait arrêter, & le tenoit prisonnier à sa suite. En mourant, à l'âge de cent sept ans, il désigna pour son successeur, son gendre, appelé *Muzaferfingue*, qu'il aimoit tendrement. Ainsi ce Prince devint Soubab ou Vice-Roi du Décan & des anciens royaumes de Golconde & de Carnate. Ce fut en cette qualité qu'il eut affaire aux François de Pondichery, comme nous le dirons par la suite; mais pour ne point perdre de vue la Cour de Dehli, il faut apprendre à nos Lecteurs le peu que nous avons pu savoir du sort de l'Empire

Mogol, depuis le regne d'Hamed-Cha jusqu'à présent.

Le jeune Hamed-Cha, qui avoit témoigné tant de courage dès le commencement de son regne, tomba bientôt dans l'indolence ordinaire à ses prédécesseurs; il avoit pris pour son premier Ministre *Sche-Abeddin*, fils de Nizam-Elmoulouck. Il lui devint suspect & il voulut le congédier; mais celui-ci se trouva plus fort & plus habile que lui. Il attira les Marattes dans son parti, par le moyen de son cousin Salabetsingue, Nabab du Déçan. Ces Barbares entrerent dans Dehli, déposerent Hamed-Cha, & mirent à sa place un jeune Prince, qui prit le nom d'*Alemguir* ou *Aurengzeb II*. Hamed-Cha fut enfermé, & perdit la vue. Le Sultan, qui fut mis sur le trône en 1755, étoit, comme Hamed-Cha, petit-fils de Cha-Halam & descendant d'Aurengzeb I. Depuis trente ans, nous ne savons pas trop quels ont été les successeurs de ces Monarques; il paroît que les Soubabs ou Vice-Rois des provinces maritimes sont devenus tout-à-fait indépendans & héréditaires; que les Patanes, les Cheeks ont pillé à plusieurs reprises le centre de l'Empire, c'est-à-dire, les

villes d'Agra & de Dehli, qui sont encore tyrannisées par les foibles successeurs de Tamerlan, ou plutôt sous leur nom. Nous savons qu'en 1758, un d'eux appela à son secours M. Law de Loriston, qui a été par la suite Gouverneur de Pondichery, & qui alla le secourir à la tête d'un corps de troupes Françoises, qu'il reçut de grands honneurs à Dehli, & en rapporta d'assez grandes richesses. En 1763, les Anglois jouerent le même rôle au centre du Mogol; & encore depuis peu les Gazettes nous apprennent qu'ils s'y font craindre & respecter : mais on peut dire que l'Empire du Mogol, comme celui de Perse, n'offre plus que les débris de ce qu'il étoit autrefois; seulement on se sert encore du nom du Grand-Mogol, pour donner des titres de dignité à des Princes Indiens, Mahométans ou Idolâtres; quelquefois même les Gouverneurs Européens se font honneur de porter ces titres.

Après avoir tracé l'Histoire abrégée de l'Empire Mogol, il faut que nous fassions connoître du moins jusqu'à un certain point quelle est la forme du gouvernement de cet Empire, les mœurs, la Religion, les usages de ses principaux

habitans ; ces connoissances étant absolument nécessaires pour l'intelligence de ce que nous avons à dire relativement aux établissemens des Européens dans la presqu'isle en deçà du Gange.

Plusieurs fameux Voyageurs, entre autres le Médecin Bernier, nous ont représenté la Cour d'Aurengzeb comme la plus magnifique du Monde. Selon toute apparence, celle de ses successeurs a eu bien moins d'éclat, & insensiblement les trésors des descendans de Tamerlan ont diminué & à peu près disparu, ayant été pillés tant de fois dans ce siecle & de tant de manieres ; de même l'autorité despotique du Grand-Mogol a cessé d'être respectée ; mais le principe du gouvernement Tartare, établi aux Indes par les Mogols, est toujours le même. Tamerlan étoit un Conquérant despotique, & ses descendans prétendent encore l'être ; mais leur despotisme est bien moins respecté, parce que non seulement ils n'augmentent plus leurs conquêtes, mais en ont perdu une partie & en perdent tous les jours.

Le Conseil du Grand-Mogol est ordinairement peu nombreux, purement con-

ſultatif, & amovible à la volonté du Souverain. La principale place ou dignité de l'Empire eſt celle de l'*Etemadoulet* ou *Grand-Viſir.* Le Grand-Tréſorier ou Adminiſtrateur des Finances eſt le ſecond des Miniſtres, & peut-être le plus conſidéré. Le troiſieme eſt chargé du ſoin important & délicat de recueillir les ſucceſſions de tous les Officiers de l'Empereur, & même de tous ceux qui lui ſont immédiatement ſoumis, & dont le Monarque prétend être le ſeul héritier, comme n'ayant jamais vécu que de ſes bienfaits, & ces biens devant retourner à leur ſource. Il n'en fait que la part qu'il veut aux veuves & aux enfans. Les Gouverneurs Mogols de l'Indoſtan retirent dans leurs Gouvernemens ces mêmes ſucceſſions; ils doivent en tenir compte à l'Empereur; mais, ſuivant toute apparence, ils en conſervent une bonne partie. Les Rajas Indiens exercent la même tyrannie dans leurs pays; mais c'eſt pour leur propre compte. L'Empereur rend lui-même tous les jours la juſtice à ſes ſujets dans une grande ſalle que l'on nomme *Amkas.* Il reçoit & il lit toutes les requêtes qu'on lui préſente, & juge les affaires ſur

ſur le champ, après avoir conſulté quelquefois les Cadis qui ſe trouvent auprès de lui. Les Gouverneurs généraux & particuliers en font autant dans leurs Gouvernemens. Il y a d'ailleurs dans chaque ville deux Officiers, dont l'un s'appelle *le Kutual*, & eſt chargé du ſoin de la Police, l'autre *le Cadi*, qui l'eſt du ſervice de la Juſtice. Les Gouverneurs ſeuls jugent les cauſes criminelles avec beaucoup de ſévérité; mais, ſuivant les Loix d'Akebar, il faut qu'ils prononcent trois jours de ſuite la même ſentence avant qu'elle ſoit exécutée.

Si le Grand-Mogol avoit effectivement ſur pied autant de troupes qu'il en ſoudoie, ſon armée ſeroit d'un million de combattans; mais comme tous les Gouverneurs font entrer une bonne partie de ces ſoldes dans leurs coffres, elle n'étoit, au commencement de ce ſiécle, que de trois cent mille cavaliers & le double d'infanterie. L'Empereur a toujours pour ſa garde cinquante mille cavaliers & cent mille fantaſſins; & lorſque ce Monarque ſort de Dehli ou d'Agra, toute cette eſcorte le ſuit avec un nombre prodigieux de Seigneurs, d'Officiers & de valets; cela forme un ſi grand vide

dans les capitales qu'il abandonne, qu'elles paroissent désertes, de peuplées qu'elles étoient auparavant. Par-tout ailleurs qu'à Agra & Dehli, ce nombreux cortége forme un camp de tentes, de différentes especes de baraques & de maisons portatives de bois, disposées réguliérement en rues tirées au cordeau, entourées de retranchemens & de fossés. On y trouve tout ce qui est nécessaire à la nourriture, au vêtement & à l'ameublement. Le principal corps de la garde de l'Empereur est composé de quatre mille hommes, que l'on appelle *ses esclaves*; c'est d'entre eux que l'on tire tous les Omrahs de guerre, & les Officiers généraux qui commandent les diverses divisions de l'armée. Après eux viennent différentes compagnies, que l'on désigne par les noms de la *masse d'or*, *masse d'argent*, *masse d'acier*. Chaçun des cavaliers de ces compagnies a plus ou moins de solde, qui lui est payée en argent ou en terres, dont il jouit pendant sa vie. Cette garde soutient peut-être encore la réputation de bravoure que s'étoient faite dans l'Inde les Tartares commandés par Tamerlan. Les garnisons des villes, places, forteresses & châteaux des différentes provinces, sont en partie

composées de Mogols, qui valent mieux que les anciens Indiens Idolâtres, parmi lesquels il n'y avoit de braves gens que ce que l'on nommoit les *Rageputes*, Officiers tirés de la Caste militaire, la même dont on tire les Rajas.

Tous les chevaux des troupes Mogoles viennent de la Grande-Tartarie ou de la Perse, ceux qui naissent dans l'Inde même étant foibles & petits. Les armes des troupes Mogoles sont celles dont se servoient autrefois celles de Tamerlan, arcs, fleches, javelots, sabres, poignards, & point d'armes à feu; mais le Grand-Mogol a une nombreuse artillerie dont il fait un grand usage, aussi bien que de ses éléphans dressés pour la guerre, dont la force est prodigieuse, même pour enfoncer des portes de ville. Au reste les connoissances militaires, la discipline & la Tactique n'étoient point étrangeres aux troupes d'Akebar & d'Aurengzeb; mais probablement elles sont bien diminuées aujourd'hui.

Les revenus du Grand-Mogol consistoient anciennement dans des domaines, dont il affermoit une partie & en faisoit valoir une autre, en vendant les récoltes; mais dans la suite le Souverain a

tout abandonné aux personnes de sa Cour, tels que les Gouverneurs, Omrahs & grands Officiers de sa nation; ils s'en rendent les Fermiers à vil prix, & les sous-ferment à des Mahométans ou Idolâtres, qui en tirent le plus grand parti qu'ils peuvent, en faisant cultiver la terre par des malheureux qui y trouvent à peine leur subsistance. Une pareille administration dépeuple le pays, dont le sol par lui-même ne demande que des bras pour produire toutes sortes de grains. Le Grand-Mogol voit encore entrer dans ses coffres un tribut que lui paye chaque province de son Empire, soit qu'elle soit régie par des Gouverneurs Mahométans, ou par des Rois ou Princes Idolâtres: la somme totale de ces tributs étoit immense; mais à présent que l'autorité est peu respectée, ces Seigneurs n'envoyent à la Cour que les sommes qu'ils jugent à-propos. L'Empereur tire encore ou doit percevoir une capitation de chaque Indien Idolâtre, & cinq pour cent de toutes les marchandises qui entrent dans l'Empire, ou par terre ou par mer. Lorsque ces impôts étoient exactement payés, ils formoient des trésors considérables, que non seulement le Grand-Mogol accum-

loit de son côté, mais que d'autre part les Princes rassembloient & enfouissoient pour les dérober à la rapacité des Officiers de l'Empereur : aujourd'hui cela se pratique encore; mais le Grand-Mogol n'est plus guere dans le cas d'en amasser.

Les monnoies du pays sont, 1°. les *roupies d'or*, frappées au coin du Grand-Mogol, c'est-à-dire, portant son nom, & quelques devises en caracteres indiens-tartares, car les Mahométans ne mettent jamais de figures sur leur monnoie. Ces roupies valoient autrefois moins d'un louis, & aujourd'hui elles en valent près de deux; il y a des demie & quart de roupie d'or; la roupie d'argent vaut actuellement près de trois livres de France : l'or & l'argent de ces différentes roupies sont à un très-bon titre. 2°. Les *pagodes* d'or & d'argent sont frappées par ceux des Rajahs Idolâtres qui ont droit de battre monnoie; elles n'ont guere cours que dans la presqu'isle, où l'autorité du Grand-Mogol n'est presque plus reconnue; l'or & l'argent en sont foibles. Elles tirent leur nom d'une petite figure gravée du côté concave ; le côté convexe est uni. Il y a quelques autres monnoies d'argent ou de cuivre qui ont cours dans

le Mogol. Enfin on s'y sert aussi quelquefois de *cauris* ou petites coquilles, tenant lieu de monnoie.

Tout le monde sait que tous les Mogols sont Mahométans; quelques-uns de leurs Souverains ont suivi la secte d'Ali, d'autres celle d'Omar; mais en général les peuples s'embarrassent peu de cette différence de sectes, & ne s'en apperçoivent pas même, les deux sectes étant également attachées aux principales pratiques de la Religion Mahométane. Les mosquées étant pareilles dans la Turquie, la Perse & le Mogol, on appelle de même à la priere du haut des minarets. On y fait les mêmes prieres & ablutions; les Mollahs ou Imans y prêchent & y interpretent l'Alcoran. Les Mogols célebrent de même les fêtes, dont la principale est le *Bayram*, pratiquent le jeûne du *Ramadan*, le Sabbat du Vendredi, & doivent s'abstenir de vin & de viande de cochon; ils mangent de toute autre, ce qui fait la plus grande différence entre leur façon de vivre & celle des Indiens Idolâtres, dont nous expliquerons plus bas les dogmes & les usages, parce que, quoiqu'ils soient mélés dans l'Empire Mogol avec les Mahométans,

leur véritable résidence est dans l'intérieur de la presqu'isle.

Bernier fait des détails très-pompeux des fêtes usitées au Mogol dans le temps qu'il y voyageoit; la plus belle de ces cérémonies étoit celle de peser l'Empereur: elle se célébroit tous les ans; & lorsque l'Empereur étoit plus pesant que l'année précédente, il y avoit des réjouissances extraordinaires: les Omrahs faisoient dans cette circonstance de grands présens à l'Empereur, qui leur en rendoit des petits. Les divertissemens courans & ordinaires sont de très-beaux feux d'artifice, des Charlatans qui sont aux Indes les plus adroits du monde, & font des tours extraordinaires; enfin les danses des Baladines ou Boyaderes. Ces danses sont fort indécentes, & celles qui les exécutent, ordinairement très-jolies; elles se font magnifiquement payer de tous les plaisirs qu'elles donnent. Au reste, chez les Idolâtres, les danses des Idolâtres sont une cérémonie religieuse; chez les Mogols ce n'est qu'un divertissement. Leur musique vocale n'a rien de remarquable ni d'agréable; l'instrumentale est baroque & sauvage, & peu faite pour les oreilles Européennes.

La chaſſe eſt un divertiſſement dont les Mogols font grand cas, & qui leur rappelle le goût des Tartares leurs ancêtres. Celle des gazelles ſe fait avec des léopards apprivoiſés, qui pourſuivent ces jolis animaux par ſauts & par bonds, enfin ſautent deſſus, les arrêtent & les atterrent. On ſe ſert auſſi quelquefois de tigres pour cette chaſſe; mais ceux-ci ſont difficiles à morigéner. On pourſuit en bateaux ſur les rivieres, les étangs & les canaux, les grues & les canards, & on les perce avec des fleches. La chaſſe aux lions eſt la plus curieuſe & la plus dangereuſe de toutes. On prétend que pour venir à bout de ces bêtes féroces, on leur donne à dévorer des animaux, dont le corps eſt farci d'opium, & qu'en ayant mangé, ils s'endorment, & ſont plus aiſés à prendre.

La pluralité des femmes a lieu parmi les Mogols, ainſi que chez tous les Mahométans; mais ſeulement pour les gens riches, dont les ſérails ſont nombreux, &, à ce que l'on prétend, aſſez mal policés. Les maiſons des particuliers & même les palais des Grands n'ont rien de magnifique à l'extérieur; mais les ornemens intérieurs ſont aſſez ſomptueux,

dans le goût oriental de ceux de Perse & de Turquie. Les voitures les plus commodes dont on se sert, sont les *palanquins*, dont on voit la forme représentée dans un grand nombre d'estampes Indiennes & Chinoises. Les *palequis* sont des especes de carrosses faits de cannes de bambou, traînés par des bœufs. Le Grand-Mogol, les Vice-Rois, les Omrahs & les Rajas ont seuls le droit de se faire porter par des éléphans, dans des cages fermées ou découvertes.

Lorsque les Mogols forment des camps, ils suivent la maniere des Tartares leurs ancêtres ; la tente du Grand-Mogol ou du Général est beaucoup plus élevée que toutes les autres, & celles des Officiers sont toujours plus magnifiques à proportion que celles des soldats. L'habillement des Mogols est conforme à la chaleur du climat ; dans quelques provinces ils ont des robes qui leur descendent jusqu'à mi-jambe, & sous cet habit une veste légere de toile ou de soie, & de grands caleçons froncés au dessus de la cheville du pied. Dans les provinces voisines de la Perse, ils sont habillés à la persane, avec cette différence que les Persans croisent leurs robes de droite à gauche,

& les Mogols de gauche à droite. Ils portent des ceintures aussi magnifiques qu'il leur est possible, à laquelle pend, du côté gauche; un poignard, dont le manche est d'or, d'agate, de pierres précieuses, suivant la richesse d'un chacun : les Militaires ont toujours outre cela un sabre & un petit bouclier rond, qui est la marque de leur état. Tous les Mogols ont la tête rasée & couverte d'un turban de mousseline communément fort ample. Les femmes n'ont qu'une jupe de mousseline très-fine, & de grands caleçons; elles ont le corps nu depuis la tête jusqu'à la ceinture; mais quand elles sortent, elles se couvrent d'une écharpe, qui leur retombe sur le visage en forme de voile. Au reste, leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles & jusqu'à leur nez sont chargés de colliers, de bracelets, de pendans d'oreilles & de bijoux de toute espece. En général les Mogols sont grands, bien faits, spirituels, & polis. Leurs mœurs sont douces, mais ils sont devenus dans l'Inde mous & lâches. Ils sont grands joueurs d'échecs; quelques-uns d'entre eux possedent toutes les sciences & les talens agréables auxquels s'adonnoient les Arabes dans les bons

ſiecles de leur domination. Ils connoiſſent lès Livres d'Ariſtote & d'Avicene, & les meilleurs Poëtes Perſans ſont traduits dans la Langue mogolè, qui eſt un dialecte du tartare, aſſez bon & aſſez doux.

Paſſons enfin à la deſcription des provinces de l'Empire Mogol, tant celles que poſſedent encore les deſcendans de Tamerlan, réſidans à Dehli, que celles qui ſe ſont ſouſtraites depuis peu à leur domination, mais qui les reconnoiſſoient pour maîtres du temps d'Aurengzeb & même de Mehemet-Cha. On les partage en Gouvernemens, & ſelon les diverſes expoſitions où elles ſe trouvent relativement à la province d'Agra, qui eſt le centre de l'Empire.

Gouvernement de Bengale.

La plus orientale de ces provinces eſt celle de *Bengale*. Elle eſt très-étendue, & formoit autrefois un royaume bien conſidérable, puiſqu'il avoit trois cents milles de l'orient à l'occident, & deux cent ſoixante du midi au nord. Elle eſt arroſée par le Gange, qui eſt diviſé en pluſieurs branches, leſquelles ſe jettent toutes dans le golfe de Bengale. Ce golfe eſt fort vaſte; on

y compte huit cents lieues de côtes. Il y a beaucoup de ports ſur la côte orientale, & on y fait un grand commerce ; mais il y en a fort peu ſur la côte occidentale, qui tient à la preſqu'iſle au delà du Gange. La premiere de ces places eſt *Chatigan*, à laquelle on a quelquefois donné le nom de *Bengale* : elle eſt ſéparée en deux villes, qui ſont l'une & l'autre très-marchandes, & font toutes deux un grand commerce de diamans & de pierreries. On y voit une égliſe dédiée à Saint Thomas, & un palais, bâti par les Rois de Golconde. Les principales villes du pays ſont *Mantipour* ſur le fleuve *Ganga*, & *Jagarnat* ſur la côte maritime. C'eſt là qu'eſt la plus fameuſe pagode de toutes les Indes, dont les revenus ſuffiſent chaque année pour nourrir vingt mille Pélcrins, & où le Grand-Pontife des Idolâtres fait ſa demeure. On y adore l'idole *Réſora* & ſa famille.

Daca eſt ſur un bras du Gange. Cette ville conſiſte dans une rue qui s'étend ſur la rive du fleuve, & a cinq ou ſix milles de long. On juge bien qu'elle n'eſt pas large. Ses maiſons ſont conſtruites de bambou, lié avec une terre graſſe. On y

voit une églife, deffervie par les Religieux Auguftins. C'eft l'endroit des Indes où l'on fait les plus belles broderies en or, en argent & en foie. Les Anglois & les Hollandois y ont des comptoirs, qui donnent une grande activité au commerce, fur-tout à celui des toiles, au moins jufqu'à ces derniers temps. Les environs de Daca font extrêmement fertiles, & produifent une fi grande quantité de riz, qu'ils en fourniffent plufieurs autres pays. C'eft dans cette contrée que croît le bois de Calamba, fi univerfellement eftimé. Parmi les animaux féroces dont les forêts font peuplées, on y trouve des rhinocéros qui portent une grande corne fur le front, & qui ont quelque reffemblance avec les éléphans. Comme l'air eft très-pur à Daca, les habitans y parviennent à un grand âge, & vivent dans une étrange diffolution, dont ils croient effacer les crimes en fe baignant dans les eaux du Gange.

Quelques Voyageurs parlent d'*Ougli* avec éloge, & femblent la regarder comme la capitale de la province ou royaume de Bengale ; mais ils fe trompent, elle n'eft que la ville principale d'une des parties de ce beau pays. Au

reste, cette ville est située à trente-cinq lieues au couchant de Chatigan, sur la branche occidentale du Gange, & à vingt lieues de son embouchure dans le golfe. L'air est fort épais dans ces cantons, mais la terre y est fertile, & l'on y recueille beaucoup de coton. On y fait un assez grand commerce. Les Hollandois & les François y ont des comptoirs. Sur la fin du dernier siecle & au commencement de celui-ci, le nombre des Chrétiens Catholiques étoit de plus de vingt-deux mille, partagés en onze paroisses, desservies chacune par un Curé & un Vicaire, pris parmi les Religieux Augustins de la province de Goa, qui y ont un couvent. Les ci-devant Jésuites y avoient aussi un collége.

Assez près d'Ougli, est *Chandernagor*, qui appartient aux François, & dont le port est excellent. L'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'il est question d'élever un bâtiment solide dans ce lieu, il faut, comme dans tous les autres endroits du Bengale, bâtir sur pilotis ; car on n'y peut creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Il y a quelques manufactures aux environs de Chander-

nagor ; mais comme, par le traité de paix de 1763, les François se sont obligés à n'y point élever de fortifications & à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche contrée, la population est, dit-on, depuis la paix, tombée de soixante mille habitans à la moitié.

Les Anglois ont un établissement à *Calcutta*, en remontant la riviere d'Ougli ; mais l'air y est mal-sain, & son port peu sûr. Néanmoins la liberté dont jouit cette ville, y a attiré des Négocians de toutes les nations, & sa population monte, dit-on, à six cent mille ames. Le fort *Williams*, qui la défend, n'en est éloigné que d'une demi-lieue.

La province d'*Agra* est une des plus considérables de l'Empire du Mogol, & en quelque sorte elle tient le premier rang entre toutes les autres, par l'avantage qu'a sa capitale d'être regardée comme la résidence presque continuelle de l'Empereur. L'étendue de ce Gouvernement comprend du sud-ouest au nord, est près de cent quatre-vingts lieues communes de France, & sa plus grande largeur au sud est d'environ quatre- Gouvernement d'Agra.

vingts. La riviere de *Gémené* le traverse dans sa partie méridionale du nord au midi, & se jette dans le Gange au dessus du royaume de Bengale.

Agra ou *Egré*, capitale du Gouvernement de ce nom, est située sur la riviere de *Gemna* ou *Tchemná*, qui est le *Jomanès* des Anciens. Ce n'étoit qu'un simple bourg, avec un petit château, lorsqu'*Ekber*, Empereur du Mogol, y établit sa résidence vers la fin du seizieme siecle, l'orna de palais magnifiques & de superbes jardins des deux côtés de la riviere qui traverse la ville, & lui imposa son nom *Ekber-Abad* Sa situation dans une plaine sablonneuse y rend les chaleurs excessives. On lui donne plus de neuf milles d'Italie dans sa longueur ; mais elle est infiniment moins large. Sa population est portée à plus de sept cent mille ames ; & des Voyageurs assurent qu'en différens temps elle auroit été en état de faire sortir de ses murailles une armée de deux cent mille combattans. Le château qui défend la ville est construit de pierres, si bien jointes avec des crampons de fer, qu'elles semblent ne faire qu'une seule masse. C'est dans ce château qu'est le palais

palais Impérial, qu'on dit être le plus magnifique de toute l'Asie. On y faisoit remarquer encore, au commencement du siecle, huit caveaux, dont quatre étoient remplis de lingots d'argent, deux de lingots d'or ou or monnoyé, un de pierres précieuses, & un qui servoit à rassembler les riches présens faits à l'Empereur; mais en 1739, le Roi de Perse ayant surpris cette ville avec son armée, pilla toutes ces richesses, & en fit transporter la plus grande partie à Ispahan. On montre dans le Cabinet des raretés de Pétersbourg, la magnifique ceinture du Grand-Mogol, garnie de perles & de diamans, dont Nadir fit alors présent à la Souveraine de la Russie. Le butin que firent les Officiers Persans, fut évalué à quatre-vingt-sept millions de livres sterling.

Les murs d'Agra sont d'une épaisseur considérable, bâtis en pierres de taille rouges, avec un large fossé: ses rues sont belles & spacieuses; il s'en trouve plusieurs dont les maisons sont voûtées, & qui servent de magasins & d'ateliers aux Marchands & aux Artisans. On compte dans la ville soixante-dix grandes mos-

quées, parmi lesquelles il y en a six principales, où les Mahométans vont faire leurs dévotions les jours de fêtes. Dans l'une de ces dernieres, est le sépulcre d'un de leurs Saints, qui a trente pieds de long sur seize de large. Les Indiens disent que c'étoit un géant & le plus grand guerrier de leur nation. Il s'y fait de fréquens & nombreux pélerinages, & les offrandes qu'on y apporte, servent à nourrir tous les jours une certaine quantité de pauvres. Ces mosquées & leurs cours sont un asile pour les criminels, & même pour ceux menacés de la prison par leurs créanciers. L'Empereur, quoique tout-puissant, n'oseroit en tirer de force un coupable. Les bazars ou marchés sont au nombre de quinze. Quatre-vingts caravenserais offrent aux Marchands étrangers des magasins commodes, de beaux appartemens, & des écuries; des Concierges doivent veiller à la conservation des marchandises déposées dans ces endroits, & ce sont eux qui vendent des vivres aux Négocians, qu'ils sont obligés de loger gratuitement. Le nombre des bains ou étuves d'Agra est porté à huit cents, plus ou moins superbes, qui sont

conſtamment fréquentés, & font entrer annuellement de grandes ſommes dans le tréſor Impérial. Les habitans de cette ville, quoique de différentes nations, ſont habillés avec aſſez d'uniformité; les Mahométans s'y diſtinguent par une coiffure particuliere, & ils ſe font raſer la tête, au lieu que les Indiens portent leurs cheveux comme un ornement. Ces derniers ont plus de ſoixante pagodes. Le commerce d'Agra, qui eſt très-conſidérable, y a attiré de tout temps une multitude d'étrangers. La Juriſdiction de la ville s'étend ſur quatre autres villes & plus de trois cent ſoixante villages dans une circonférence de cent vingt lieues.

On va d'Agra à *Lahor*, ville importante de l'Indoſtan, par une magnifique allée d'arbres, quoique la diſtance ſoit de cent quarante lieues communes. Lahor a jadis été appelé *Bucéphalie*, en mémoire de *Bucéphal*, cheval de bataille d'Alexandre le Grand, qu'on dit y avoir été enterré.

Andſpour & *Fatipour* ſont les deux principales villes du Gouvernement d'Agra, ainſi que *Gualeor*, qu'on regarde comme la plus forte du pays.

Gouvernement de Dehli.

Au nord du Gouvernement d'Agra, est celui de *Dehli*, qui s'étend au levant jusqu'au Gange. On lui donne du levant au couchant cent lieues d'étendue, & soixante-dix du midi au nord. Cette province, dont la capitale porte le nom, a pour frontieres celles de *Jemba* & d'*Agra*. La ville de Dehli est fort ancienne, & jadis elle étoit la capitale de l'Indostan. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a été la résidence du fameux Porus, vaincu par Alexandre : au moins les ruines de ses palais & les tombeaux de ses anciens Rois prouvent quelle a dû être sa splendeur dans les temps reculés.

La ville de Dehli a cessé d'être considérable, aussi-tôt que l'Empereur Scha-Jehan, rebuté des horribles chaleurs de sa résidence d'Agra, eut fait bâtir une nouvelle ville à la porte de celle-ci, pour y passer une partie de l'été. Les deux villes ne sont séparées que par une grande muraille, & cette derniere porte le nom de *Jehan-Nadab*, qui signifie *ville de Jehan*. Jehan-Nadab est extrêmement peuplée ; les maisons sont vastes, & bâties toutes au milieu de très-grands enclos : on y entre du côté de Dehli par une large rue bordée de voûtes, dont le

dessus est en plate-forme, & qui servent aux Marchands. Cette rue est terminée par une grande place, sur laquelle est le palais de l'Empereur.

L'enceinte du palais Impérial a plus d'une demi-lieue de circuit. Ses murailles sont de pierres de taille, avec des creneaux & des tours; les fossés sont remplis d'eau vive. La grande porte ni la premiere cour, où les Seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans, n'offrent rien de remarquable : » Mais, dit le Voyageur Tavernier, après cette cour, on entre dans » une sorte de rue ou grand passage, dont » les deux côtés sont ornés de beaux » portiques, sous lesquels une partie de » la garde à cheval se retire dans plusieurs » petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds, & les chevaux qui » sont attachés en dehors à des anneaux » de fer, ont leurs mangeoires sur les » bords. Dans quelques endroits, on » voit de grandes portes qui conduisent » à divers appartemens. Ce passage est » divisé par un canal plein d'eau, qui » laisse un beau chemin des deux côtés, » & qui forme de petits bassins à égales distances; il mene jusqu'à l'entrée d'une » grande cour, où les Omhras font la garde

» en personnes. Cette cour est environnée
» de logemens assez bas, & les chevaux
» sont attachés devant chaque porte. De
» la seconde cour on passe à la troisieme,
» par un grand portail, à côté duquel
» on voit une petite salle, élevée de deux
» ou trois pieds, où on prend les vestes
» dont l'Empereur honore ses sujets ou
» les étrangers. Un peu plus loin, sous
» le même portail, est le lieu où se tien-
» nent les tambours, les trompettes &
» les hautbois, qui se font entendre
» quelques momens avant que l'Empereur
» se montre en public, & lorsqu'il est
» prêt à se retirer. Au fond de cette
» troisieme cour, on découvre le Divan
» ou la salle d'audience, qui est élevée du
» rez de chaussée d'environ quatre pieds,
» & tout-à-fait ouverte de trois côtés.
» Trente deux colonnes de marbre, d'en-
» viron quatre pieds en carré, avec leur
» piédestal & leurs moulures, soutien-
» nent la voûte.

» C'est au milieu de cette salle, & près
» du bord qui regarde la cour, en ma-
» niere de théatre, qu'on voit le trône
» où l'Empereur donne audience & dis-
» pense la justice. C'est un petit lit, de
» la grandeur de nos lits de camp, avec

» ſes quatre colonnes, un doſſier, un
» traverſin & la courtepointe. Toutes ces
» pieces ſont couvertes de diamans; &
» lorſque l'Empereur vient s'y aſſeoir, on
» étend ſur le lit une couverture de bro-
» card d'or ou quelque riche étoffe pi-
» quée. Il y monte par trois petites mar-
» ches de deux pieds de long; à l'un des
» côtés on éleve un paraſol, ſur un bâton
» de la longueur d'une demi-pique, &
» l'on attache à chaque colonne du lit,
» les armes de l'Empereur, c'eſt-à-dire,
» ſa rondache, ſon ſabre, ſon arc, ſon
» carquois & ſes fleches.

» Dans la cour au deſſous du trône,
» on a ménagé une place de vingt pieds
» en carré, entourée de baluſtres, qui
» ſont couverts tantôt de lames d'argent,
» tantôt de lames d'or. Les quatre coins
» de ce parquet ſont la place des Secré-
» taires d'Etat, qui font auſſi la fonction
» d'Avocat dans les cauſes civiles & cri-
» minelles. Le tour de la baluſtrade eſt
» occupé par les Seigneurs & les Muſi-
» ciens; car, pendant le Divan même, on
» ne ceſſe point d'entendre une muſique
» fort douce, dont le bruit n'eſt pas capa-
» ble d'apporter de l'interruption aux

» affaires les plus sérieuses. L'Empereur,
» assis sur son trône, a près de lui quel-
» qu'un des premiers Seigneurs, ou ses
» seuls enfans. Entre onze heures &
» midi, le premier Ministre d'Etat vient
» lui faire le rapport de tout ce qui s'est
» passé dans la Chambre où il préside; &
» lorsque son rapport est fini, l'Empereur
» se leve : mais pendant que ce Monar-
» que est sur le trône, il n'est permis à
» personne de sortir du palais.

» Vers le milieu de la cour, on trouve
» un petit canal : c'est en cet endroit où,
» pendant que le Monarque est sur son
» trône, tous ceux qui viennent à l'au-
» dience doivent s'arrêter. Il ne leur est
» pas permis d'avancer plus loin sans être
» appelés : les Ambassadeurs mêmes ne
» sont pas exempts de cette loi. Lorsque
» l'Ambassadeur est venu jusqu'au canal,
» l'Introducteur crie vers le Divan, où
» l'Empereur est assis, que le Ministre de
» telle Puissance souhaite de parler à Sa
» Majesté. Alors un Secrétaire d'Etat en
» avertit l'Empereur, qui feint souvent
» de ne pas entendre : mais quelques
» momens après il leve les yeux; & les
» jetant sur l'Ambassadeur, il donne

» ordre au même Secrétaire de lui faire
» ſigne qu'il peut s'approcher.

» De la ſalle du Divan, on paſſe à
» gauche ſur une terraſſe, d'où l'on dé-
» couvre la riviere, & ſur laquelle donne
» la porte d'une petite chambre, d'où
» l'Empereur paſſe au ſérail. A la gauche
» de cette même cour, on voit une
» petite moſquée très-bien bâtie, dont
» le dôme eſt couvert en plomb, ſi par-
» faitement doré, qu'on le croiroit d'or
» maſſif. C'eſt dans cette chapelle que
» l'Empereur fait chaque jour ſa priere,
» excepté le Vendredi, qu'il ſe rend à la
» grande moſquée. On tend, ce jour-là,
» autour des degrés, un gros rets de cinq
» ou ſix pieds de haut, dans la crainte
» que les éléphans n'en approchent, &
» par reſpect pour la moſquée même.

» Le côté droit de la cour eſt occupé
» par des portiques, qui forment une
» longue galerie, où ſe trouvent les écu-
» ries Impériales «.

Tavernier, dont nous avons cru pouvoir emprunter ce détail, auquel nous n'aurions pas eu occaſion de revenir, aſſure qu'alors le moindre cheval de l'Empereur avoit couté trois mille écus, & qu'il y en avoit qu'il avoit payés trente

mille livres. Le jour, ces animaux sont sur des tapis; & la nuit, on leur met de la litiere, faite de leur propre fiente, desséchée au soleil, & bien battue. Leur nourriture n'est pas moins extraordinaire. On leur donne, tous les matins, deux ou trois pelottes, faites de farine de froment & de beurre, de la grosseur d'un de nos pains d'un sou; autant de cannes de sucre ou du millet; on leur en donne à midi, & sur le soir ils ont une mesure de pois écrasés entre deux pierres, & trempés dans de l'eau. Jamais on ne leur présente ni foin ni avoine.

En 1739, la nouvelle Dehli fut saccagée, & plusieurs de ses quartiers furent livrés aux flammes par l'armée du trop célebre Nadir ou Thamas-Kouli-Kan, pour punir la mauvaise foi de ses habitans, qui, la nuit précédente, avoient fait main-basse sur les Persans, & en avoient tué deux mille cinq cents. Il y périt près de deux cent mille hommes. Après cet exploit cruel, le vainqueur fit la paix avec l'Empereur Mogol, qu'il avoit pris prisonnier, & lui rendit ses Etats, dont il avoit enlevé des richesses presque incroyables.

Le Gouvernement de *Lahor* est situé au nord de celui de Dehli ; il renferme quatre royaumes ou provinces, *Attoch*, *Bakisch*, le *pays des Hendowns*, & *Lahor* ou *Pen Gab*, nom qui signifie *cinq eaux*, parce qu'en effet cette contrée est arrosée par cinq rivieres, du nombre desquelles sont l'*Acesinès* & l'*Hydaspe* des Anciens : or, si le royaume de Porus étoit entre ces deux rivieres, comme l'assurent les Historiens, il ne peut avoir été que vers Lahor.

Gouvernement de Lahor.

Nous avons dit plus haut, que la ville de *Lahor*, capitale de ce beau pays, avoit été nommée *Bucéphalie*, & bâtie par Alexandre en l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. En entrant dans cette province, on ne peut s'empêcher d'admirer la fertilité de la terre, qui fournit abondamment à tous les besoins & à toutes les commodités de la vie. On y recueille du riz, du blé, des fruits de toute espece. Les environs de Lahor offrent le plus riant paysage ; le palais où l'Empereur vient de temps en temps passer quelques mois, est d'une grande beauté. Les bains sont sur-tout dignes de la curiosité des Européens. Ils sont bâtis à la persane, avec une voûte plate, & divisés en plu-

ſieurs appartemens de forme à demi-ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant ſa porte particuliere, & deux ſuperbes cuves, dans leſquelles on fait entrer l'eau par des robinets, au degré de chaleur qu'on déſire. Après avoir pris le bain, on fait aſſeoir celui qui vient de le prendre, ſur une pierre de ſept ou huit pieds de long, & large de quatre, & le Baigneur lui frotte le corps avec un gantelet de crin, & la plante des pieds avec du ſable. La ville de Lahor eſt ornée de beaucoup d'édifices publics; ſon étendue eſt fort conſidérable, ſi l'on y comprend les fauxbourgs : elle eſt défendue par une bonne citadelle. Comme il y a beaucoup d'Idolâtres, les pagodes ſont en bien plus grand nombre que les moſquées.

Gouvernement de Guzarate.

Le Gouvernement de *Guzarate*, qui portoit autrefois le titre de royaume, & qui n'a été uni au Mogol que depuis l'an 1595, forme une preſqu'iſle ſur la côte occidentale de la preſqu'iſle en deçà du Gange, au deſſous de l'embouchure de l'Indus. C'eſt la plus agréable des provinces de l'Indoſtan; pluſieurs rivieres l'arroſent & la rendent fertile : ſes cam-

pagnes sont constamment couvertes de blé, de riz, & d'arbres fruitiers toujours verts, chargés de leurs fruits ou de leurs fleurs. Le pays est fort chaud & sujet à des tempêtes en été. On y recueille particuliérement une grande quantité de coton & d'anis, & beaucoup d'opium, qui est d'usage & d'un grand débit dans toute l'Asie. On y trouve aussi la pierre d'*onix*, qu'on appelle ordinairement *cornaline*, beaucoup de diamans, de chalcédoines, des huiles, du savon, & du sucre; il y a des manufactures de toiles de coton, de tapis, &c. que les habitans, qui sont bons Commerçans, débitent avec avantage.

La belle & puissante province de Guzarate est appelée par les Portugais *le royaume de Cambaye*, du nom de cette ville, où ils avoient formé le principal établissement de leur commerce. Ce fut vers l'année 1595, que cette riche contrée tomba sous la domination du Grand-Mogol *Ekbar*. Il y fut appelé par un Seigneur du pays, à qui le dernier Roi de Guzarate, nommé *Sultan Mahmouth*, en avoit donné le gouvernement général à sa mort, en lui confiant la tutelle de son fils unique. La tyrannique conduite

de ce Gouverneur lui fit autant d'ennemis qu'il y avoit de grands Seigneurs dans ce royaume ; & dans l'impossibilité où il se trouva de se soutenir avec ses propres forces, il implora la protection du Mogol en faveur de son pupille. Ekbar marcha à la tête d'une armée dans le Guzarate, il soumit tous les Seigneurs révoltés ; mais au lieu de se contenter, pour ce service, d'une ville & de son territoire, qui lui avoient été promis, il mit dans les fers le traître Gouverneur & son malheureux pupille, & s'empara de son royaume, dont il transmit la possession à ses successeurs.

Quoiqu'il se trouve une quantité prodigieuse de Persans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres étrangers dans la province de Guzarate, les anciens naturels du pays composent encore le plus grand nombre, entre lesquels il faut sur-tout distinguer les *Banians*, dont la Religion & les mœurs méritent que nous en parlions avec quelque détail.

Les Banians, dans tous les pays soumis à la domination du Mogol, vivent parmi les Musulmans à peu près de la même maniere que les Juifs se comportent au milieu des Chrétiens : ils ont

naturellement plus de modestie, de douceur, d'humanité & de bonne foi, que les autres Indiens. Appliqués tout entiers à leur négoce & à faire fleurir leurs manufactures, ils amassent des richesses immenses, & sont ordinairement les plus sûrs, les plus intelligens & les plus adroits Commerçans des Indes. Il n'en est point qui n'exerce une profession utile. Tous sont Banquiers, Joailliers, Ecrivains, Teneurs de livres, & Courtiers. Leurs correspondances embrassent la Perse, la Chine, le Japon, les Indes, & ne se terminent qu'à Constantinople. Au milieu de l'opulence que procure aux Banians leur industrie toujours active, on ne doit pas s'étonner s'ils vivent avec autant de magnificence que les Mahométans; aussi leurs maisons sont-elles propres & commodes, leurs meubles riches & précieux, & leurs domestiques nombreux & bien entretenus. Il est vrai néanmoins que leur fortune ne les arrache pas au mépris que conservent pour eux les Chefs de la nation, & que le Souverain leur fait payer bien cher la permission de se livrer à toutes les extravagances de leur culte superstitieux, par les lourds impôts

qu'il leur fait supporter. Au reste, on peut dire que s'il n'y avoit pas de Banians dans les Etats du Mogol, il n'y auroit ni Commerçans ni Ouvriers, & qu'on feroit privé des belles étoffes de soie & de ces fines toiles qui se distribuent dans tous les pays, & qui s'échangent, peut-être follement, contre tout l'or de l'Europe.

Les Banians portent des habits blancs, faits d'une fine toile de coton : leurs turbans n'ont pas la grandeur de ceux des autres Indiens, & leurs culottes sont plus courtes ; ils ne se font point raser la tête. Les femmes sont vêtues d'une toile de coton si fine, qu'elle est transparente : cette espece d'habillement leur descend jusqu'à la moitié de la jambe, & vers les reins il est attaché avec un cordon ; l'été elles portent des sabots, & l'hiver elles ont des souliers de cuir doré, ou faits de riches étoffes. Les enfans vont exactement nus jusqu'à l'âge de six ans. Les Banianes ont la physionomie agréable, les cheveux noirs & longs, attachés en boucles par-derriere avec un ruban. Leurs dents, qu'elles noircissent, les défigurent beaucoup aux yeux des Européens.

Deux difficultés presque insurmontables empêcheront toujours un Ecrivain de rassembler des faits sûrs pour en composer l'histoire de la Religion des Banians. D'un côté, ces Idolâtres, peu d'accord entre eux sur les principes de leur croyance, refusent aux étrangers toute communication de leurs Livres, & ne daignent pas entrer en dispute avec eux pour justifier leurs superstitions; de l'autre, ils ont donné tant de noms à leurs Dieux, que souvent les Voyageurs ont pris pour deux ou quatre Divinités distinctes, une même idole, représentée sous des attributs & des noms différens. On peut ajouter à ces embarras, que le culte change suivant les provinces, & que d'ailleurs les Auteurs qui ont traité ces matieres, ont défiguré l'orthographe des noms, au point de les rendre méconnoissables.

Les Banians reconnoissent un Dieu suprême, Créateur du Monde & de tout ce qui l'habite; ils ont une idée confuse de la maniere dont la terre a été peuplée, & du Déluge universel; mais ce qu'ils en laissent appercevoir dans leurs discours, est toujours obscur & accompagné de tant de fables, qu'il n'est guere

possible d'y rien démêler d'instructif & de satisfaisant. Leur Loi morale & cérémonielle est plus connue, & contient les huit articles suivans.

1°. Tu ne tueras aucune créature vivante, qui ait vie en elle; car tu es une de mes créatures (dit le Seigneur), & elle aussi; c'est pourquoi tu n'ôteras pas la vie à qui que ce soit qui m'appartienne.

2°. Tu feras alliance avec tes cinq sens: premiérement, avec les yeux, afin qu'ils ne regardent rien qui soit mauvais: secondement, avec tes oreilles, afin qu'elles n'écoutent rien qui soit mauvais: en troisieme lieu, avec ta langue, afin qu'elle ne profere rien qui soit mauvais: en quatrieme lieu, avec ton palais, afin qu'il ne goûte rien qui soit mauvais, comme du vin ou de la chair de créatures vivantes: en cinquieme lieu, avec tes mains, afin qu'elles ne touchent rien qui soit souillé.

3°. Tu observeras exactement les jours & les temps destinés pour la dévotion, aussi bien que pour les ablutions, l'adoration, & les prieres que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur & élevé.

4°. Tu ne feras point de faux rapports & ne diras point de menteries, par le moyen desquels tu puisse surprendre ton frere & t'enrichir par tes tromperies, en faisant des traités & des marchés avec lui.

5°. Tu seras charitable aux pauvres selon ton pouvoir, & les assisteras dans leurs nécessités, soit de nourriture, de boisson ou d'argent, & autre chose dont ils pourront avoir besoin.

6°. Tu n'opprimeras point les pauvres, & ne te serviras jamais de ton pouvoir pour accabler & pour ruiner ton frere injustement.

7°. Tu célébreras certaines fêtes & certains jours de réjouissance, sans pourtant flatter ton corps & le remplir avec excès; au contraire, tu employeras de certains jours à jeûner, & retrancheras quelques heures de ton repos pour veiller, afin d'être mieux préparé à la priere & à la sanctification.

8°. Tu ne déroberas à ton frere quoique ce soit des choses qui t'auront été confiées selon ta profession; mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera libéralement pour ta récompense, & te res-

ſouvenant que tu n'as point de droit ſur les choſes qui ſont à un autre.

On ne peut pas dire qu'en général les Banians ne ſoient pas rigides obſervateurs de ces regles de morale. Ils prétendent que ce monde périra par le feu, & que les élémens rentreront confondus dans le chaos; ils ajoutent que les ames des hommes retourneront au Ciel, d'où elles ont été tirées, & que les corps périront. On peut obſerver d'après cela, qu'ils ne croient point à la réſurrection des corps, parce qu'ils ſont dans la perſuaſion que le Ciel eſt un ſéjour trop pur, pour pouvoir contenir des ſubſtances groſſieres & matérielles.

Les Banians conſiderent le mariage comme la plus parfaite & la plus reſpectable action de la vie de l'homme, & croient que le dernier des malheurs eſt de mourir ſans avoir été uni avec une femme; auſſi unit-on enſemble les enfans des deux ſexes, dès l'âge de ſept ou huit ans. Lorſqu'un enfant nouveau né refuſe le ſein de ſa mere, on l'expoſe à la campagne ſous un arbre : le ſoir on va le reprendre, & on lui préſente le ſein; s'il refuſe de s'y attacher, il eſt expoſé une

ſeconde fois ; mais ſi après une troiſieme expoſition il ne veut pas tetter, les Banians le jettent dans le Gange ou toute autre riviere, perſuadé que c'eſt un Démon.

Lorſqu'un malade eſt à l'extrémité chez les Banians, & qu'on s'apperçoit que ſon ame eſt ſur le point de ſe ſéparer de ſon corps, on lui ouvre la main & l'on verſe de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de ſa vie. Lorſqu'il eſt expiré, on lave le corps avec beaucoup de précaution, & on le brûle avec plus ou moins de cérémonie & d'appareil, ſelon les richeſſes de la famille.

Les Banians ſont très-ſuperſtitieux. Si, en ſortant le matin, ils voient voler certains oiſeaux qu'ils regardent comme de mauvais augure, particuliérement un corbeau, on ne pourra les engager à rien entreprendre de la journée. Ainſi que les Quakers, ils ne ſe ſoumettent pas volontiers à la Loi du ſerment, & ils aiment mieux perdre leur cauſe que de jurer. Tout ce qu'on peut obtenir d'eux, lorſqu'ils y ſont forcés par les Juges, c'eſt de mettre les deux mains ſur une vache, en prononçant ces paroles : *Que je mange de la chair de cet animal ſacré, ſi, &c.*

Lorſqu'on veut faire un ſanglant affront à un Banian, on le frappe avec une pantoufle. Revenons à la deſcription des principales villes du Guzarate.

Amad-Abad., ancienne capitale du royaume, eſt ſituée ſur une petite riviere, dans un pays fertile & agréable. Ce n'étoit d'abord qu'un bourg, dont *Ahmet-Chah*, Roi de Guzarate, fit une ville, l'an de l'Hégire 813, & qu'il fortifia. Sa circonférence eſt de ſept lieues; ſes rues ſont larges, & tous les édifices ont un air de grandeur & de magnificence. Le château du Gouverneur eſt bâti de pierres de taille, & occupe le terrein d'une ville ordinaire. L'Empereur y entretient une nombreuſe garniſon. Il y a dans Amad-Abad un grand nombre de moſquées pour les Mahométans, & de pagodes pour les Idolâtres (1). La ville eſt entourée de charmans jardins; ſon commerce eſt très conſidérable, & produit, diſent quelques Obſervateurs, plus de ſix millions d'écus au Gouvernement. Il conſiſte en étoffes de ſoie & de coton,

(1) Les Banians ont dans cette ville des hôpitaux deſtinés aux ſinges, animaux pour leſquels ils ont une grande vénération.

en brocards d'or & d'argent, en ſatins & velours de toutes couleurs, en tapis à fond d'or, en ſucre candi, laque, gingembre & autres épiceries, indigo, muſc, & ambre gris. Les Hollandois & les Anglois ont des comptoirs dans cette ville, qui comprend dans ſon territoire vingt-cinq gros bourgs & plus de quatre mille villages.

A cinquante lieues d'Amad-Abad, eſt la célebre ville de *Surate*, l'une des meilleures, des plus marchandes, des plus belles & des plus riches, non ſeulement du Mogol, mais encore de toutes les Indes. Elle eſt ſituée à quatre lieues de la mer, au midi de la riviere de *Tapti*, qui lui ſert de port, où les vaiſſeaux de médiocre grandeur peuvent entrer à la faveur du flux : les autres déchargent à deux lieues de la mer, au village de *Suhali*, d'où l'on tranſporte les marchandiſes par terre.

Au commencement du treizieme ſiecle, ce n'étoit encore qu'un hameau, formé par quelques cabanes de Pêcheurs : l'avantage de ſa poſition y attira des Ouvriers & des Marchands ; ils furent pillés à diverſes fois par des Pirates ; & ce fut pour arrêter ces incurſions deſtructives,

qu'en 1524 on y construisit une forteresse. Vers l'an 1530, Surate devint l'objet de l'ambition des Européens, & les Portugais s'y établirent dès qu'ils eurent connoissance des avantages de sa situation. Les Anglois les y suivirent en 1609, les Hollandois en 1616, & les François en 1665, & tous contribuerent à sa splendeur & à ses embellissemens, par les loges & les hôtels magnifiques qu'ils s'empresserent d'y bâtir à l'envi. La ville est défendue par un château qu'on dit avoir été bâti par les Turcs, à l'occasion d'une descente qu'ils avoient faite. Ce château n'a qu'une porte qui donne sur une grande plaine servant de marché public, à l'entrée duquel on voit l'hôtel du Gouverneur & la Douane, dont la recette, selon Dellon, monte à soixante-huit millions, au profit du Mogol. Une partie des rues de Surate est pavée de porcelaine, & quelques maisons en sont revêtues avec beaucoup d'art. Celles-ci sont plates par le haut, à la maniere des anciens Hébreux, des Romains, & des Perses modernes. Les meubles des appartemens sont magnifiques, & la recherche y paroît jusque dans les stores des fenêtres. Ce sont plusieurs rangs de

petites planches attachées obliquement, & revêtues de nacre de perles & d'écailles de tortues, de crocodiles ou d'autres poissons. Les habitans se défendent ainsi des ardeurs du soleil, qui sont extrêmes dans la Zone torride où ils sont placés; & en affoiblissant sa lumiere, ils la rendent plus agréable par le mélange des couleurs que ses rayons font réfléchir.

Le marché de Surate rassemble les plus riches & les plus curieuses marchandises du Monde. On y trouve les plus beaux diamans, tirés de la fameuse mine de Golconde, qui n'est pas éloignée. Les soies de la Chine, les toiles de coton, les épiceries, les porcelaines, les brocards, les tapis, les cabinets & autres ouvrages où l'on emploie l'or, l'argent, l'ébene, la nacre & l'ivoire, y sont en abondance. On y travaille supérieurement l'or & l'argent; on y fait tailler les diamans, & on les met en œuvre avec un art admirable.

Les dehors de la ville sont très-beaux. Outre les jardins, où l'on cultive toutes sortes d'arbres fruitiers, la campagne offre à la vue l'aspect le plus riant.

Là dissipation, la volupté, la débauche, compagnes presque inséparables d'une

extrême opulence, établirent bientôt leur siége au milieu de Surate; & quoique les nations étrangeres n'outrassent pas, comme les Mogols, tous les genres de libertinage, elles ne laisserent pas de s'y livrer avec quelque mesure. C'est dans cette ville que l'on trouvoit & que sans doute l'on trouve encore ces Danseuses ou *Balliaderes*, si célebres dans les Indes. Elles sont réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les plus renommées appartiennent à de riches pagodes, dansent dans les temples, lors des grandes solennités, & servent aux plaisirs des Bramines. Il est vraisemblable que pour pallier le scandale d'une vie aussi licencieuse, ces femmes, dans le principe, furent consacrées au service de la pagode, & qu'en attachant un caractere sacré à ces especes de courtisanes, les parens virent avec moins de répugnance leurs filles quitter la maison paternelle pour entrer dans un de ces séminaires, d'où les femmes sur le retour sortoient pour repasser dans le monde. Il est d'autres troupes moins bien choisies, qu'on peut appeler chez soi, en payant. Celles-ci sont ambulantes, & conduites par des vieille femmes, qui, d'éleves de ces sortes de sémi-

naires, en ſont devenues les Directrices. Ces Danſeuſes ont à leur ſuite un Muſicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi eſt de battre la meſure avec un inſtrument de cuivre, qui ſe nomme *tam*. Leurs danſes ſont preſque toutes des pantomimes d'amour, & elles en expriment avec une vérité frappante, la naiſſance, les progrès, les plaiſirs, & juſqu'aux fureurs. Tout conſpire à faire admirer les talens de ces filles étonnantes. La richeſſe & l'art ajoutent beaucoup à leurs attraits. Leurs longs cheveux noirs, épars ou relevés en treſſes, ſont chargés de diamans ou parſemés de fleurs ; des pierres précieuſes enrichiſſent leurs colliers & leurs bracelets. On ſait quelle attention elles ont à conſerver leur ſein ; & les Européens avouent unanimement qu'il eſt bien difficile de réſiſter à la ſéduction de ces Balliaderes, dont l'art de plaire fait toute l'occupation & tout le bonheur.

La ville de *Cambaye* eſt à environ vingt lieues de diſtance de celle d'Amad-Abad, au milieu d'un terrein ſablonneux, peu loin de la mer, & tout au fond du golfe qui porte ſon nom. Cette ville eſt riche & marchande ; ſes murailles ſont de pierre de taille : elle a douze

portes & trois marchés; ſon port eſt peu commode, & le fond, qui demeure à ſec après le reflux, eſt mêlé de ſable, & de boue; ce qui n'empêche pas les vaiſſeaux d'y aborder, & les Marchands de venir charger des épiceries, des dents d'éléphant, le meilleur turbith de l'Orient, du galanta, du nard, de l'aſſa-fœtida, des ſoies, du coton, du riz, des légumes, & même des pierres précieuſes. Il croît dans le pays une drogue appelée *amfiu*, qui reſſemble à l'opium, dont il ſe fait un grand commerce. Cambaye eſt bâtie preſque à l'italienne, & eſt aſſez bien fortifiée; les Portugais ont ſouvent tenté de s'en rendre maîtres, mais inutilement.

Il y a ſur la riviere de Guzarate, dans le golfe de Cambaye, entre la ville de ce nom & celle de Surate, une ville nommée *Baroche* ou *Barokia*, qui a donné le nom aux *perles Baroches*. Elle eſt connue ſur-tout par une mine d'agate qui eſt dans ſon territoire, par la qualité des eaux de ſa riviere qui blanchiſſent parfaitement les toiles que l'on y porte de tout le Mogoliſtan, & par ſon grand commerce avec les Hollandois, qui y ont un comptoir.

Diu eſt une iſle à l'entrée du golfe de Cambaye : un canal étroit, qu'on paſſe ſur un pont, la ſépare de la terre ferme. Elle n'a que ſix milles de long ſur un demi-mille de large. L'air y eſt froid la nuit, & très chaud pendant le jour. Elle abonde en beſtiaux, & l'on trouve dans ſes marchés toutes ſortes de marchandiſes des Indes. Cette iſle, qui appartient aux Portugais, eſt défendue par une bonne fortereſſe. Dans la capitale, qui porte le nom de l'iſle, on trouve pluſieurs belles égliſes, un hôpital bien entretenu, & un Tribunal de l'Inquiſition fort rigoureux.

Les autres villes du Guzarate que l'on peut nommer, ſont *Biſantagan*, dans le centre du pays, au milieu d'une contrée fertile; on y compte vingt mille maiſons: *Patan*, autrefois grande ville ſur la côte; & *Cheytapour*, qui n'eſt habitée que par des Banians.

Gouvernement de Jeſſelmere.

Il n'y a dans le Gouvernement de *Jeſſelmere*, que la ville de ce nom & celle de *Bando* qui ſoient de quelque importance. Le commerce y a peu d'activité.

Gouvernement de Patna.

Le Gouvernement de *Patna* s'étend des deux côtés des rives du Gange, au nord-ouest du royaume de Bengale. Il comprend plusieurs pays occupés par des Rajas, & les royaumes de *Patna*, *Bakor*, *Jesnal* & *Udessa*, qui n'ont de remarquable que la douceur du climat, la beauté des fruits & la fertilité des campagnes. *Patna*, capitale du pays, est une grande ville, dont les maisons sont couvertes de chaume & de bambou, avec un vieux château. Le palais du *Nabab* ou Gouverneur est assez beau; il y a des jardins, beaucoup de pagodes, & une population fort considérable, composée de toutes sortes de nations. Les Hollandois y ont une loge ou comptoir.

A vingt-cinq lieues au nord-ouest de Patna, sur la rive gauche du Gange, est la fameuse ville de *Benarès*. Les Indiens Idolâtres, depuis bien des siecles, y ont établi leur Université. C'est là que leurs Prêtres ou Bramines, descendans des anciens Brachmanes ou Gymnosophistes, se rendent de toutes parts, & y étudient les principes de leur Religion sous différens Maîtres, pendant plusieurs années. La ville est grande & bien bâtie; mais

les rues ſont fort étroites : ſes environs offrent de tous côtés des couvens de Moines ou Fakirs, dont les auſtérités font frémir. Peu loin de Benarès, on trouve une ſuperbe & ancienne pagode, dont toutes les idoles ne repréſentent que des femmes & des filles; la principale eſt d'or maſſif, & haute de quatre pieds : elle a près d'elle un enfant d'argent maſſif. La Légende Indienne dit que cette fille menant une vie fort ſainte, on lui confia un jeune enfant qu'on la pria d'inſtruire, & que ſous cette excellente Gouvernante il fit tant de progrès, que les Rajas des environs en devinrent jaloux, & qu'ils le firent enlever, ſans qu'on ait depuis entendu parler de lui. Il n'y a guere que des femmes qui viennent en pélerinage à cette pagode. Pendant le temps de leur dévotion, elles doivent ſe laver trois fois le jour, & ne ſe laiſſer aucun poil ſur le corps, opération qui devient facile au moyen d'une terre dont elles ſe frottent. L'Académie de Benarès n'exiſte plus, depuis que les Anglois ſont maîtres du pays. Les ſages Indiens y vivent très-retirés. La ſoldateſque eſt la maîtreſſe.

C'eſt ici le lieu d'entretenir nos Lecteurs de ces Bramines dont on parle depuis ſi long-temps, & qu'on ne connoît encore que très-imparfaitement : il eſt certain qu'ils deſcendent des anciens *Brachmanes*, Gymnoſophiſtes ou Philoſophes Indiens, dont on raconte des choſes étonnantes. Ces prétendus Sages vivoient, dit-on, couchés ſur la terre, ou conſtamment appuyés ſur un ſeul pied. Les uns regardoient fixement le ſoleil, depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher ; d'autres ſe regardoient le bout du nez, & ſe prétendoient comblés de la faveur céleſte, lorſqu'ils y appercevoient une petite flamme bleue. Tous les Brachmanes ne tendoient pas à cet excès d'extravagante perfection : il y en avoit parmi eux qui étudioient l'Aſtronomie, l'Hiſtoire de la Nature, la Politique, & qui ſortoient quelquefois de leur retraite pour faire des leçons de ces ſciences aux Princes & aux Rois. Toute leur attention ſe tournoit du côté de l'inſtruction de leurs diſciples ; & leur ſcrupule à ce ſujet alloit ſi loin, qu'auſſi-tôt que la mere étoit enceinte, ils lui envoyoient des Directeurs pour commencer l'éducation de l'éleve ;

l'éleve ; & par la docilité qu'elle apportoit à écouter leurs avis, ils auguroient bien ou mal des qualités à venir de l'enfant. On passoit trente-sept ans à l'école des Brachmanes, sans parler, sans tousser ni cracher : ce temps expiré, on pouvoit mettre une chemise, manger de la viande, & épouser plusieurs femmes ; mais avec serment que jamais on ne révéleroit les sacrés mysteres de la Gymnosophie. Les Brachmanes croyoient que la vie étoit un état de corruption, & la mort le commencement de la naissance ; que l'ame détenue dans le corps à l'instant du trépas, est comme un papillon qui perd sa coque & s'envole. » Au reste, disoient-ils, tous les événe-» mens de la vie ne sont ni bons ni » mauvais ; ce qui plaît à l'un, déplaît à » l'autre ; & ce qui afflige dans un temps, » nous réjouit dans un autre «. Ils donnoient au Monde un commencement & une fin ; ils admettoient un Dieu Créateur, enseignoient l'immortalité de l'ame, & supposoient des Juges dans les enfers, préposés pour examiner les mânes qui y descendoient. Suidas nous rapporte que ces Philosophes, que les Grecs furent consulter tant de fois, s'appeloient *Brach-*

manes, du nom du Roi Brachman, leur Fondateur.

Il eſt prouvé que les *Bramines* d'aujourd'hui deſcendent de ces anciens Brachmanes, qui eux-mêmes ſe diſoient iſſus de leur Dieu *Brachma* ou *Brama*. Brachma partagea la nation en quatre Caſtes, qui ſont les *Bramines*, les *Seitreas*, les *Veinsjas*, & les *Soudras* : il y en a une cinquieme, qui renferme la plus vile portion du peuple. La perſonne des Bramines eſt ſacrée ; quiconque en tue un, eſt condamné à un pélerinage de douze années, à vivre d'aumônes, & à ne boire & ne manger que dans le crâne du Bramine tué. Les Bramines des trois premieres claſſes ne marient, pour l'ordinaire, leurs filles que lorſqu'elles ont donné des marques de puberté. Auſſi-tôt que les parens ſont d'accord, on choiſit un jour heureux pour la cérémonie. Enſuite on allume un feu réputé ſacré, que l'on nomme *homan*. Le Bramine jette trois poignées de riz ſur la tête de l'épouſe, qui fait la même choſe à ſon tour ſur celle du prétendu. Le pere de la fille lave les pieds de ſon futur gendre, tandis que la mere verſe l'eau. Cela fait, le pere prend la main de ſa fille & la met

dans la sienne, en y versant quelques gouttes d'eau; puis y ajoutant quelques pieces de monnoie, il la présente à l'époux, en prononçant ces paroles: » Je n'ai plus » rien à faire avec vous, & je vous remets » au pouvoir d'un autre «. Jusque-là le mariage peut se dissoudre. On prend ensuite le *tali*, espece de ruban, auquel pend une tête d'or, &, après quelques prieres, l'époux l'attache au cou de son épouse. Cette cérémonie rend l'union indissoluble.

L'inceste est rigoureusement puni chez les Bramines. Le coupable doit perdre les parties qui servent à la génération: on pardonne à la femme, que l'on suppose avoir été séduite. Celle qui est convaincue d'adultere, peut être renfermée par son mari; s'il veut la reprendre, il doit se faire servir à table par elle, en présence de plusieurs Bramines, & par cette action il ne se couvre d'aucune honte. Un enfant naît Bramine; il est censé impur jusqu'au dixieme jour. Après avoir purifié le logis le douzieme, on lui donne un nom, & on lui perce les oreilles, pour témoigner qu'il est dédié au Dieu de la Caste. A cinq ans, on lui passe le *d'sândhèm*, espece de baudrier, composé

de trois cordons, dont chacun est de neuf fils de coton : c'est la marque du vrai Bramine.

Aussi-tôt qu'un Bramine est en danger de mort, on distribue des aumônes aux pauvres, & on appelle un Prêtre pour réciter des prieres. S'il est marié & qu'il conserve encore sa raison, il fait approcher sa femme, & il lui demande si elle veut se brûler avec lui. Si elle répond *oui*, rien ne peut la sauver des flammes; mais il lui est permis de répondre qu'elle choisit le parti de se conserver pour ses enfans. Lorsque le Bramine est expiré, on lave son corps, on le rase, on le change d'habits, & on lui frotte les levres avec de la chaux & du bétel. Il est conduit sur un bûcher; on met aussi-tôt le feu, en présence des parens & des amis, qui en font trois fois le tour, après avoir écouté un discours que prononce un d'entre eux, & qui roule sur les récompenses & les punitions de l'autre vie. Les Bramines prétendent que, lorsqu'un malade est à l'agonie, deux Députés du Juge des enfers se présentent à lui, &, par diverses contorsions, s'efforcent de l'effrayer, tandis qu'un Serviteur du Dieu *Wisthnou* arrive pour le consoler. Si le

malade a été vertueux, le Serviteur emporte son ame, & fend les airs dans un char éclatant; s'il est souillé de crimes, les Députés du Juge des enfers traînent l'ame devant le Juge *Zemma*, qui, sur les informations, renvoie l'ame voltiger sur la terre, en attendant qu'on lui prononce sa sentence. C'est pourquoi, lorsqu'un Bramine est mort, ses parens donnent à manger aux pies, parce qu'ils croient que l'ame du défunt pourroit bien habiter le corps d'un de ces oiseaux, suivant la doctrine de la Métempsycose.

De temps immémorial, les Bramines, seuls dépositaires des Livres, des connoissances & des réglemens, tant civils que religieux, de leur croyance, en avoient fait un secret, que la présence de la mort, au milieu des supplices, n'avoit pu leur arracher. On sait que l'Empereur Mahmoud-Akbar échoua dans ce dessein, qui, depuis peu d'années, a eu le plus heureux succès, par l'entremise de M. Hastings, Gouverneur-Général des établissemens Anglois dans le Bengale. Ce Philosophe éclairé a obtenu des plus anciens & des plus savans Bramines la communication de leur Code sacré & de leur Code civil; & c'est à la traduction

françoise qui en a été faite, que nous renvoyons nos Lecteurs, pour prendre une idée claire des dogmes religieux, des loix & des principes du Gouvernement des Indiens.

Mongher est aussi sur le Gange, à seize lieues au dessous, & au sud-est de Patna. C'est une très-grande ville & fort commerçante, avec un beau palais & un château sur le fleuve. Les Magistrats & les principaux Bourgeois sont Mahométans. Tout le peuple est Idolâtre. On parle dans cette ville un langage particulier; mais on emploie les caracteres persans pour l'écriture.

Gouvernement de Malva.

Le Gouvernement de *Malva* comprend les pays du *Raja Rama*, du *Gualeor* & de *Chitor*; son étendue du midi au nord est de plus de cent lieues de France, & de presque autant du levant au couchant. Ce grand pays est fertile en grains, & abondant en toiles. *Ratibor* en est la ville capitale. *Chitor* étoit autrefois une ville considérable; mais aujourd'hui elle n'offre plus que des ruines. *Mando*, autre ville du Gouvernement, fait un grand commerce.

Les anciens royaumes de *Pitan*, de *Gor*, de *Siba* & de *Kanduana*, & les domaines de quelques Rajas, sont compris dans le Gouvernement de *Varal*, qui s'étend le long de la rive gauche du Gange, & est séparé du Grand-Thibet & de la Tartarie par une chaîne de montagnes. Son étendue du midi au nord est de près de deux cents lieues de France, & du levant au couchant d'environ quatre-vingts. Les villes de *Pitan* & de *Gor* sont les principales du pays. On trouve dans les montagnes du Siba un lac que le Gange traverse. Ce fleuve paroît sortir d'un rocher qui a quelque ressemblance avec la tête d'une vache; ce qui fait que pour lui les peuples Idolâtres ont une grande vénération, & vont s'y baigner en foule. Gouvernement de Varat.

Les deux royaumes de *Narvar* & de *Méval* sont confondus dans le Gouvernement d'*Halabas*, dont l'étendue du sud-ouest au nord-est est de plus de cent cinquante lieues, & dans sa plus grande largeur du midi au nord, elle peut être de cinquante lieues. Le Gange passe au milieu de ce grand pays, dont la ville d'*Halabas* est aujourd'hui la capitale; Gouvernement d'Halabas.

elle est située au confluent de la riviere de Gemna, à environ soixante lieues d'Agra. La citadelle est très-forte, & on y trouve un palais royal. La ville de *Narvar* est grande, bien peuplée, & fait un fort grand commerce. Au reste, les habitans de ces provinces sont presque tous Idolâtres & les plus superstitieux de toutes les Indes.

Gouvernement de Candish.

Candish est de toutes les provinces de l'Empire du Mogol, celle qui est la plus avancée au sud; son Gouvernement comprend aussi le royaume de *Berar*, avec la partie occidentale de la province d'*Orixa*: il est borné au levant par celui de Bengale, au couchant par celui de Guzarate, au nord par ceux d'Agra, de Chitor & de Malva, & au midi par celui de Balagate ou d'Aureng-Abad, & par le royaume de Golconde. On lui donne d'étendue du midi au nord environ quatre-vingts lieues, & plus de cent cinquante du levant au couchant. *Brampour*, qui en est la capitale, étoit autrefois la résidence du Roi de Décan, avant que le Mogol eût réuni ce pays à sa domination, & en eût fait une *soubadie*, c'est-à-dire, une province gouvernée par un

Soubab, qui eſt toujours un grand Seigneur. Cette ville, ſituée ſur la riviere de Tapti, eſt fort grande, mais bâtie ſur un terrein inégal. Les maiſons ne ſont conſtruites que de terre, & couvertes que de chaume. Les murailles de Brampour ſont aſſez fortes; le château renferme le palais des anciens Rois, & ſert actuellement aux Gouverneurs. Il y a deux fauxbourgs de l'autre côté de la riviere. Le grand commerce du pays conſiſte en toile de coton, qui y croît en abondance. On y recueille beaucoup de riz, d'indigo, de blé, de ſucre, de pavot ou opium, &c. *Saphora* ou *Chapour* eſt la principale ville du royaume de Bérar, à cinquante lieues au levant de Brampour.

Gouvernement de Haoud ou Ayoud.

Le Gouvernement d'*Ayoud* s'étend dans la partie ſeptentrionale des Etats du Mogol, au levant du royaume de Cachemire, & confine au nord & au levant avec la Tartarie; il comprend les royaumes de *Nagracut* & de *Bankinch*. Tout le pays eſt rempli de hautes montagnes. Nagracut, ſa capitale, eſt recommandable par une pagode qui poſſede des tréſors immenſes, & dont le pavé eſt entiérement couvert de lames d'or.

On y voit la figure d'un monstre hideux, nommé *Matta* par les Indiens, & en l'honneur duquel ces Idolâtres se coupent un petit morceau de la langue. Ils vont aussi en pélerinage à la ville de *Kanamaka*, pour y adorer des flammes qui sortent d'une fontaine dont les eaux sont absolument froides.

Gouvernement d'Aureng-Abad.

Aureng-Abad est la capitale du royaume de *Balagate*, qui faisoit partie de celui de Visapour, avant d'avoir été conquis par le Mogol. Ce Gouvernement est borné au nord par la riviere Tapti, au levant par la province de Telingas, & au couchant par le Visapour & le Guzarate. On lui donne cent lieues d'étendue du midi au nord dans sa plus grande largeur, & quarante-cinq seulement du levant au couchant. *Daulet-Abad* en étoit autrefois la capitale; mais Aureng-zeb ayant augmenté un simple bourg au point d'en faire une ville importante par les bâtimens superbes qu'il y fit élever, cette nouvelle ville est devenue la capitale du pays. Elle est grande, fort peuplée, mais elle n'a point de murailles. Ses mosquées, ses places publiques, ses caravenserais, ses bains sur-tout attestent la

magnificence du Fondateur. On y voit des jardins bien entretenus, & le commerce n'y manque pas d'activité.

Le petit Gouvernement de *Talingas* est borné au couchant par celui d'Aureng-Abad, & au nord par celui de Candisch ; la riviere de Narbeder le sépare du pays de Golconde. On lui donne soixante-dix lieues du midi au nord, & quarante-cinq du levant au couchant. Sa capitale est *Beder* ou *Sher-Bider*. Il n'y a rien de remarquable dans cette province.

Gouvernement de Talingas ou Talenga.

Le Gouvernement de *Baglana* fait partie du royaume de Décan, ainsi que la province de Balagate. On sait que le Décan a eu ses Rois particuliers jusqu'à la fin du seizieme siecle, que le Mogol conquit la plus grande partie des Etats du Monarque Indien qui régnoit alors, & la réunit à son Empire. Le Décan, suivant M. Otter, s'étend le long de la côte occidentale de la presqu'isle d'en deçà du Gange, l'espace de cent lieues communes de France. Les montagnes de *Vagan* ou de *Balagate* le divisent en trois parties ; savoir, le pays des mon-

Gouvernement de Baglana ou de Décan proprement dit.

tagnes, & ceux situés des deux côtés. Ce même Auteur y compte trois cent soixante forts. Toute la partie septentrionale du pays appartient au Mogol, & compose les Gouvernemens de Balagate & de Baglana. La partie méridionale, qu'on appelle le *Concan*, dépend du royaume de Visapour. Ce Gouvernement a soixante-cinq lieues d'étendue du levant au couchant, & trente-cinq du midi au nord. *Andamagor*, qui en est la capitale, surpasse toutes les villes de l'Inde par l'avantage de sa situation, par la bonté de l'air & la salubrité de ses eaux. Un fort, qu'on dit presque imprenable, défend cette ville, qui d'ailleurs est entourée des plus beaux jardins & des plus agréables promenades. Les Banians sont en grand nombre dans la province; ce peuple, patient & industrieux, s'y applique aux arts, & y fait fleurir le commerce.

Gouvernement de Tata ou Sind.

Les royaumes de *Tata* ou *Sindi*, de *Sonet* & de *Bukor*, composent le Gouvernement de *Tata*, que le Mogol conquit au seizieme siecle. Il s'étend des deux côtés du fleuve *Indus* ou *Sind*, que les Orientaux appellent aussi *Etek* ou *Mehran*, vers ses embouchures dans la

mer des Indes. Il peut avoir cent soixante-dix lieues d'étendue du levant au couchant, & cent dix du midi au nord. Le Conquérant Thamas-Kouli-Kan s'empara de toute la partie occidentale de ce Gouvernement, durant la guerre qu'il fit au Mogol en 1738 & 1739; mais après sa mort, elle rentra au pouvoir de son légitime Souverain.

L'Indus, auquel on donne quarante-deux journées ou trois cents lieues de cours, a cinquante stades dans sa plus grande largeur vers son embouchure, & quinze pas de profondeur. Il prend sa source dans les montagnes du Thibet; & après avoir reçu dans son cours du nord au midi plusieurs rivières assez considérables, il entre dans la mer des Indes. Ce fleuve, où l'on trouve beaucoup de crocodiles, ressemble au Nil, en ce qu'il inonde tout le pays qu'il traverse, & le fertilise en se retirant dans son lit; aussi les terres produisent-elles une très-grande quantité de blé, & nourrissent-elles beaucoup de bétail. Les peuples qui habitent ce pays ont quelque ressemblance avec les Arabes; la plupart sont Idolâtres ou Mahométans: il y a aussi

des Mages, Parsis ou Guebres, mais peu de Chrétiens.

Tata, capitale de ce Gouvernement, est située sur l'Indus, à l'endroit même où ce fleuve se sépare en deux branches avant de se jeter dans la mer. Le climat y est extrêmement chaud, & les chaleurs y seroient même insupportables, si les habitans n'avoient la ressource de passer dans des isles charmantes & fertiles que forment l'Indus. Tata renferme une grande quantité d'Ouvriers, qui excellent dans tous les arts; ce qui y attire des Commerçans de tous les pays, & sur-tout des Portugais.

Les autres villes du pays, sont *Débil* ou *Dobul*, sur la côte, à vingt-cinq lieues au sud-ouest de Tata, qui fait un grand commerce; *Laheri*, qui a l'avantage d'un très-bon port; *Mansouré*, autrefois *Menhevaré*, dans une isle formée par l'Indus, où il croît en abondance des dattes & des cannes à sucre.

Jaganat ou *Janagar* est la ville la plus considérable du royaume de *Soret*; elle est riche & commerçante: sa distance de Tata est de cinquante-cinq lieues. *Bukor* est la capitale du royaume de ce nom. Il

y a, à la droite de l'Indus, qui divise ce royaume en partie occidentale & orientale, le pays de *Thuran* ou *Touran*, habité par un peuple qu'on appelle *Balluches* ou *Balloques*, qui est peu connu, mais dont on trouve quelques colonies dans les provinces voisines; c'est tout ce qu'en disent les Voyageurs.

Gouvernement de Multan.

Au royaume de *Multan* on a joint celui de *Hajacan*, pour en composer un seul Gouvernement. Le premier, situé au midi de l'autre, s'étend des deux côtés du fleuve *Sind*, & est borné au nord par le royaume de Hajacan, au levant par les Gouvernemens de Lahor & de Dehli, au midi par le royaume de Bukor, & au couchant par de grands déserts qui le séparent de la Perse. Il a cent lieues du levant au couchant, & soixante du midi au nord. Plusieurs rivieres en arrosent les terres & les fertilisent. On y recueille beaucoup de coton. Le pays fournit des chameaux & quelques chevaux.

Multan, capitale du pays, est une ville fort ancienne; elle est grande, riche, & très-commerçante. On y fabrique beaucoup de toiles, & le nombre des Banians

qui l'habitent eſt preſque égale à celui des Mahométans, qui y ſont les maîtres, mais qui ſeroient moins opulens, ſans l'induſtrie de ces pauvres Idolâtres qu'ils tyranniſent. Ces derniers ont établi à Multan l'entrepôt du grand commerce qu'ils entretiennent avec la Perſe. On y trouve auſſi beaucoup de *Raſpoutes* ou *Rajeputes*, deſcendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chaſſés de leurs terres par les Mogols, & qui, originaires du Multan, ſe ſont réfugiés en partie dans des montagnes preſque inacceſſibles, & d'autres ſe ſont répandus dans différentes provinces. Ceux des montagnes ſont continuellement en guerre entre eux; mais dans les momens de repos que leur laiſſent leurs diſſentions, ils font des incurſions ſur les terres de l'Empire. Les Rajeputes ſont dans l'uſage de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois freres; & l'aîné paſſe pour le pere des enfans. Ces Idolâtres ont une célebre pagode à Multan, où de tous les côtés ils ſe rendent en pélerinage.

Les *Patanes* ou *Patans* habitent la partie ſeptentrionale du royaume de Multan. Ces peuples ſont originaires des rives du Gange vers le Bengale; ils ſe cantonnerent

tonnerent dans ce pays rempli de montagnes, lorſque les Mogols s'emparerent de l'Inde. Avant cette invaſion, ils étoient maîtres de la plupart des trônes de l'Indoſtan, & leur caractere étoit la douceur; mais le ſéjour des montagnes a ſingulièrement changé leurs mœurs, & leur a donné une férocité qu'ils n'avoient pas ſous un ciel moins triſte. La guerre eſt maintenant leur occupation la plus ordinaire. On les voit ſe ranger indifféremment ſous les drapeaux des Princes Indiens ou Mahométans; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. Coupables, ſi l'on tente de les punir, ils s'en vengent par un aſſaſſinat : s'ils ſont en grand nombre, ils ſe révoltent & ſont capables des actions les plus audacieuſes. Les Princes ou Rajas qui les gouvernent, ont pouſſé, il y a peu d'années, leurs courſes juſqu'à Dehli, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux ravage.

Les *Balloques*, peuple belliqueux, habitent la plus grande partie du royaume de *Hajacan* ou *Hadjakan*, ſitué au nord de celui de Multan; il eſt borné au nord par le Gouvernement de Caboul; l'Indus le ſépare au levant de celui de Lahor, & le Sidgiſtan, province de Perſe, eſt

garanti des courses de ses habitans par des montagnes difficiles à franchir. *Pékier* étoit autrefois la capitale du royaume & la résidence des Rois du pays. On nomme quelques autres villes, telles que *Tekier*, à quatre lieues de Pékier; *Louheri* sur l'Indus, & *Pickaiver*, grande & forte ville, que prit, en 1738, Thamas-Kouli-Kan, lorsqu'il fit son invasion dans l'Inde.

Gouvernement de Caboul.

Le Gouvernement de *Caboul* est un des plus septentrionaux des Etats du Mogol. Il est entouré de hautes montagnes; celles qui sont au nord le séparent de la Grande-Tartarie. Il est borné au nord par le Candahar & le Zablistan, province de Perse, au midi par le Multan, & au levant par le Gouvernement de Cachemire. Son étendue est de cent lieues du levant au couchant, & de quatre-vingt-cinq du midi au nord. Deux grandes rivieres, dont la source est dans les montagnes, arrosent ses terres, & ne les rendent cependant pas plus fertiles, car l'air y est extrêmement froid. Son commerce lui procure des richesses que le terroir lui refuse, & que sa situation entre la Tartarie, la Perse & les Indes,

augmente chaque année. Les Usbecks conduisent tous les ans dans les marchés de la province plus de soixante mille chevaux. On trouve de bonnes mines de fer dans les montagnes ; il y croît de précieux aromates & du bois d'aigle. Les pâturages ne sont pas mauvais, & l'on s'y attache à élever des chevaux & des chameaux. A l'aide des Aghuans répandus dans les montagnes, Thamas-Kouli-Kan surprit, en 1738, cette province, que reconquit le Mogol, après la mort de l'usurpateur.

La ville de *Caboul* ou *Kiabul* est située sur les bords de la riviere de *Béhar*, que les naturels du pays appellent *Hézari*, à cause du grand nombre de villes & de bourgs qu'on voit sur ses rives. Elle est grande, bien fortifiée, d'un difficile accès, & défendue par deux bons châteaux. On y voit un grand nombre de magnifiques palais, & elle est sur-tout en grande considération par les Indiens, qui ne reconnoissent leurs Princes qu'après qu'ils y ont été couronnés. Les habitans sont presque tous Idolâtres, & y ont bâti un grand nombre de pagodes. La Caste des Banians, qui y est établie, fournit

beaucoup de Médecins. Il y a peu d'argent, ce qui fait que les vivres sont à vil prix. Dans la province, on trouve quelques vignes.

Nekierhar, que quelques Auteurs nomment *Ashnagar*, est située sur une haute montagne, à quatre lieues au sud-est de Caboul. *Gourbend* est placée dans le défilé des montagnes du Zablistan, par lequel on entre dans le pays de *Gour*. On sait que dans ces montagnes il y a des mines d'argent & de lapis lazuli, mais on ne les exploite pas.

Gasnin ou *Gazna* est située sur les frontieres de la Perse, au bord d'une riviere qui se jette dans celle de Caboul. Cette ville est très-commerçante; l'air est sain, l'eau bonne, & on y vit longtemps; mais les fruits & les raisins n'y mûrissent qu'à peine. Elle étoit infiniment plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, lorsqu'elle appartenoit aux Princes Gaznevides; & elle a produit quelques personnages qui se sont distingués dans la Littérature. Thamas-Kouli-Kan la soumit en 1738. Dans les montagnes des environs de Gazna, on trouve des Aghuans indépendans.

Le Gouvernement de *Kismire* ou *Kachemire*, que mal à propos dans un de nos Volumes nous avons placé à l'article de la Perse, appartient sans contredit à l'Empire du Mogol. Ce royaume, l'un des plus septentrionaux des États de cet Empereur, est environné de montagnes, qui le fortifient & le mettent hors d'insulte. On n'y peut entrer que par trois défilés très-faciles à défendre; ce qui l'a garanti des invasions de Gengis-Kan & des autres Conquérans de l'Asie. Ce pays est borné au nord par la contrée des Usbecks & la Tartarie indépendante, au levant par les montagnes du Thibet, au midi par différentes provinces de la Perse, & au couchant par plusieurs cantons des Aghuans. Gouvernement de Kachemire.

Les Fables reçues dans l'Indostan, rapportent qu'autrefois tout ce pays n'étoit qu'un grand lac, & qu'un saint vieillard, nommé *Kachel*, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qu'on appelle *Baramoulé* ou *Paropamise*; ce qu'il y a de certain, c'est que cet espace a dû être couvert d'eau: mais il y a apparence que quelques tremblemens de terre, assez communs dans ces régions, peuvent avoir ouvert un abîme, où la

montagne s'est enfoncée d'elle-même. Quoi qu'il en soit, la province de Kachemire ne conserve rien de ce grand lac ; c'est une belle & agréable plaine, diversifiée par de petites collines, & qui a trente lieues dans sa longueur, & plus de douze en largeur. Elle est absolument enclavée entre les montagnes du Caucase & celles du Grand & du Petit-Thibet. De ces montagnes sortent diverses sources de très-belles eaux, qui serpentent dans la plaine : après y avoir répandu l'abondance, elles vont se jeter entre deux rochers de la montagne de Baramoulé, pour s'égarer à travers d'affreux précipices, & se rendre ensuite dans le fleuve Indus.

Tout le pays, où l'on prétend qu'il y a au moins dix mille bourgs & hameaux, présente l'aspect du plus agréable jardin ; & en y comprenant les villages des revers des montagnes, on en peut faire monter le nombre à cent mille. C'est autour de ces derniers que sont les terres labourables & les pâturages. Au delà de ces montagnes, il y en a d'autres fort élevées & couvertes de neige : on y recueille du blé, du miel, du vin, des légumes, du chanvre, du safran, & des fruits de toute

eſpece. On y trouve auſſi la plupart des plantes de l'Europe. On n'y voit ni ſerpens ni bêtes féroces, & il y a beaucoup de gibier.

Le nom que porte ce beau pays tire ſon origine d'une nation Indienne qui vint s'y établir, & qu'on appeloit les *Kichemiri* : il fut gouverné par des Princes particuliers jusqu'au regne d'Ekbar, Empereur du Mogol, qui en fit la conquête vers la fin du ſeizieme ſiecle. Depuis ce temps, les ſucceſſeurs d'Ekbar, qui ont donné à cette contrée le nom de *Paradis terreſtre*, y ont été paſſer, chaque année, une partie de la belle ſaiſon. Un de ces Empereurs diſoit qu'il aimeroit mieux perdre tout ſon royaume, que de ſe voir enlever Kachemire.

Syranakar eſt la capitale du Gouvernement de Kachemire : éloignée de deux lieues des montagnes, qui forment un cercle autour d'elle ; ſon enceinte peut avoir une lieue en longueur, & environ la moitié en largeur. Ses édifices ſont agréables, quoique de bois. Chacun a ſa maiſon & ſon jardin, qui borde la rive d'un très-beau canal. La maiſon de plaiſance de l'Empereur porte le nom de *Chahlimar*, & s'annonce par ſa grandeur. » On

» y entre, dit le Voyageur Bernier, par
» un grand canal, bordé de gazons, qui
» s'étend l'espace de cinq cents pas : il
» conduit au pied d'un grand cabinet,
» qui est au milieu du jardin, & là com-
» mence un autre canal beaucoup plus
» magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité
» de l'enceinte. Ce second canal est pavé
» de grandes pierres de taille ; ses bords
» sont en talus de la même pierre ; &
» dans le milieu on voit régner, de
» quinze en quinze pas, une longue file
» de jets d'eau, sans y compter un grand
» nombre d'autres qui s'élevent, de dis-
» tance en distance, de diverses pieces
» d'eau rondes dont il est bordé, comme
» d'autant de réservoirs : il se termine au
» pied d'un grand cabinet qui ressemble
» au premier. Ces cabinets, qui sont à peu
» près en dômes & bâtis dans l'eau même,
» c'est-à-dire, entre deux grandes allées
» de peupliers, ont une galerie qui regne
» à l'entour, & quatre portes opposées
» l'une à l'autre, deux desquelles regar-
» dent les allées, avec deux ponts pour y
» passer, & les deux autres donnent sur
» les canaux opposés. Chaque cabinet est
» composé d'un grand sallon, au milieu
» de quatre chambres, qui en font les

» quatre coins. Tout eſt peint ou doré
» dans l'intérieur, & parſemé de ſentences
» en caracteres perſans. Les quatre portes
» ſont très-riches ; elles ſont compoſées
» de grandes pierres, & ſoutenues par
» des colonnes tirées d'anciens temples
» d'idoles. On ignore également la ma-
» tiere & le prix de ces pierres ; mais elles
» ſont plus belles que le marbre & le
» porphyre «.

Les Kachemiriens ſont grands & bien faits ; ils ſont ſpirituels, fins, induſtrieux, & aiment les Arts & les Sciences. On vante leur poéſie. Les femmes de ce pays paſſent pour belles ; mais leur teint eſt de couleur de citron.

On trouve dans cette province une fontaine, qui, pendant le mois de Mai, qui eſt le temps où les neiges achevent de ſe fondre, s'écoule & s'arrête réguliérement trois fois le jour, au lever du ſoleil, ſur le midi, & ſur le ſoir ; ſon flux eſt ordinairement de trois quarts d'heure. Il eſt aſſez abondant pour remplir un réſervoir carré, de douze pieds de longeur & d'autant de profondeur. Ce phénomene dure l'eſpace de quinze jours, après lequel ſon cours devient moins réglé, moins abondant, & s'arrête tout-

à-fait vers la fin du mois, pour ne plus reparoître de toute l'année.

Une ancienne tradition du pays porte à croire qu'il y a eu autrefois des Juifs dans ce royaume. Dans un canton, il semble que tous les habitans ont un air Juif, & quelque chose dans les manieres, qui feroit penser qu'ils descendent de ce peuple. On y remarque une mosquée avec un ancien bâtiment, que les naturels appellent *Tact Soliman*, qui, en Langue du pays, signifie *Temple de Salomon.* Le nom de *Mousa*, qui veut dire *Moïse*, est commun parmi eux, & ils prétendent que le tombeau de ce Prophete Législateur est dans un endroit assez près du bourg qu'ils habitent. Au reste, tout ceci peut être de l'invention des Juifs mêmes, pour se faire regarder de meilleur œil par les Kachemiriens.

On trouve sur les deux rives de l'Indus, depuis Kachemire jusqu'à Talta, dans le pays du côté de Dehli, depuis Lahor jusqu'à Sirhind, & dans les provinces de Multan, de Punjal & du Sinde, une nation nouvelle, qui commence à inspirer de la terreur. Ces peuples, connus sous le nom de *Seiks*, ont brisé les fers de leurs despotes, & ont su s'élever à la

connoissance d'un Dieu unique, quoiqu'entourés de nations esclaves & idolâtres. On rapporte qu'un Philosophe du Thibet vint autrefois chez eux, les prêcha, leur enseigna le Déisme sans aucun mélange de superstitions, & ne put réussir qu'en leur inspirant l'amour de la liberté. Vers les premieres années de ce siecle, ce n'étoit encore qu'une secte peu nombreuse; mais pendant les troubles dont l'Empire du Mogol fut agité, elle s'accrut prodigieusement par les Apostats de toutes les Religions, qui vinrent chercher un asile contre la tyrannie. On dit que pour être admis dans cette société, il suffit de jurer une haine implacable à la Monarchie, & que sur un autel, où est placé le Code de leur Législation, on voit à côté un sceptre & un poignard. Les Seiks peuvent bientôt devenir redoutables; & déjà ils sont en état de mettre sur pied plus de soixante mille cavaliers. Indépendans les uns des autres, quand la circonstance l'exige, ils se réunissent sous un Chef, qui cesse de l'être dès que l'entreprise est terminée où le péril passé.

Après avoir parcouru, avec nos Lecteurs, dans le soixante-quatrieme Volume

de ces Mélanges, la presqu'isle orientale ou d'au delà du Gange, & les royaumes qui en dépendent; après avoir, dans le commencement de celui-ci, donné un apperçu des vastes Etats de l'Empire du Mogol, pour terminer la description entiere de l'Asie, il nous reste à tracer un tableau rapide des royaumes situés dans la presqu'isle d'en deçà du Gange, d'en esquisser l'histoire, les forces, les mœurs & le gouvernement, autant que nous pourrons nous en assurer dans le grand nombre de relations qui en parlent avec la hardiesse toujours permise à la vérité, mais qui toutes se contredisent, même dans les points les plus importans. Cette tâche remplie, nous reviendrons à l'établissement des Compagnies Européennes dans l'Inde, & nous terminerons notre Volume par tout ce qui nous paroîtra intéressant & curieux dans les événemens de la vie du fameux Haider-Ali-Kan, qui a fixé sur lui les yeux de toute l'Europe.

Presqu'isle en deçà du Gange.

La *presqu'isle en deçà du Gange* est une vaste région des Indes, qui forme à peu près la figure d'un cône renversé: elle est bornée par la mer à l'orient, au midi & à l'occident, & les Etats du

Mogol la terminent au nord. Sa ſituation dans la Zone torride eſt entre le ſeptieme degré trente minutes de latitude ſeptentrionale, & le vingt-unieme, ce qui lui donne une largeur de deux cent ſoixante-dix lieues du midi au ſeptentrion, juſqu'à la pointe du *Cap Comorin*, où elle finit. De l'orient à l'occident, elle eſt entre le quatre-vingt-neuvieme & le cent cinquieme degré de longitude, ce qui fait en largeur trois cent vingt lieues. Un ſoleil brûlant éclaire toujours ces climats, & rend le teint des habitans beaucoup plus baſané que celui des peuples de l'Indoſtan ; mais la fertilité du pays eſt preſque la même, & il y a autant de richeſſes : elle l'emporte ſur l'Indoſtan par la quantité de ſes ports, que fréquentent toutes les nations.

On diviſe ordinairement cette preſqu'iſle en deux parties; la premiere s'étend depuis Daman, à trente lieues environ de Surate, juſqu'au Cap Comorin, & ſe nomme *la côte de Malabar* : la ſeconde commence au Cap, & finit au royaume d'Orixa ; c'eſt la *côte de Coromandel*. Entre ces deux côtes, ſont les fameuſes montagnes des *Gattes*, qui préſentent cela de ſingulier, que ſes deux côtes

étant à une égale élévation du pôle, tandis qu'un hiver fort rude & les orages regnent sur la côte occidentale ou de Malabar, la côte de Coromandel jouit des douceurs du printemps. La seule épaisseur des montagnes y sépare l'été de l'hiver, c'est-à-dire, la saison des jours sereins de celle des jours de pluies, car il n'y a point d'hiver entre les Tropiques; mais on entend par ce mot, le temps où les nuages sont poussés violemment par les vents contre les montagnes, s'y brisent & s'y résolvent en pluies accompagnées d'orages. Ce temps fâcheux est cependant le plus favorable, car c'est alors que les plantes & les fleurs ont plus de seve & de fraîcheur, & que la plupart des fruits parviennent à leur maturité. Pendant l'été, le ciel est sans nuages qui interceptent les rayons brûlans du soleil, & si les vents de mer qui s'élevent pendant le jour, & les vents de terre qui soufflent pendant la nuit, ne venoient tempérer l'ardeur de l'atmosphere par une alternative périodique, le climat ne seroit pas habitable.

L'influence des deux saisons est encore plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de *Mous-*

son seche & *Mousson* pluvieuse : ainsi, tandis que la mer qui baigne la côte de Malabar est tourmentée par des orages qui multiplient les tempêtes & les naufrages, celle de la côte de Coromandel est tranquille, & les plus légers vaisseaux y voguent sans soins & sans risque : mais l'automne à son tour change les faces des élémens, & fait passer le calme où étoient les orages.

On doit partager la côte de Malabar en trois parties principales; savoir, l'ancien royaume de *Décan*, aujourd'hui *Cungan* ou *Visapour*, celui de *Carnate* ou *Canara*, & celui de *Malabar*. Côte de Malabar.

Le royaume de *Visapour* a pour bornes au nord les provinces de Beglana & de Balagate, comprises aujourd'hui dans les Etats du Mogol ; au levant, le royaume de Golconde & le Carnate ; au midi, le Carnate & le Canara, & au couchant, la mer des Indes. Du midi au nord on lui donne environ cent cinquante lieues d'étendue, & cent dix dans sa plus grande largeur du levant au couchant. On partage ce royaume en partie septentrionale & en partie méridionale. Royaume de Visapour.

Autrefois les Rois de Visapour étoient libres & indépendans, du moins depuis la destruction de ceux de Telenga; mais l'Empereur Aurengzeb déclara une guerre si violente au Prince qui régnoit dans cette contrée en 1690, qu'il l'obligea de se reconnoître pour son vassal & son tributaire. Le Souverain actuel s'intitule Roi de Décan & de Visapour.

Dans la partie septentrionale du royaume de Visapour, qui s'étend le long de la côte dans l'espace de quarante lieues, on trouve plusieurs places importantes; la plus septentrionale est *Daman*, ville située dans un bon air, à une portée de canon du golfe de Cambaye, où elle a un très-bon port, à vingt lieues au midi de Surate, & à environ cent vingt de Goa. Daman appartient aux Portugais, qui l'ont entourée de bonnes fortifications, & y ont construit une citadelle en état de s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Une riviere sépare la ville en deux parties, qui se distinguent par les noms de *vieille* & de *nouvelle Daman*. Le port est entre deux. Les bords de la riviere sont charmans & remplis d'une quantité prodigieuse d'orangers, de citronniers, de cocotiers, qui forment des allées,

allées, & donnent un ombrage agréable & bien nécessaire dans ce pays brûlant. La nouvelle ville occupe un terrein d'autant plus considérable, que toutes les maisons, qui n'ont qu'un seul étage, sont isolées & entourées de vastes jardins. Elle est habitée par des Métifs Portugais, par des Indiens Idolâtres, & par des Maures; mais ces derniers n'y ont pas l'exercice de leur Religion; leurs mosquées se trouvent dans la vieille ville. Dans la nouvelle, il y a une paroisse & trois couvens d'hommes. Les Jésuites y avoient une fort belle maison.

Bacaïm est à vingt lieues de Daman: elle appartenoit au Roi de Cambaye, ainsi que plusieurs isles qui l'avoisinent; mais les Portugais lui enleverent ces possessions en 1535. Cette ville est grande, bien fortifiée; ses rues sont larges, tirées au cordeau, & l'on remarque quelques beaux édifices sur la grande place. Le port de Bacaïm est formé par une isle appelée *Salzette*, & par la terre ferme. C'est la résidence du Commandant des Colonies Portugaises, qui sont au nord de la côte. On trouve dans Bacaïm deux paroisses, un couvent de Dominicains, un de Cordeliers, & un hôpital desservi

par des Freres de Saint Jean de Dieu. Nous ne ſavons pas qui a ſuccédé aux Jéſuites ; qui y avoient un collége. Quoique le pays ſoit exceſſivement chaud, cela n'empêche pas qu'à quinze milles à la ronde on ne rencontre des jardins très-agréables & remplis des fruits du pays, & que les champs ne ſoient couverts de cannes à ſucre qui y viennent très-bien. On compte à Bacaïm beaucoup plus de familles Portugaiſes nobles, qu'à Goa.

L'iſle de *Salzette*, qu'on appelle auſſi *iſle du Nord*, pour la diſtinguer d'une autre qui eſt vers le midi, aux environs de Goa, a ſoixante-dix milles de circuit, vingt de longueur, & quinze de large. Comme elle eſt très-baſſe, la mer la partage en différentes petites iſles, par divers canaux formés naturellement : il y a néanmoins quelques monticules couverts d'arbres. Un canal la ſépare de l'iſle de Bombay, qui apppartient aux Anglois, & un autre canal d'eau ſalée l'empêche de tenir à la terre ferme. Cette iſle eſt très-fertile & produit beaucoup de riz, d'excellens fruits, des cannes à ſucre. Les Portugais, qui en ſont les maîtres, l'appellent *iſle de Caparins*, & donnent le nom de *Tane* au bourg principal.

Avant la destruction des Jésuites, ces Peres y avoient un collége, & possédoient les meilleurs terrcins de l'isle, qui est habitée par quelques Chrétiens, par un grand nombre d'Idolâtres, qui yont une fameuse pagode, & par plusieurs familles Mahométanes. Il y a deux forts qui défendent l'isle de Salzette.

Au midi de Bacaïm, à dix lieues, on trouve l'*isle de Bombay*, qui n'a guere plus de vingt-cinq milles de circonférence, & qui a été long-temps regardée comme l'habitation la plus dangereuse de ces climats. Le terrein en étoit si malsain, qu'il étoit passé en proverbe, que *deux moussons à Bombay étoient la vie d'un homme*. Alors les campagnes étoient remplies de bambous & de cocotiers, & c'étoit avec du poisson pourri qu'on fumoit les terres. Des marais infects corrompoient les côtes. En 1662, les Portugais céderent aux Anglois l'isle de Bombay, qui est la résidence d'un des trois Gouverneurs-Généraux que la Compagnie Angloise a dans les Indes Orientales. Le port de Bombay est le seul, avec celui de Goa, qui puisse recevoir des vaisseaux de ligne. Cet avantage inestimable fit désirer aux Anglois de pouvoir donner

de la salubrité à l'air, & ils y ont réussi en ouvrant le pays, & en procurant de l'écoulement aux eaux. Le succès de ces opérations a attiré dans cette isle une foule d'habitans des contrées voisines. On y compte actuellement près de cent mille habitans, dont huit mille sont matelots. De cette nombreuse population, une partie s'occupe à faire valoir quelques manufactures de soie & de coton; d'autres ont tourné leurs soins du côté de la culture d'un excellent oignon, qui, avec le poisson qu'on fait sécher, est avantageusement vendu. Un grand nombre s'applique à la construction, l'équipement & l'expédition des navires, & le reste est Pêcheur & Agriculteur. Tous ces habitans ont le libre exercice de leurs Religions. Il y a sur la côte une bonne forteresse.

A dix lieues au midi de Bombay, est la ville de *Chaul*, avec un port très-sûr, mais d'une entrée fort difficile. Depuis l'an 1507, c'est une possession des Portugais, qui y ont bâti une forteresse. La ville est distinguée en vieille & nouvelle : cette derniere est habitée par les Portugais, & les Jésuites y avoient un collége. C'est dans l'ancienne que demeurent les Indiens

Idolâtres ; deux rivieres l'arrosent & en rendent le terroir fertile. La principale richesse du pays consiste dans une grande quantité de manufactures, où l'on emploie une soie plus belle, sans contredit, que celle de la Chine. La montagne qui commande le port, est défendue par une bonne citadelle.

Dabul, à huit lieues de Chaul, à six milles de la mer, est une ville située sur la riviere de Halewacho, qui a été autrefois fort considérable, mais que les guerres ont ruinée. En 1508, les Portugais s'en rendirent maîtres ; les Indiens la reprirent, & elle appartient aujourd'hui à la Compagnie Angloise. Ses habitans sont en partie Mahométans, & en partie Idolâtres.

Visapour est la capitale du royaume qui en porte le nom. Le Souverain du pays y fait sa résidence ; & avant qu'il se fût rendu tributaire du Mogol, il pouvoit, dit-on, mettre sur pied cent mille hommes de cavalerie, & un bien plus grand nombre d'infanterie. Cette ville est au centre du pays, à soixante lieues de la côte occidentale de la presqu'isle, sur une riviere qui se jette dans la Krisna, qui a son embouchure sur la côte orien-

tale. Elle est entourée de hautes murailles, bordées de plus de mille pieces de canons de fer & de fonte, de toute sorte de calibre. Au delà de cette enceinte, qui a deux lieues de circuit, on trouve cinq grands fauxbourgs. Par-tout les maisons ne sont bâties que de paille & de bambou ; les portes en sont si petites, qu'il faut se baisser pour y entrer. Tous les meubles y consistent en une natte qui sert de lit. Une fosse dans la terre sert à battre le riz, dont chaque famille a besoin. Le palais du Roi est au milieu de la ville ; une forte muraille l'entoure, & des fossés regnent tout autour : l'intérieur en est de la plus grande simplicité. Parmi les habitans de cette capitale, qui sont tous Mahométans de la secte d'Omar, ou Banians, on trouve beaucoup d'Orfévres & d'Ouvriers en cuivre, en bois, en toiles ou en étoffes de soie qu'ils portent à l'étranger, ou que celui-ci vient acheter chez eux. Quelques-uns trafiquent en diamans. Le poivre est dans ce pays la seule marchandise qui y soit à vil prix : les Hollandois, qui en tirent considérablement, ne l'achetent que sept à huit écus le quintal. Comme le Souverain est obligé d'envoyer tous les ans son tribut

au Grand-Mogol, il prend ce prétexte pour accabler son peuple d'impôts, & ce n'est que par un travail rude & continuel que les habitans peuvent parvenir à payer les différens subsides.

Sur la côte qui regne depuis Goa jusqu'à Surate, le Roi de Visapour a trois bons ports, dont le principal est *Rajapour*; la ville du même nom est située sur une riviere, à quatre lieues de la côte & à trente au nord de Goa. Les François en sont les maîtres depuis l'an 1669, ils y ont un comptoir bien bâti, & un très-grand jardin. Le principal commerce s'y fait en salpêtre, en toiles, & en poivre qui s'y recueille dans les environs, dont les montagnes & les forêts sont pleines de singes.

Goa, l'une des plus célebres villes de l'Inde, est située sur la côte de Visapour, presque à égale distance de Surate & du Cap Comorin, dans une isle nommée *Salzette*, qui a sept lieues de tour, formée par les rivieres de *Mandoa* & de *Quari*, à deux ou trois lieues du rivage, où elles se perdent dans la mer, après s'être réunies. Pendant les grandes chaleurs, l'eau est quelquefois si basse, qu'à peine y en a-t-il deux pieds; dans les

autres temps, le trajet en eſt commode; les plus grands vaiſſeaux y naviguent aiſément, & arrivent au port même de Goa, où ils n'ont plus rien à craindre. On peut regarder le port de Goa & ceux de Conſtantinople & de Toulon, comme les trois plus beaux de l'Univers.

La ſituation favorable & les avantages qu'on pouvoit retirer du port de Goa, engagerent les Portugais à employer tous les moyens pour s'en emparer, ainſi qu'ils s'étoient mis en poſſeſſion à main armée de pluſieurs endroits de l'Afrique, des côtés de Perſe, & des Indes. Alfonſe d'Albuquerque, Amiral d'Emmanuel le Grand, Roi de Portugal, tenta la priſe de l'iſle de Salzette, & la reçut à compoſition au mois de Février 1510. Zabaïm Dalcam, Souverain de cette iſle, fit les plus grands efforts pour rentrer dans l'héritage de ſes peres: avec le ſecours des Princes voiſins, il aſſembla une armée de cinquante mille hommes de pied & de ſix mille cavaliers. A la tête de ces forces, il attaqua les Portugais, les mit en déroute, & remonta ſur ſon trône trois mois après ſa fuite. Albuquerque, déſeſpéré qu'on lui eût ravi une conquête ſi importante, ſaiſit l'occaſion d'une flotte nou-

vellement arrivée de Portugal, fondit ſur le malheureux Roi, & le chaſſa une ſeconde fois de ſes Etats.

Tandis que les Portugais s'applaudiſſoient de leur nouveau ſuccès, Adelham, Roi de Décan ou du Congan, partageant l'opprobre qui rejailliroit ſur la nation entiere, ſi on laiſſoit un poſte de cette importance au pouvoir d'une poignée d'étrangers dont les reſſources étoient ſi éloignées, réunit toutes ſes forces, raſſembla une immenſe artillerie, tomba à l'improviſte ſur les Portugais, & leur enleva Goa en 1586. Ceux-ci le recouvrerent quelque temps après; il le reprit, & les Portugais y rentrerent la même année. Au milieu de cet acharnement, qui couta bien du ſang, Adelham craignit avec raiſon que la vengeance ne portât ſes ennemis à venir ravager ſes propres Etats; en Prince prudent, il ſongea à la paix, & fit avec eux un traité par lequel il leur céda la propriété de l'iſle de Salzette, qui comprenoit ſoixante-ſept villages, douze autres du pays de *Bardes*, & trente de la contrée de *Tiſvary*. Un des articles de ce traité fut que les habitans des pays cédés auroient la liberté de commerce par toutes les Indes,

excepté pour le poivre, qu'ils seroient obligés de vendre aux Marchands de Goa, à peine de confiscation des vaisseaux & des marchandises.

Il étoit bien difficile que ce traité fût exécuté à la rigueur par les Indiens; ils l'observerent tant que les circonstances ne leur offrirent aucun gain en l'enfreignant: mais les Indiens, sûrs de vendre leur poivre le double à Mocha & en Perse, en chargerent quatre navires en 1635, & partirent pour se rendre à leur destination. Les Portugais, avertis à temps, se mirent à leur poursuite, les attaquerent; & s'en étant emparés, ils les conduisirent à Goa, où ils confisquerent les marchandises, & massacrerent inhumainement tous les équipages. Ce trait de cruauté & beaucoup d'autres rendirent les Portugais odieux à toutes les nations Indiennes; & l'établissement de l'Inquisition à Goa fit trembler les Européens, liés avec eux par des intérêts de commerce. Si ce Tribunal ne s'étoit occupé qu'à juger des causes de Religion, son autorité n'auroit rien que de louable; mais les abus introduits par les Officiers, tant supérieurs qu'inférieurs, en ont fait un Tribunal de sang.

Le Grand-Inquiſiteur eſt toujours un Prêtre ſéculier, qui prétend ſeul avoir le droit de ſe faire porter dans un palanquin (ou chaiſe), & qui, en raiſon de ce qu'il eſt plus craint, eſt plus reſpecté que l'Archevêque & le Vice-Roi. Son autorité s'étend ſur toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité qu'elles ſoient, excepté ſur l'Archevêque, ſur ſon Grand-Vicaire, ſur le Gouverneur & ceux qui le repréſentent; encore peut-il les faire empriſonner & inſtruire leurs procès, après avoir donné avis à la Cour de Liſbonne des crimes dont ils ſont accuſés. Le faſte de ſa maiſon eſt étonnant. Le ſecond Inquiſiteur eſt toujours un Religieux de l'Ordre de S. Dominique; & ce qu'on nomme *Députés du ſaint Office*, eſt pris parmi les Dominicains, les Auguſtins, & les Carmes déchauſſés.

Goa eſt la ville des Indes où les maiſons ſont les mieux bâties. Quoique conſtruites à la portugaiſe, elles ſont plus baſſes, à cauſe des grandes chaleurs, auxquelles on auroit peine à réſiſter, ſi chaque habitation n'étoit entourée d'arbres, qui, par leur ombrage, interceptent les rayons brûlans du ſoleil. Les palais du Vice-Roi & de l'Archevêque

ſont ſur un très-beau canal. L'égliſe métropolitaine, bâtie en 1540, eſt vaſte, bien voûtée, & a trois nefs, formées par douze pilaſtres. L'Archevêque, qui s'intitule *Primat des Indes ou d'Orient*, a encore un palais proche de cette cathédrale : celui-ci eſt de la plus grande magnificence; mais par préférence il habite le premier, qui eſt dans un air plus pur. Outre la cathédrale, il y a trois paroiſſes conſidérables dans la ville. Les Jéſuites y avoient cinq égliſes, dans une deſquelles on conſerve les reliques de Saint François-Xavier dans un riche mauſolée. Ce Saint, à qui l'on donne communément le titre d'*Apôtre des Indes*, arriva à Goa en 1542, & en fit le centre de ſes miſſions. Il mourut dix ans après, dans l'iſle de Sancian, à vingt-trois lieues des côtes de la Chine; & en 1554, ſon corps fut rapporté à Goa, où il eſt en grande vénération & entier, à l'exception de quelques parties diſtribuées ailleurs, & d'un bras envoyé à Rome.

Il y a dans Goa une ſi grande quantité d'égliſes & de chapelles, que la moitié ſuffiroit pour une ville plus étendue & beaucoup plus peuplée. Les couvens des Dominicains, des Franciſcains,

des Augustins & des Théatins, tant dehors que dans la ville, ainsi que les églises qui les accompagnent, sont ornés avec une magnificence qui étonne; effet de la générosité du Roi de Portugal, qui a assigné des rentes à ces Religieux, en proportion de ce que leurs Communautés sont nombreuses. Les monasteres de filles sont aussi fort riches.

La ville de Goa peut avoir deux lieues de longueur; il y pleut depuis le mois de Juin jusqu'à celui d'Octobre, & le reste de l'année la chaleur est excessive, surtout pendant les mois d'Avril & de Mai. Elle est habitée par un petit nombre de vrais Portugais, & beaucoup de Métifs, nés des anciens Portugais & des Indiennes. Il y a aussi une grande quantité d'Indiens de différentes Castes, qui tous sont noirs & professent la Religion Chrétienne. Les Marchands sont Mahométans ou Idolâtres & demeurent dans un quartier séparé, mais sans aucun exercice public de leur Religion. Presque tous les domestiques des Portugais sont des esclaves Africains.

Le port de Goa est défendu par plusieurs forts, & le canal qui le forme s'étend pendant plusieurs milles dans les

terres, & coupe le pays en différentes isles & presqu'isles très-fertiles. L'isle de Goa contient trente villages, & son terroir, quoique sablonneux, produit en abondance, deux fois l'année, des moissons de riz & de millet, à cause des montagnes & des ruisseaux qui l'arrosent. Ces villages sont peuplés par toutes sortes de nations. La presqu'isle de Salzette, qui est voisine de celle de Goa, peut bien contenir cinquante mille habitans dans ses cinquante villes, bourgs ou villages, que les Jésuites gouvernoient pour le spirituel, avant leur destruction.

La ville de Goa a été long-temps le centre des richesses de l'Inde, & l'un des plus fameux marchés de l'Univers; mais les révolutions arrivées dans l'Asie, & qui y sont si communes, l'orgueil qui n'accompagne que trop souvent les grands succès, la mollesse qui naît de l'opulence, la concurrence des nations plus éclairées, la dureté du fisc, l'infidélité des particuliers, & plusieurs autres causes qui peut-être nous échappent, ont détruit la splendeur de cette riche & superbe cité: elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle étoit peu d'années après son établissement; & la vie efféminée que menent ses citoyens,

la corruption générale, les vices de l'administration, & l'influence des Moines dans les résolutions publiques, ne permettent pas d'espérer qu'elle se releve jamais. Dépouillée de plusieurs provinces fertiles sur lesquelles elle dominoit despotiquement, il ne lui reste plus que la petite isle où elle est située, & les deux péninsules qui forment son port.

A la gauche de Goa, est la presqu'isle de *Bardès*, qui a quinze milles de long & quarante-cinq de circonférence; elle contient vingt-huit villages. Les Hollandois ont sur la côte un établissement à *Vingrela*, qui n'est éloigné de Goa que de sept à huit lieues.

Le royaume de *Canarà* ou de *Carnate* est situé au midi de celui de Visapour & de la côte de Concan, dont il est séparé au nord par la riviere d'*Alinga*, qui termine l'Indostan du côté du midi. Il s'étend le long de la côte occidentale de la presqu'isle en deçà du Gange, dans l'espace de près de quatre-vingts lieues du midi au nord, & seulement de vingt-cinq du levant au couchant. Il est borné au levant par les montagnes des Gattes, &

Royaume de Canara ou de Carnate.

au midi par la côte de Malabar. On a cru long-temps en Europe, ſur la foi d'un Voyageur, qu'il exiſtoit une ancienne muraille entre la côte de Canara & celle de Malabar: en conſéquence on la trouvoit marquée dans les meilleures Cartes; mais des Obſervateurs, ſur la fidélité deſquels on peut compter, l'ont cherchée dans ces derniers temps, n'en ont trouvé aucune trace, & n'ont rencontré perſonne qui leur ait dit l'avoir vue.

Le pays de Canara abonde en riz noir, en palmiers, & en poivriers; on y trouve beaucoup de fruits de différentes eſpeces, & une grande quantité de bétail. Les habitans ſont d'une couleur brune, tirant ſur le noir; ils ſont forts, robuſtes, & vivent long-temps: l'Idolâtrie avec ſes plus ridicules ſuperſtitions eſt la Religion de cette contrée. Ceux qui demeurent dans les villes s'adonnent volontiers au commerce, & y réuſſiſſent; mais le peuple de la campagne s'applique à l'agriculture & à la pêche: il mene une vie fort pauvre, & n'habite que dans de chétives chaumieres; ſa nourriture conſiſte dans un peu de riz, & il s'abſtient de manger de la chair de bœuf, de buffle & de

porc.

porc. Les enfans de ces campagnes, de l'un & de l'autre sexe, vont exactement nus jusqu'à l'âge de huit ans; & depuis cet âge, les hommes & les femmes portent autour des reins une simple piece de drap ou de toile, pour couvrir leur nudité. Les hommes se rasent la tête, & n'y laissent qu'une touffe de quelques cheveux. Les peuples du Canara ont une Langue particuliere.

On partage le Canara en quatre royaumes ou principautés; savoir, *Cananor*, *Bandel*, *Batecala*, & *Onor*; mais cette division, dans l'état actuel des choses, pourroit bien n'être pas tout-à-fait exacte; & malheureusement, s'il est vrai, nous n'avons pas les secours nécessaires pour la rectifier, par rapport aux nouveaux possesseurs de ces pays.

La ville de *Narsing*, que d'autres nomment *Chandegri* ou *Bisnagar*, a quelquefois donné son nom au Canara, parce qu'elle en est regardée comme la capitale, & que le Souverain y fait sa résidence. Elle est bâtie dans la situation la plus avantageuse, sur le sommet d'une haute montagne, & son enceinte est formée par une triple enceinte de fortes & hautes murailles, dont la derniere a

plus de trois lieues de circuit. Le palais du Roi est spacieux, magnifique, & entouré de larges & profonds fossés. Sans une permission expresse de sa part, on ne laisse entrer personne dans la forteresse; il souffre assez facilement que les Voyageurs demeurent pendant quelques jours dans la ville; mais il s'est fait une loi rigoureuse de n'y laisser établir aucun Européen, sous prétexte de commerce. Ceux qui y ont fait quelque séjour, nous rapportent qu'il n'y a point de lieu dans les Indes où la justice soit administrée avec plus de rigidité.

Le Souverain de Bisnagar prend la qualité de *Roi des Rois* & de *Mari de mille femmes*; & l'on dit qu'il a quelquefois fait la guerre pour soutenir ces titres ridicules, comme les Rois de Siam pour la possession unique de l'éléphant blanc. Son artillerie est considérable & imposante; mais ses canons ne sont pas jetés en fonte comme les nôtres; ils sont faits de plaques de fer épaisses, jointes ensemble & attachées avec des cercles de fer comme nos tonneaux. On prétend qu'il peut lever cent mille hommes de pied, trente mille cavaliers, & jusqu'à sept cents éléphans. Ces forces respecta-

bles & la soumission aveugle de ses sujets, qui le regardent comme un Dieu, font qu'il est fort recherché par les Européens, qui sentent les avantages que peut produire la liberté du commerce dans ses Etats.

Le Canara & ses dépendances sont riches en mines d'or, d'argent & de diamans. Dans les rivieres qui le traversent, on pêche des améthystes & des saphirs, qu'on trouve attachés aux rochers.

Onor est une ville de la côte de Canara, à dix-huit lieues de Goa. Son port est bon & très-sûr; il est formé par deux rivieres, & défendu par une citadelle. On y trouve plusieurs Portugais, à qui il a été permis d'y faire des établissemens.

Les plus importantes places de cette côte, soit pour le commerce, soit pour la bonté de leur rade, sont celles de *Barcelor*, à six lieues, & de *Mangalor*, à quinze lieues de Goa. Les Portugais y ont eu des forts, d'où les habitans du pays les ont chassés pendant leur longue guerre avec les Hollandois; mais après que la paix eut été faite entre les deux nations, les Indiens, fatigués des courses

des Hollandois sur leur territoire, offrirent de remettre aux Portugais les forts qu'ils avoient occupés. Ceux-ci les refuserent, & se contenterent d'établir simplement deux Bureaux, pour recevoir la moitié des droits d'entrée & de sortie de toutes les marchandises.

Malgré l'abondance & les richesses de ce pays, il n'est point de peuple plus pauvre & plus malheureux que les Canarins. Ils sont livrés à la plus affreuse idolâtrie, & leur *Joquis* ou Prêtres ont renchéri sur les Grecs dans l'usage infame du *Phallus* ou *Lingam*, qui n'est autre chose que le Priape des Grecs. La décence ne nous permet pas d'entrer dans le moindre détail sur cet abominable culte. Le Chef de ces Joquis fait sa résidence à quelque distance de Surate, dans un jardin de palmiers & de cocotiers. Par le moyen de ses Prêtres, qui sont répandus dans toute l'Asie, il a des correspondances jusqu'aux extrémités de la Tartarie; & c'est avec l'aide de ces gueux, qui n'ont pour vêtemens que quelques morceaux de linge autour de la tête, qu'il fait, dit-on, un commerce immense de pierreries brutes. Les Européens pourroient faire de grandes fortunes avec ces

miſérables ; mais ſur-tout leur eſpionnage ſeroit d'un grand ſecours dans certaines circonſtances, & l'on fera toujours très-bien de cultiver politiquement l'amitié de leur Chef.

Cananor eſt la principale ville de la principauté de ce nom : elle eſt ſituée ſur le bord de la mer, à quinze lieues de Mangalor. C'eſt le premier pays où les Portugais aient abordé, dans leur ſecond voyage aux Indes, ſous la conduite de Pierre Alvarès Caprales. Ce Commandant fit accroire au Souverain de Cananor, que le Roi de Portugal l'avoit expreſſément envoyé des extrémités du Monde, pour faire alliance avec lui. Le Prince Indien, ſéduit par ce compliment, envoya des Ambaſſadeurs à Emmanuel, qui régnoit alors. Il combla de bienfaits les Navigateurs, & permit à François d'Almeyda, Vice-Roi des Portugais aux Indes, de bâtir un fort ſur la côte, pour la ſûreté du commerce que devoient faire les deux nations. La concorde fut bientôt troublée par la mauvaiſe conduite d'un Capitaine Portugais, qui, ſous un prétexte léger, coula à fond un vaiſſeau appartenant à un allié du Souverain de Cananor. La guerre s'alluma entre les Por-

tugais & les Indiens, & dura près de cinquante ans, avec une perte infinie & une égale constance. Enfin les Hollandois, qui, en 1663, venoient de s'emparer de Granganor, de Cochin & de Coulan, crurent qu'il étoit important pour leur sûreté de chasser les Portugais de Cananor. Ils y réussirent l'année suivante; & l'ennemi sorti de la place par capitulation, ils se lierent par un traité avec les Canarins, au grand avantage de la Compagnie Hollandoise.

Le Malabar.

Le *Malabar* proprement dit, est situé au midi des Etats de Canara, & s'étend le long de la côte, dans l'espace d'environ cent lieues au midi jusqu'au Cap Comorin, qui est la partie la plus méridionale de la presqu'isle. Sa plus grande largeur du levant au couchant n'a que vingt-cinq lieues, étant fort resserrée par les montagnes de Gattes, qui en bornent l'étendue au levant.

Ce pays est un des plus beaux de la presqu'isle : il est extrêmement peuplé, & l'on y compte un grand nombre de villes. Par-tout on trouve de grandes forêts, & l'on marche, à l'abri d'un soleil presque toujours ardent, sous de

longues allées de palmiers, & d'autres arbres qui ne quittent point leur verdure. Par-tout les champs sont semés de riz, ou coupés par des prairies & gras pâturages, entre lesquels on découvre un grand nombre d'étangs très-poissonneux. Les peuples du Malabar sont tous Idolâtres; & ce sont eux qui, de tous les Indiens, portent le plus loin leur vénération superstitieuse pour la vache; ils se croient sanctifiés, lorsqu'ils ont fait sur eux quelques lustrations de la bouse de ces animaux. On ne peut nombrer les pagodes, remplies d'idoles monstrueuses, répandues dans la campagne, ou qui servent d'ornement aux villes. Les *Bramines* sont les Ministres de la Religion de ces Idolâtres, qui ont pour eux la plus grande vénération: ils composent la premiere Caste de la nation, & n'ont pour tout habit qu'un tour de toile de coton qui leur enveloppe la tête. Un pagne seulement cache ce qu'il n'est pas permis de découvrir. Les *Naïrs* ou *Nobles* forment la seconde Caste; ceux-ci ne s'appliquent qu'au métier des armes, & l'on auroit peine à concevoir jusqu'à quel point ils sont orgueilleux. Ces Naïrs sont bien faits & braves, mais efféminés & su-

perstitieux. Quelques-uns se sont formés des petits Etats sur la côte; d'autres se sont acquis de petites propriétés. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps, ou exerce le brigandage sur les chemins, où il faut en payer quelques-uns pour se garantir des autres. La troisieme Caste est celle des *Artisans*; elle se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. A cette Caste appartiennent deux professions, remarquables par des usages particuliers; l'une est celle des seuls ouvriers auxquels il soit permis de creuser des puits & des étangs; & l'autre celle des Voituriers, dont la principale fonction est de nourrir les armées, & qui ont le droit acquis ou usurpé de faire paître leurs animaux par-tout où ils se trouvent. La quatrieme classe est celle des *Pêcheurs*; & la cinquieme, la plus méprisée de toutes, est celle des *Laboureurs* & des gens de la campagne, qu'on appelle *Poulias*. Il est défendu à ces derniers d'entrer dans les villes.

Ces différentes Castes n'ont aucun commerce ensemble. Les hommes, dont les cheveux sont noirs, les lient avec un cordon: les femmes laissent flotter les leurs; & comme elles vont presque nues,

toute leur parure se réduit à beaucoup de bagues, de colliers & de bracelets. Elles peuvent épouser jusqu'à sept maris, & ce grand nombre ne les empêche pas d'avoir des galans. Les enfans qui proviennent de ce commerce, appartiennent à celui des maris à qui la femme veut bien les donner. Ainsi c'est par la ligne féminine que l'ordre de succession est réglé, même par rapport à la Famille Royale. L'aînée des sœurs du Roi prend le titre de Reine; son fils aîné succede d'abord à la couronne; & au défaut de mâle, c'est la fille aînée qui monte sur le trône. Toute la nation suit cette loi singuliere.

On trouve dans le Malabar quelques Chrétiens, convertis au Christianisme par les Missionnaires. On y rencontre aussi des Chrétiens que l'on appelle *de Saint Thomas*. Avant de se séparer, on sait que les Apôtres partagerent entre eux l'Univers, pour aller prêcher la Foi de l'Evangile, chacun dans les royaumes qui leur seroient échus. Saint Thomas eut la Parthie, qui comprenoit alors ce qui est au delà du Tibre & de l'Euphrate, & par conséquent les Indes firent partie

de son apostolat. C'étoit une tradition si constante & si reconnue dès le troisieme siecle, que cet Apôtre avoit prêché le Christianisme dans l'Inde, que l'impie Manès, qui se donnoit pour un second Messie & s'étoit choisi des Apôtres, en envoya un aux Indes, nommé *Thomas*, qu'il espéroit devoir être un jour confondu avec le Disciple de Jésus-Christ. Le fameux Voyageur Marc Paul rapporte que dans la province de Malabar on conservé le corps de Saint Thomas, Apôtre, qui a souffert le martyre pour l'amour de Jésus-Christ. Son corps, dit-il, repose dans une petite ville, où il y a beaucoup de Chrétiens qui lui rendent l'honneur qui lui est dû. Les habitans du pays le réverent comme un grand Prophete, & viennent de loin pour l'honorer; ils remportent avec eux de la terre du lieu où l'on croit qu'il a versé son sang, & ils en donnent aux malades avec un esprit de foi.

On peut diviser le Malabar en Etats du Samorin, & en royaume de Travancor. Les premiers s'étendent dans la partie septentrionale du pays, & renferment plusieurs principautés.

Le royaume de *Calicut* prend son nom de la ville capitale des Etats du Samorin ; il a environ vingt-cinq lieues d'étendue le long de la mer, & un peu moins de largeur. Ce pays est un des plus beaux, des plus riches & des plus peuplés de la presqu'isle. Il produit beaucoup de poivre, de gingembre & d'aloës ; on y recueille une très-grande quantité de riz & de coton, & les forêts sont remplies de singes, de perroquets & d'autres animaux. Il s'y fait un grand commerce, sur-tout d'épiceries, dont les Marchands, qui pour la plupart sont très-opulens, tirent d'immenses profits, & qui, par les droits, en rapportent un considérable à la Couronne, au moyen des différens ports qui sont sur la côte. Royaume de Calicut.

Le Souverain de Calicut prend le titre de *Samorin*, qui, en Langue arabe, équivaut à celui d'*Empereur*. Il le porte, suivant un ancien Réglement, de *Ceram Péroumal* ou *Péreymal*, qui, dit-on, se retira à la Mecque pour y finir ses jours. Ce Prince, maître de tout le Malabar, partagea son Empire entre ses parens & ses amis, & donna lieu à la multitude de petits Rois dont ces côtes sont remplies ; mais il ordonna que celui de Cali-

eut porteroit seul le titre de Samorin. En conséquence de cette loi, le Samorin est regardé par ses sujets comme une Divinité, & on lui rend des respects qui tiennent de l'adoration. On croit aussi Péreymal l'Auteur du réglement bizarre, par lequel, lorsque le Samorin meurt, on place sur le trône, non un de ses enfans, mais un fils de sa sœur, parce que les Bramines ayant eu les premieres faveurs de la Reine, & demeurant sans cesse auprès d'elle pour lui tenir compagnie, on présume que les enfans qu'elle met au monde leur appartiennent plutôt qu'au Roi; au lieu que les fils de sa sœur sont incontestablement du sang royal. Les autres usages du pays sur le mariage, tant du Prince que de celui des particuliers, ne sont pas moins extraordinaires. Lorsque le Roi épouse une fille, il donne cinq cents écus à celui des Prêtres qu'il juge à propos, pour passer la premiere nuit avec elle. C'est une coutume constante parmi les Nobles & même les Marchands, de changer entre eux les femmes qu'ils ont épousées, dans la ferme persuasion que c'est un moyen sûr d'entretenir l'amitié; mais les enfans demeurent au pere.

Une femme peut épouser sept maris, &

jouir de tous en même temps. Lorsqu'elle devient grosse, elle donne l'enfant à celui qu'elle veut, sans qu'il puisse le refuser : quoiqu'elles soient presque nues comme les hommes, leur coquetterie les engage à orner leurs oreilles, leurs bras, leurs jambes & leur estomac avec des bagues, des cercles & autres bijoux d'or & garnis de pierreries.

On conserve dans ce royaume l'ancienne division des peuples en cinq Castes. La premiere est celle des Bramines, qui ne quitte jamais le Roi pendant ses repas, & qui paroissent écouter avec le plus grand respect tout ce qu'il dit. Le Monarque qui regne aujourd'hui à Calicut est de cette Caste ; & comme il réunit en sa personne les deux autorités temporelle & spirituelle, ses sujets sont écrasés sous le joug du despotisme le plus cruel. La seconde classe est celle des *Naïrs* ou *Gens d'épée*, que leur condition anoblit, quoique simples soldats ; il leur est permis de porter l'épée, la rondache, la hallebarde ou la pique, quand ils sortent. Les *Artisans* & les *Pêcheurs* composent la troisieme & la quatrieme : celle des *Ouvriers* est la derniere. Ce sont eux qui cultivent la vigne,

font le vin, recueillent le poivre & les noix, sement le riz & le récoltent.

Le culte des idoles fait le fond de la Religion des sujets du Samorin, & ce culte est des plus extravagans ; mais leurs Prêtres, qui passent pour Sorciers, joignent à toutes leurs étranges superstitions un culte particulier en l'honneur du Diable ou mauvais Génie, qui devient pour eux une source de richesses, en leur soumettant, par la crainte, l'esprit des crédules habitans.

Depuis long-temps les forces militaires du Samorin ont été redoutables. Lorsqu'en 1503 les Portugais aborderent sur les côtes de Malabar, ils firent une espece de traité d'amitié avec ce Monarque ; mais bientôt leur tyrannie & la fureur de la domination les porta à se brouiller avec lui. Le Samorin équipa une flotte de deux cents vaisseaux, tels qu'ils pouvoient être alors dans le pays, rassembla soixante mille hommes, & donna bataille aux Portugais entre Calicut & Panana. Le succès ne fut pas décisif ; on fit la paix, & les Européens eurent la permission de bâtir une forteresse à Calicut. En 1529, la guerre se ralluma, & le Samorin, à la tête de cent mille hommes,

aſſiégea la fortereſſe, l'emporta d'aſſaut, & la fit raſer.

La ville de *Calicut*, capitale du royaume, peut avoir trois lieues de circuit : elle n'eſt point enceinte de murailles ; on y compte plus de ſix mille maiſons, diſperſées çà & là, & accompagnées de jardins, de vergers, de terres labourables, & d'étangs. Ces maiſons ſont bâties de gros morceaux de terre, coupés par carreaux, que l'on fait ſécher au ſoleil. Ordinairement elles n'ont pas plus de huit pieds de hauteur : quelques-unes ſont couvertes de tuiles ; celles des pauvres ne le ſont que de feuilles de coco. Un Marchand peut en acquérir une pour vingt écus, & celles des gens du commun n'en coutent que deux. Cette ville reconnoît pour ſon Fondateur le Roi Pérexymal, dont nous avons parlé au commencement de cet article. Ce Prince étoit bon, doux, juſte, point ſuperſtitieux ; il aimoit beaucoup les Chrétiens. Avant que de partir pour la Mecque, il leur accorda tous les droits & priviléges de la Nobleſſe du pays. En vertu de cette Ordonnance, ils ont le pas ſur les Naïrs ; & ce qui eſt encore plus intéreſſant pour

eux, c'eſt qu'ils ne dépendent que de leur Évêque, tant pour le temporel que pour le ſpirituel.

Le Samorin a quelques villes aſſez conſidérables dans ſes Etats; il réſide dans celle de *Panami*, qu'on dit grande, bien fortifiée, & dans une ſituation charmante.

Royaume de Tanor.

Le royaume ou plutôt la principauté de *Tanor* appartient à un Souverain indépendant, qui eſt fort ami des Portugais. Ce petit Etat n'a pas plus de dix lieues d'étendue en carré. La capitale, qui porte le même nom, n'eſt qu'à cinq lieues au midi de Calicut. Il y a ſur la côte un grand village, habité par des Chrétiens, qui étoient gouvernés par les ci-devant Jéſuites, tant pour le temporel que pour le ſpirituel. Le pays eſt aſſez fertile, & l'air ſain. Le poiſſon eſt la principale nourriture des habitans, qui ſont moitié Mahométans & moitié Idolâtres.

Royaume de Granganor.

Le Souverain des petits Etats de *Granganor* eſt tributaire du Samorin; en ſorte qu'on doit le regarder ſeulement comme un Gouvernement héréditaire. *Granganor*, qui

qui en est la ville capitale, est située sur la côte, à environ vingt lieues de Calicut, sur une petite riviere qui a sa source dans les montagnes des Gattes. Quoique grande, elle n'a pas de murailles, & les maisons qui la composent sont isolées; celle du Roi, qu'on appelle *palais*, n'a rien de remarquable. Du temps que les Portugais dominoient dans Granganor, on y voyoit plusieurs magnifiques églises, entre autres celle des Jésuites, qu'on appeloit dans le pays *Peres de Saint Paul*. Ils y avoient un collége & une nombreuse bibliotheque. L'Archevêque Latin des Chrétiens de Saint Thomas y avoit une cathédrale, auprès d'une forteresse, bâtie par les Portugais; mais depuis que les Hollandois eurent pris la ville d'assaut en 1662, leur haine pour les Catholiques Romains a presque détruit ces Communautés religieuses.

A dix lieues au levant de Granganor, sur une montagne dans les terres, & sur la riviere d'*Arcotta*, on trouve le bourg d'*Angamale*, où l'Archevêque ou Primat des Nestoriens, répandus dans la presqu'isle d'en deçà du Gange, faisoit sa résidence. L'hérésie du trop célèbre Nestorius, sur la pluralité de personnes en

Jésus-Christ, fut portée en Asie par des Evêques & des Prêtres qu'y envoya le Patriarche de Séleucie sur le Tigre. Elle y avoit fait les plus grands progrès, lorsque les Portugais arriverent dans cette partie du Monde. En 1605, le Pape Paul V voulut tenter la conversion des Nestoriens, &, pour y parvenir, donna l'autorité de Patriarche au Jésuite Ménésez, Portugais de nation, qui transféra le siége archiépiscopal des Nestoriens d'Angamale à Granganor. En 1609, le même érigea à Angamale un archevêché Latin, qui devoit toujours être possédé par un Jésuite; mais celui-ci n'ayant pas réussi auprès des Nestoriens, il fallut le transférer à Granganor, sous l'autorité des Portugais. Il paroît, suivant le témoignage de *la Crose*, dans son Histoire du Christianisme des Indes, qu'après la réduction de cette ville par les Hollandois, cet archevêché a subsisté, quoique les Chrétiens de S. Thomas, qui avoient abjuré leurs erreurs, les aient reprises. Mais on voit dans une relation des Missionnaires du Malabar, envoyée en 1714 à la Congrégation de la *Propagande*, que les Chrétiens de Saint Thomas, qui habitent les bois & les

montagnes, y sont au nombre de plus de deux cent mille, partagés en cent vingt-sept paroisses & plus de quatorze cents villages; que ces Chrétiens, dont la Liturgie est en syriaque, y avoient deux Evêques Syriens ou de leur Rit, l'un pour les Eglises du Nord, l'autre pour celles du Midi, & que la plupart de ces dernieres sont réunies à l'Eglise Romaine, sous l'autorité d'un Vicaire Apostolique.

Cochin, sur la côte de Malabar, étoit autrefois la capitale du royaume du même nom. Lorsque les Portugais y arriverent, le Souverain du pays leur permit de s'établir dans une partie de la basse ville qu'il leur céda, & qui, attendu sa proximité de la mer, étoit très-avantageusement située pour le commerce. De ce moment, les Portugais fortifierent leur nouvelle possession; & au seizieme siecle le Pape y érigea un évêché sous la métropole de Goa. En 1663, les Hollandois enleverent cette précieuse ville aux Portugais; & bientôt, entre les mains de ces derniers maîtres, Cochin devint la plus belle ville de la presqu'isle, après Goa. De superbes bâtimens s'éleverent, Royaume de Cochin.

les rues s'élargirent, l'enceinte fut fortifiée ; une citadelle respectable défendit le port, qui est bon ; & de l'autre côté, la riviere qui coule autour de la citadelle, ajouta encore à sa force. Du temps des Portugais, il y avoit vingt-cinq églises dans Cochin, qui toutes ont été destinées à différens usages ; on a conservé seulement celle des Cordeliers, qui a été accordée aux Catholiques. On trouve dans un fauxbourg de Cochin, une colonie de Juifs industrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au temps de la captivité de Babylone, mais certainement qui y sont depuis très-long temps. Le Souverain du pays demeure à *Koutschein*, ville située dans les terres, qui ne produisent guere que du poivre. Les montagnes du pays abondent en éléphans, qui sont les plus grands des Indes.

Royaumes de Porca & de Calicoulang.

Le petit royaume de *Porca* (car dans ces contrées on donne le nom de royaume à la moindre province dont le Souverain est indépendant ou tributaire), ce royaume, disons-nous, est placé entre celui de Cochin au nord, & celui de Calicoulang au midi. L'air y est mal-sain. Le

Roi est de la race des Bramines, & tous ses sujets sont Idolâtres comme lui. Ils sont occupés à la pêche pendant l'hiver; & tant que la belle saison dure, ils courent le pays pour détrousser les voyageurs. Avant que les Hollandois se fussent emparés de cet Etat, les Jésuites s'y étoient établis & y avoient déjà fait quelques conversions, ainsi que dans le royaume de *Calicoulang*. Un traité fort avantageux aux naturels du pays, les engagent à vendre aux Hollandois le poivre qu'ils recueillent, & qui est leur seule richesse.

Royaume de Travancor.

Le royaume de *Travancor* occupe environ trente lieues sur la côte méridionale de la presqu'isle; mais le pays va toujours en rétrécissant jusqu'au Cap Comorin, qui en est l'endroit le plus méridional, & alors il n'a pas plus de quinze lieues de largeur vers le nord: Il est vraisemblable qu'il n'a dû qu'à sa pauvreté la continuation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparerent du royaume de Maduré. Un Prince qui gouvernoit le Travancor vers l'année 1730, & qui occupa ce trône près de quarante ans, donna à cette couronne un éclat qu'elle

n'avoit jamais eu. Ce Prince étoit doué d'un sens exquis & profond. Un jour qu'il donnoit audience à deux Ambassadeurs d'un de ses voisins, dont l'un avoit déjà fait un long discours que l'autre se préparoit à continuer : *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit-il avec un visage austere. Son regne ne fut marqué par aucune foiblesse, car le trait que nous allons rapporter tient à la politique bien plus qu'à l'orgueil. Il étoit Naïr, & sembloit être humilié de ne pas appartenir aux Bramines, la premiere des Castes. Dans la vûe de s'y incorporer, au moins en apparence, il fit fondre, en 1752, un veau d'or, y entra par le musle, & en sortit par la partie opposée. Ses Edits furent datés depuis du jour d'une si glorieuse renaissance ; & au grand scandale de tout l'Indostan, il fut reconnu pour Bramine par ceux de ses sujets qui jouissoient de cette éminente prérogative. A l'aide d'un François, nommé *la Noye*, ce Prince étoit parvenu à discipliner sa petite armée, avec laquelle il comptoit conquérir le Malabar entier. Ses succès ont été traversés par les Européens ; mais au moins est-il parvenu à reculer les bornes de ses petits Etats,

à encourager l'agriculture, & à élever quelques manufactures de coton.

Le pays de Travancor est célebre par la mission qu'y fit S. François-Xavier. Les Chrétiens y ont quelques églises, entre autres une bâtie à *Cotati* ou *Cotate*, dans l'endroit même où étoit la cabane qui servoit de logement au saint Missionnaire.

Le *Coulan*, qui fait partie du Travancor, est sous la domination du Souverain de Travancor, & a pour capitale une ville du même nom, dont les Hollandois se sont emparés en 1662, & qu'ils ont fortifiée. Elle est située sur une pointe qui s'avance dans la mer, à l'embouchure d'une riviere, où la marée monte fort avant, & a un havre très-sûr. On y trouve beaucoup de Chrétiens de Saint Thomas. Le Souverain demeure dans une ville du nom de *Coulan*, au milieu des terres : il y a une espece de palais, auprès duquel on voit la principale pagode du pays, qui est semé de petites villes & de villages bien peuplés d'Idolâtres. Les campagnes sont traversées par plusieurs rivieres ; elles abondent en arbres fruitiers.

Le Roi de Travancor est tributaire de celui de Maduré, du royaume duquel nous allons parler. *Carcalan* est sa capitale, défendue par une forteresse. Les Hollandois sont maîtres de *Tangapatan* sur la côte. Les Danois ont un établissement à *Coleschey*, & les Anglois un comptoir à *Anjinga*, placé sur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite riviere. La ville est fort peuplée & remplie de beaucoup de métiers.

Côte de Coromandel.

La côte de *Coromandel* comprend la partie orientale de la presqu'isle d'en deçà du Gange; elle est beaucoup plus étendue en largeur que l'occidentale, & renferme huit principaux Etats; savoir, en commençant par le midi, les royaumes de *Maduré* & de *Maissur*, de *Tanjaor*, de *Gingi*, de *Carnate*, de *Golconde*, de *Cicocol* & d'*Orixa*, & les Etats du Raja de *Jagarnat*. Cette côte est bornée au couchant par la chaîne des montagnes des Gattes, & elle a la mer au levant. Son étendue est de quatre cents lieues du midi au nord, & de cent vingt du levant au couchant. L'année y est partagée en six mois de pluie & six mois d'une chaleur excessive. La plage est cou-

verte, dans l'espace d'environ un mille, d'un sable tout-à-fait stérile, où viennent se briser avec violence les vagues de l'Océan Indien. L'intérieur du pays produit peu de blé; mais il y croît quantité de riz, de coton & de fruits. Il y a beaucoup de pâturages, mais on y voit peu de chevaux. Les habitans, qui sont presque tous Idolâtres, s'abstiennent de manger de la chair des animaux qu'ils regardent comme sacrés, suivant les principes de la Métempsycose. Il s'y trouve beaucoup de Noirs.

Royaumes de Maduré & de Maissur.

Le royaume de *Maduré* est borné au nord par celui de Gingi, au levant par ceux de Tanjaor & de Marava (ce dernier étoit autrefois tributaire du Roi de Maduré & est aujourd'hui une principauté indépendante), au midi par la mer des Indes, & au couchant par le royaume de Maissur & les montagnes des Gattes, qui le séparent de la côte de Malabar. Du midi au nord, il a quatre-vingts lieues d'étendue, & seulement trente du levant au couchant. Le Souverain du Maduré a soixante-dix Princes tributaires; on lui donne huit millions de revenu; il peut armer vingt mille hommes d'infanterie

& cinq mille cavaliers. Ses ſujets ſont tous Idolâtres, & ſe vantent d'avoir commerce avec le Démon, qu'ils évoquent par des cérémonies magiques. Le peuple eſt partagé en différentes Caſtes, comme dans les autres parties de l'Inde; & parmi elles il y en a qui font ouvertement profeſſion du vol & du brigandage. On ne trouve que peu de Chrétiens dans ce royaume : les Jéſuites y avoient établi quelques miſſions au ſeizieme ſiecle. La claſſe des riches eſt habillée avec une ſorte de magnificence; mais les pauvres, vexés par les grands, ont à peine de quoi couvrir leur nudité. Les femmes ſont tenues par leurs maris dans l'eſclavage le plus rude, & ſont condamnées à ne s'occuper que des ſoins de leur ménage, dont elles font les plus gros ouvrages. Le riz, dont on recueille de cinq ou ſix ſortes, & le millet, compoſent la principale nourriture des habitans, dont l'eau pure eſt la boiſſon ordinaire : ils ont cependant quelques liqueurs fortes qui enivrent. Les fleurs & les fruits de ces contrées ſont abſolument différens de ceux qu'on voit en Europe. Les éléphans & les bêtes féroces & fauves ſont communs dans les montagnes; mais les

chevaux qu'on éleve sont foibles & petits, tandis que les bœufs qu'on emploie à tous les usages, ont la plus grande force & deviennent monstrueux. Une remarque à faire, c'est que ces Idolâtres ont, de même que la plupart des peuples de l'Inde, en horreur la chair des bœufs, des vaches & des buffles, & qu'ils regardent comme un péché irrémissible de tuer aucun de ces animaux; cependant ils tuent des moutons & des chevres, & ils se nourrissent de leur chair.

Autrefois le Souverain du Maduré faisoit sa résidence dans une ville située sur la petite riviere de *Vaighai*, au milieu d'une campagne fertile; cette ville est grande, bien fortifiée; & outre l'ancien palais du Monarque Indien, qui a transporté sa petite Cour à *Trichinapali*, elle est ornée de plusieurs belles pagodes, & sur-tout de celle où les Idolâtres viennent adorer *Chocaneden*, la principale idole du pays, dont on raconte les choses les plus ridicules. Les Chrétiens y ont eu deux églises; peut-être celle bâtie par les Jésuites, depuis la destruction de celles-ci, subsiste-t-elle encore.

Shiringapatnam est la capitale du pays de *Maissur* ou *Maissoure*, que les Cartes

présentent presque comme d'une grandeur égale à celui de Maduré, & dont l'intérieur est peu connu. Les Portugais y ont établi une mission.

Les côtes qui bordent les Etats de Maduré ont environ cent lieues de longueur, & sont aussi appelées *côtes de la Pêcherie*, à cause de la pêche des perles qu'on y fait tous les ans aux mois d'Avril & de Septembre, & à laquelle on emploie jusqu'à soixante mille hommes. Le Roi de Maduré & le petit Prince de Marava ont toutes les perles qu'on tire de la mer le premier jour de la pêche, suivant la rade où elle se fait.

Les Pêcheurs dont on sert sont de pauvres Indiens, que l'on rassemble au nombre de plusieurs mille. Après être convenu avec eux d'un certain prix, chaque plongeur se bouche les oreilles avec du coton, & se pince le nez avec une sorte de tenaille. Il porte une éponge, imbibée d'huile & attachée au bras, pour se l'appliquer sur la bouche toutes les fois qu'il veut reprendre haleine. Il se munit aussi de quelques feuilles d'un prétendu arbre enchanté, qui doivent le garantir de l'attaque des poissons carnaciers : outre cela, il se ceint les reins

avec un filet, dans lequel il ſerre les coquilles. Le Plongeur ainſi équipé, eſt deſcendu juſqu'au fond de la mer avec une corde, à laquelle on a eu ſoin d'attacher une groſſe pierre. Dès qu'il trouve le fond, il s'occupe, avec un inſtrument de fer, à détacher les coquilles du rocher. Lorſque le filet eſt plein, il donne un ſignal, & on le remonte promptement. Après qu'on a tiré ces coquilles de l'eau, on les laiſſe ſur le ſable, juſqu'à ce qu'elles aient exhalé leur puanteur; alors l'huître qui y étoit renfermée étant morte, la coquille s'ouvre, & montre à découvert la perle attachée à la nacre. On tire ces perles avec un crible; les groſſes ſe vendent à la piece, & les petites au poids. Il n'y a point d'années qu'il ne périſſe dans ce travail un grand nombre de Plongeurs, dont les uns ſe noyent ou ſont étouffés par les exhalaiſons peſtilentielles, & les autres ſont dévorés par les chiens marins, malgré les feuilles préſervatives de l'arbre enchanté. Les Dames ignorent ce qu'il en coute pour fournir à leur luxe ces précieuſes bagatelles. On trouve auſſi ſur les rochers qui ſont au fond de l'eau, de l'ambre gris, auſſi par-

fait que celui des Maldives ou de Madagascar.

Les Hollandois ont plusieurs établissemens sur la côte de la Pêcherie ; ils y font un très-grand commerce, sur-tout depuis 1658, qu'ils ont enlevé aux Portugais la ville de *Tutocoryn* ou *Tutucurin*, peuplée par cinquante mille habitans, tant Chrétiens qu'Idolâtres. Il y a plusieurs missions dans le pays, depuis que S. François-Xavier y a prêché l'Evangile, & on y envoie un Evêque ou Vicaire Apostolique. Du temps des Portugais, on trouvoit sur cette côte une grande quantité de bourgs & de villages, habités par des peuples nommés *Paravas* & *Maravas*.

Royaume de Tanjaor ou Tanjaour.

Le royaume de *Tanjaour*, que l'on trouve en remontant vers le nord, est renfermé presque tout entier entre les deux branches que forme le *Caveri*, en se divisant à *Trichinapaly*. On ne peut trouver un pays dont la figure lui ressemble davantage que le Delta de l'Egypte, compris de même dans un triangle, formé de deux côtés par les bras d'un fleuve, & de l'autre par la mer.

Ce royaume a vingt-cinq lieues d'étendue du levant au couchant, & trente du midi au nord. C'est un des plus fertiles pays de l'Inde méridionale. La ville de *Tanjaner*, capitale du royaume, est dans les terres, à quinze lieues de la côte, sur un bras du fleuve Caveri. Il y a une forteresse, revêtue d'un double enceinte, dans laquelle est le palais du Souverain, qui possede, dit-on, douze millions de revenu. Cette ville doit son origine à un fameux temple d'idoles.

La premiere place qui se présente en sortant du détroit qui partage la presqu'isle, est *Négapatan*. Lorsque les Portugais commencerent à s'établir dans les Indes, ce n'étoit qu'un simple bourg, qu'ils augmenterent au point d'en faire une ville considérable. Ils l'environnerent de fortifications, & creuserent autour un large fossé. Comme alors ils possédoient toute la côte de la Pêcherie & l'isle de Ceylan, cette place leur étoit de la plus grande importance; ils y bâtirent de belles églises, & y établirent un collége sous la direction des Jésuites. En 1658, Négapatan leur fut enlevé par les Hollandois, qui aussi-tôt en augmenterent les défenses, & la munirent d'une forte

garnison. Depuis cette conquête, on y voit des Maures, des Banians & des Indiens de toutes les provinces, qui y font un commerce très-considérable sous la protection des Hollandois. On y compte actuellement cent mille habitans. Un des fauxbourgs n'est habité que par des Idolâtres, qui y ont bâti plusieurs pagodes, & qui respectent tellement les serpens dont la ville est remplie, qu'ils ne veulent pas permettre qu'on en tue aucun.

Depuis l'année 1739, les François ont dans ce royaume des établissemens à *Karical* & à la forteresse *Karcangery*, dont ils ont obtenu la souveraineté du Roi. A la paix de 1783, Karical, qu'ils avoient perdu, leur a été rendu. Cette place est située sur le Colram, à quatre lieues de Négapatan, à deux au sud de Tranquebar, & à vingt-cinq aussi au sud de Pondichery. Le domaine en appartient aux François. La ville est occupée par des Chrétiens, des Mahométans & des Idolâtres au nombre de cinq mille : il y a des mosquées, des pagodes & une église, dix gros bourgs en dépendent. Le terrain est excellent.

La

La ville de *Tranquebar* eſt ſur la côte ; elle appartient aux Danois, qui l'acheterent du Souverain du pays en 1630, moyennant une redevance annuelle, & ils en ont fait depuis le centre de leur commerce dans l'Inde. Elle eſt à environ trente lieues de Pondichery, à l'embouchure de la rivicre Caveri dans la mer. Une citadelle, nommée *Dannebourg*, la défend. Les rues de la ville ſont fort étroites ; il y a une égliſe Catholique, trois Proteſtantes, une moſquée, & cinq grandes pagodes ; ce qui prouve qu'elle eſt habitée par des Catholiques Romains, des Proteſtans, des Mahométans, & des Idolâtres. Le Roi de Danemarck y entretient des Miſſionnaires de ſa Communion, dont le zele actif les a portés à faire imprimer pour leurs Proſélytes des Livres de prieres & l'Ancien Teſtament, tant en Langue malabare qu'en portugais.

Le royaume de *Gingi*, qui ne ſubſiſte plus, faiſoit autrefois partie du Carnate, qui borne cet Etat au nord ; il a au couchant les royaumes de Maduré & de Maïſſoure, au midi celui de Tanjaour, & la mer des Indes au levant. Son étendue du midi au nord eſt de quarante-cinq Royaume de Gingi.

lieues, & on ne lui en compte que quarante du levant au couchant. L'Empereur Mogol Aurengzeb en fit la conquête ſur le fameux Sevagi dans le dernier ſiecle, & il y nomma un Nabab ou Gouverneur, qui fut établir ſa réſidence à *Gingi*, capitale du pays, ſituée dans les terres, à quinze lieues de Pondichery, & bâtie au pied de trois montagnes formant un triangle, & ſur le ſommet de chacune deſquelles il y a un fort qui s'unit aux deux autres par des murailles & des tours. Ce Gouverneur dans la ſuite, ſans prétendre en apparence ſe ſouſtraire à la domination de ſon Maître légitime, aidé par les François, ſut rendre ſon Gouvernement héréditaire, & par ſa valeur & ſes intrigues y réunir les royaumes de Carnate & de Golconde, toute la côte de Malabar & le Décan. Le Nabab, qui régnoit en 1750, céda à la Compagnie Françoiſe des Indes, la ville de *Mazulipatnan* ou *Mazulipatan*, ville ſituée à l'embouchure de la Kriſna, & ſervant de port aux provinces qui formoient autrefois le royaume de Golconde; mais neuf ans après, elle paſſa de ſes mains dans celles de l'Angleterre, qui en eſt encore en

possession. Entre autres avantages, les Anglois ont trouvé sur le territoire de cette ville les plantes les meilleures, qui servent à la teinture des toiles.

La ville de *Pondickery*, la principale de l'ancien royaume de Gingi, est aujourd'hui le centre du commerce de la Compagnie Françoise aux Indes. Lorsque les François s'y établirent en 1670, elle se nommoit *Boudoutschery*, & c'étoit un lieu peu remarquable. On y établit aussi-tôt un comptoir, on y bâtit un fort; les Jésuites y fonderent un séminaire; les Missions étrangeres y eurent une maison, & les Capucins un couvent. Les Hollandois, jaloux & surpris de la rapidité avec laquelle se formoit cet établissement, le firent attaquer avec une artillerie formidable & trois mille cinq cents hommes de troupes réglées. Cent cinquante François soutinrent tous les efforts de l'ennemi pendant douze jours; mais enfin, accablés par le nombre, ils se rendirent à des conditions honorables, & sortirent de la ville le 3 Septembre 1693, avec armes & bagages; mais les Hollandois rendirent la place en 1698, après la paix de Ryswick, comme on en étoit convenu dans le traité. On sait

qu'avant que d'attaquer Pondichery, les Hollandois voulurent charger de cette entreprise les naturels du pays, qui n'auroient pu être contraints de le restituer. Le Prince Indien auquel ils s'adresserent, ne fut pas tenté, par l'argent qu'on lui offrit, de se prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il constamment, *ont acheté cette place, il seroit injuste de les en déloger.*

Les François étant rentrés en possession de la ville & du territoire de Pondichery, s'appliquerent à la fortifier de trois côtés par un rempart, un fossé, des bastions & un glacis, & la rade fut défendue par des batteries judicieusement placées. La ville, dans une circonférence d'une lieue, pouvoit alors contenir soixante-dix mille habitans : quatre mille étoient Européens, Métis ou Topasses; il y avoit au plus dix mille Mahométans; le reste étoit des Indiens, dont quinze mille étoient Chrétiens, & les autres de toutes sortes de Castes. Trois aldées (villages), dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames. Tel étoit l'état de la Colonie, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de

fond en comble, & en chasserent tous les habitans.

Quoique la ville de Pondichery soit privée de port, ainsi que toutes celles qui ont été bâties sur la côte de Coromandel, elle a néanmoins sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode, puisque les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon de la place. Le territoire, long de trois lieues, n'en a qu'une en largeur. Deux rivieres traversent le pays, & leurs eaux sont excellentes pour les teintures, sur-tout pour le bleu. Un côteau, élevé de cent toises au dessus de la mer, sert de guide, sur cette côte basse, aux bâtimens qui y naviguent, & cet avantage est inestimable. Un étang, creusé depuis plusieurs siecles, rafraîchit & fertilise les terres; enfin Pondichery est favorablement situé pour recevoir les marchandises du Carnate, du Maïssoure & du Tanjaour. Toutes ces considérations engagerent les François à rétablir cette place en 1765. A peine les Ouvriers furent-ils en travail, qu'on vit accourir de tous côtés les infortunés Indiens que la guerre, la dévastation & la politique avoient dispersés. Au commencement de

1770, il s'en trouvoit déjà vingt-ſept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations, excités par ce doux préjugé, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour, & les autres revinrent ſucceſſivement. Depuis ce temps, la Colonie s'eſt accrue, la ville a été ſuperbement rebâtie, & le commerce y proſpere.

Le Conſeil ſupérieur des Indes Orientales Françoiſes, qui a un Préſident pour Chef, & d'où dépendent trois comptoirs, réſide à Pondichery avec le Gouverneur. Les trois comptoirs ſont *Mahé* ſur la côte de Malabar, *Karikal* ſur celle de Coromandel, & *Chandernagor* ſur les frontieres du Bengale. La Compagnie, comme Souveraine de Pondichery & de ſes dépendances, y fait battre monnoie au nom du Roi. Elle ne reçoit point dans le commerce les *coris*, qui ont cependant cours dans le pays, quoique ce ne ſoient que de petits coquillages, dont les vingt valent trois deniers. Leurs louis, qu'ils nomment *pagodes*, ont ſeulement la valeur d'une demi-piſtole.

Quoique les ſables dominent dans le territoire de Pondichery, il ne laiſſe pas de produire un peu de riz, de groſſes

raves, de l'oseille, des épinards, des petites citrouilles, appelées *giromons*, de la chicorée, des choux blancs, des concombres ; mais tous ces légumes ont un goût différent de ceux de l'Europe. La racine, nommée *chayaver*, & qui sert aux couleurs, y vient très-bien. Il y croît quantité de citrons, quelques oranges, des bananes, des grenades, des patates, des melons d'eau délicieux, & beaucoup d'autres fruits que l'on ne connoît point dans nos climats. On y trouve toutes sortes de volailles, du gibier, des bœufs, des vaches, & considérablement de buffles, dont les naturels se servent pour le transport de leurs fardeaux.

Nous ne pouvons nous refuser à dire ici quelque chose du *coco* ou *palmier des Indes*, cet arbre si extraordinaire & en même temps si précieux, qui croît en abondance dans cette partie du Monde. Ce palmier n'a qu'une seule tige, au plus d'un pied de diametre, qui s'éleve à cinquante de haut, & s'élague de lui-même. De sa cime naissent quelques branches légeres, avec des feuilles quelquefois longues de vingt pieds, qui lui

forment une agréable chevelure. Lorsque ſa tige eſt verte, elle renferme une moëlle blanche, ſemblable à du lait caillé, extrêmement tendre, & dont on pourroit manger même avec excès, ſans craindre de ſe faire mal. Alors le bois eſt ſpongieux & ſe coupe aiſément. Lorſqu'il eſt abattu, il ſe durcit, & l'on s'en ſert pour brûler; on en fait des mâts, des planches, des timons, des épées & des fleches qui peuvent percer des cuiraſſes de fer. On y diſtingue trois écorces; la premiere & la ſeconde ſervent à emballer les marchandiſes; la troiſieme eſt ſi déliée, qu'on en fait du papier, & qu'elle tient lieu de toile pour pluſieurs uſages.

A la cime & immédiatement ſous l'endroit de la tige où naiſſent les branches, on voit croître pluſieurs gouſſes applaties, de la groſſeur & de la longueur du bras d'un homme. Elles conſiſtent en deux ou trois enveloppes, qui ſe rompent à meſure que le fruit qu'elles renferment pouſſe & groſſit. Alors paroît une grappe, figurée comme celle des maronniers, où ſont attachées quatre-vingts ou cent petites noix de coco, dont ſeulement

une douzaine parviennent à la maturité. Souvent les palmiers portent fleurs & fruits en même temps. Quand la noix est encore verte, l'Indien la cueille & en tire une chopine de liqueur, claire comme l'eau la plus pure & aussi fraîche que celle qui sort d'un rocher. Bue ainsi, elle étanche la soif & rafraîchit le sang; prise chaude, elle arrête le flux de sang. Lorsque cette liqueur est un peu plus avancée, elle s'épaissit, & on la mange à la cuiller comme de la crême. Plus affermie, elle prend la consistance, la couleur & à peu près le goût de nos cerneaux. On la rape quelquefois pour la mêler avec le riz, & c'est un mets fort délicat. L'huile qu'on en tire est fort douce, & la noix dont on l'exprime est de la grosseur & de la forme d'un melon. La premiere écorce est brune & très-unie; la seconde étant séchée, forme une espece de filasse, qu'on assaisonne avant sa maturité, & qu'on mange comme des cardons d'Espagne. La filasse est du meilleur usage. La plus fine fait cette étoffe qu'on appelle *écorce*; & des étoupes, on en fait des cables & des cordages plus propres pour les vaisseaux que ceux où l'on a employé d'autre matiere. La coque fournit des

vaſes à boire, qui ſont plus ou moins chers, ſuivant les figures que les Indiens y deſſinent avec beaucoup d'art.

Lorſque les Indiens veulent tirer du vin du palmier, ils coupent une fleur ou une gouſſe entiere, & ils attachent en cet endroit une eſpece de cruche, qu'ils collent à l'arbre hermétiquement, afin que l'air n'y entre pas & ne faſſe pas éventer la liqueur : lorſque le vaſe en eſt rempli, ils la font bouillir, & elle acquiert par le feu le goût & la qualité du vin. Pour en faire du vinaigre, ils l'expoſent à l'air, & ils la diſtillent à l'alambic pour en faire de l'eau-de-vie. Le ſucre qu'ils en tirent s'appelle *jacra* ; mais ils ne l'eſtiment point, parce qu'il eſt brun. La moelle qui regne le long de la tige de cet arbre & ſort à ſon extrémité ſupérieure, ſe nomme *palmite*, & eſt renfermée dans une gouſſe. Le dedans eſt une ſubſtance blanche, diviſée en feuilles que l'on mange crues, en ſalades, ou dans des potages comme des choux. Ces feuilles ſéchées tiennent lieu du plus beau papier que l'on ait dans les Indes ; mais en ôtant ce palmite, on riſque de faire mourir l'arbre.

On ſait que les feuilles de palmier ſont

d'une longueur considérable, & qu'elles ont la figure d'une plume à écrire. Les Indiens savent les rendre souples comme de la toile. Les uns s'en font des habillemens, d'autres des voiles, & presque tous en couvrent leurs maisons. L'utilité du cocotier a fourni aux Indiens un *dicton* qu'ils ont souvent dans la bouche; quand ils voient un homme de bien & qui a de l'industrie, ils disent de lui qu'il vaut autant que le cocotier. Nous avons parlé ailleurs de l'*arbre de racines*, qui se reproduit lui-même & qui n'est connu que dans les Provinces Orientales des Indes. Reprenons le détail des établissemens qui se trouvent sur la côte de Coromandel.

En 1686, les Anglois acheterent *Goudelour*, avec un territoire de huit milles le long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Ils en donnerent au Prince Indien qui le leur vendit, environ sept cent cinquante mille livres; & lorsque les Mogols, peu de temps après, s'emparerent du Carnate, ils se firent assurer cette acquisition. Mais comme cette place se trouvoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit dans l'occasion lui couper tous les secours, ils bâti-

rent ſur le bord de l'Océan Indien & à l'entrée d'une riviere, la fortereſſe de Saint-David, dont la protection fit bientôt monter la population du pays à plus de ſoixante mille habitans, occupés à peindre en bleu les toiles qu'on leur apporte de l'intérieur des terres, ou à fabriquer les plus beaux baſins de l'Univers. En 1758, les François porterent le ravage dans cet établiſſement; mais, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on ſe ſoit contenté de mettre Goudelour en état de défenſe, la Colonie n'a pas tardé à ſe relever de ſes pertes.

Arcate eſt une grande ville, ſituée à vingt-cinq lieues au ſud-oueſt de Pondichery; c'eſt la capitale d'une province gouvernée par un Nabab. Les Marates brûlerent cette ville en 1740.

Royaume de Carnate.

Le royaume de *Carnate*, puiſque l'on donne encore abuſivement ce titre aux provinces de l'Inde gouvernées par des Nababs, qui ne reconnoiſſent encore que bien foiblement l'autorité de l'Empereur Mogol, ce royaume, diſons-nous, a celui de Gingi au midi; il eſt ſéparé au couchant de la côte de Malabar par les montagnes des Gattes, & du royaume

de Golconde, au nord, par la riviere de Coulor ou de Krisna. Il a la mer au levant, & son étendue, tant en largeur qu'en longueur, n'est pas moindre de quatre-vingt-cinq lieues. Anciennement cet Etat s'étendoit de la côte orientale à la côte occidentale. Il a été un temps où les Souverains du Carnate, qui prenoient le titre d'Empereurs ou de Rois des Rois, dominoient sur les deux côtes de Malabar & de Coromandel, depuis l'extrémité septentrionale du royaume d'Orixa jusqu'au Cap Comorin. Cette Puissance a été successivement morcelée par plusieurs ennemis redoutables. Les Patanes, peuple venu du Nord, ont commencé à l'entamer. Les Mogols l'ont ensuite attaquée, & lui ont enlevé le royaume de Guzarate & la plupart des domaines qu'elle possédoit vers le Nord. Enfin le dernier Monarque du Carnate étant mort en 1652, quatre de ses Généraux Mahométans se partagerent ses Etats: un d'eux s'empara du pays de Golconde, & un autre du Décan ou du Visapour. Ce fut sur ces usurpateurs que le Conquérant Aurengzeb en fit la conquête. Les seuls Princes du Malabar

échapperent au joug du Vainqueur, & resterent indépendans.

De tous les ennemis du Mogol, il n'y en eut point alors de plus dangereux que les Marates. Ces peuples, qui dans ce siecle ont acquis tant de célébrité, lorsqu'Aurengzeb porta la guerre dans les provinces de l'Indostan, abandonnerent ce pays & se réfugierent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate jusqu'à Goa. A l'abri de la tyrannie du Conquérant, ils y établirent différentes peuplades, qui avec le temps formerent un Etat respectable, dont *Pounach* est maintenant la capitale. Ces fugitifs ne porterent dans leur retraite que les vices & la licence qu'enfantent l'ignorance & la liberté des camps. Aucun d'eux alors n'inspira à ses camarades le désir de vivre sous de bonnes loix. Forcés de fuir de leur pays natal, ils perdirent le goût des occupations louables & paisibles, & ne respirerent plus que le brigandage. Cependant, semblables aux Arabes du désert, leurs courses se réduisoient au pillage de quelques caravanes; ou s'ils tentoient quelques entreprises sur les lieux habités, ils se bornoient à la dévastation de

quelque foible bourg : mais lorſqu'Aurengzeb menaça le Coromandel, & qu'ils ſe virent appelés à la défenſe de cette contrée par les habitans ; avertis de leur force, on vit ſortir les Marates de derriere leurs rochers, attaquer avec impétuoſité les troupes régulieres du Mogol, les entamer, & ſe retirer dans leur repaire avec un butin immenſe.

Il faut remarquer que les cavaliers Marates ne montent que des chevaux petits & mal faits, mais robuſtes, accoutumés à la plus chétive nourriture, qui réſiſtent aux plus grandes fatigues & franchiſſent les chemins les plus impraticables. Leurs maîtres n'ont pour tout équipage qu'une ceinture, un manteau, & un turban : leurs proviſions ſe réduiſent à une bouteille remplie d'eau, & à un ſac où il y a un peu de riz. Un ſabre étoit alors toute leur arme. Cette cavalerie audacieuſe put bien pendant quelque temps retarder les ſuccès des Mogols ; mais elle n'empêcha pas enfin l'entier aſſerviſſement des Princes Indiens. Cependant Aurengzeb, laſſé de s'oppoſer infructueuſement aux courſes des Marates, qui portoient ſans ceſſe le ravage & la deſtruction dans les provinces nou-

vellement conquiſes, fit avec eux le traité le plus honteux, ſi la néceſſité, toujours au deſſus de la Loi, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marates le droit de *Chotaye*, c'eſt-à-dire, la quatrieme partie des revenus du Décan, ſoubabie formée de ſes uſurpations dans la péninſule. Ce tribut déshonorant fut payé avec beaucoup d'exactitude durant la vie d'Aurengzeb; après ſa mort, il fut acquitté ou refuſé, ſelon que l'on fut on que l'on ne fut pas en force. Ces circonſtances attirerent ſouvent les Marates dans les provinces les plus éloignées de leurs montagnes. Leur audace s'eſt accrue de l'anarchie de l'Indoſtan; ils ont fait trembler le Mogol, ils ont reculé leurs frontieres, & ont conſtamment volé au ſecours des Rajas, qui cherchoient à ſe rendre indépendans.

Ce peuple, long-temps réduit à ſes montagnes, s'eſt étendu peu à peu vers la mer; il domine aujourd'hui ſur tout ce vaſte eſpace qui eſt entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. De là il fait des incurſions juſqu'au Gange; mais ſa demeure fixe & la réunion de ſes forces ſont au Malabar. On lui doit la juſtice de dire, que brigand

brigand au dehors, il traite avec douceur, & ne cherche qu'à améliorer les pays dont il fait la conquête. Sa conduite sur la mer est absolument différente; il pille les bâtimens trop foibles pour lui résister, & accorde un asile aux pirates étrangers, qui consentent à partager avec lui le fruit de leurs rapines.

Déjà maîtres de quelques postes sur les rivages de la mer, du temps d'Aurengzeb, les Marates commencerent à troubler la navigation le long des côtes de l'Inde. Le Mogol leur opposa une flotte, & les deux Puissances se battirent avec différens succès. Ce fut dans ces chocs continuels que le Marate *Conagy Angria* montra des talens si distingués, qu'il fut nommé Chef des forces navales de sa nation, & qu'on lui confia le gouvernement de l'importante forteresse de *Swerndroog*, bâtie sur une petite isle, à peu de distance du Continent. Cet homme courageux n'avoit travaillé que pour lui; il proposa aux compagnons de ses victoires de se rendre indépendans: ils le reconnurent pour Chef d'un peuple libre, & continuerent sous lui leurs pirateries, malgré les efforts que firent les Marates pour les faire rentrer dans le devoir, ou

pour les exterminer. Conagy Angria attira auprès de lui les plus intrépides aventuriers, & se forma un Etat, qui s'étendit sur la côte, depuis Tamana jusqu'à Rajapour, dans la longueur de quarante lieues, & environ huit lieues dans les terres, selon la nature du terrein. Ses successeurs eurent le même courage, la même activité & le même bonheur. Ils insulterent le pavillon des Européens, qui se virent forcés de ne plus naviguer que sous convoi. Ces déprédations avoient duré cinquante ans, lorsqu'en 1722 les Anglois se joignirent aux Portugais contre ces pirates. L'expédition fut malheureuse; celle des Hollandois ne réussit pas mieux. Il fallut avoir recours aux Marates, qui attaquerent les brigands par terre, tandis que les Anglois les poursuivirent par mer. Les ports & les forteresses furent bientôt enlevés en 1755. *Geriath*, capitale de l'Etat de ces corsaires, fut emportée l'année suivante, & avec elle fut ensevelie une Puissance qui ne s'étoit élevée qu'aux dépens de la prospérité publique. Le grand malheur a été que la destruction des pirates a augmenté les forces des Marates, déjà trop redoutables dans l'Inde.

L'Etat des Marates est commandé, sous l'autorité du *Puna* ou *Pouna*, par des Gouverneurs, qui ont sous eux des Commandans particuliers, appelés *Alvadars*, qui levent les impositions. Le sol appartient non au Souverain, mais à la masse des biens de l'Etat. Chaque portion est donnée à cultiver aux particuliers, & le Fisc retire en nature une part du produit, qui n'est pas exorbitante, afin d'encourager le cultivateur. Tout le pays est très-peuplé. De quatre lieues en quatre lieues & même plus près, on trouve des villages, dont les environs sont semés de maïs, de riz, de légumes, & d'autres grains dont on fait de l'huile, ou de quelques autres plantes, de la tige desquelles on fait des cordages. Le terrein est coupé par des rivieres. Dans les petites villes, il y a des manufactures de coton.

Les Marates sont naturellement gais, forts, pleins de santé, & ne comptent que sur leur courage & leurs armes. Leurs principales forces consistent en cavalerie. L'hospitalité est leur vertu dominante. Ils sont divisés par Caste : la derniere mange quelquefois de la viande; mais l'Idolâtre ne vit que de poisson, de légumes & de fruits : le Banian & le Bra-

mine se contentent des productions de la terre. Ces peuples ne sont pas tous de la même secte de la Religion Indienne. Les *Lingamistes* sont partagés en deux Castes générales; l'une porte trois raies sur le front, perpendiculairement à la ligne des yeux; l'autre les porte horizontalement. Ils brûlent leurs morts. Cette cérémonie se fait ordinairement sur le bord des rivieres, où ils jettent les cendres.

L'habillement des Marares consiste, à la ville, en une longue robe blanche, composée d'un corset cousu à un jupon; le tout est ouvert par-devant & croisé par son ampleur. A la campagne, ils portent deux larges & longues pieces de toile, l'une à la ceinture & l'autre sur les épaules, ou seulement une bande de toile autour de la ceinture, & qui passe entre les cuisses. Ils se couvrent la tête d'un turban. Celui des femmes consiste en une piece de toile peinte, très-longue, qui fait d'abord quelques tours autour de la ceinture, & qui s'y replie en arriere: on conserve la moitié de sa longueur, qui vient, après avoir couvert les épaules, passer sur la tête, & en tombant en avant, se replier par son bout à la

ceinture, après avoir couvert le ſein & les bras. A la campagne, elles laiſſent tomber ſur les épaules la toile qui eſt ſur la tête, & en la repliant, les épaules & le ſein reſtent à découvert. Cette toile, qui eſt très-fine, ne forme alors qu'une écharpe : elles prennent enſuite le reſte, le paſſent entre les cuiſſes, & s'en font une eſpece de caleçon. Elles ont la tête nue, & tout autour elles nouent leurs cheveux de différentes manieres. Les doigts de leurs pieds & de leurs mains ſont ornés de bagues, d'anneaux de verre & d'argent, avec des grelots. Chaque oreille eſt chargée de trois boucles, & un anneau eſt attaché à la ſéparation des narines. Leur front eſt orné d'une étoile d'or, incruſtée dans la chair. Leurs paupieres inférieures ſont peintes en noir, ce qui, ſelon elles, releve la beauté de leurs yeux. Le Lecteur voudra bien nous paſſer cette longue digreſſion, en faveur d'une nation ſur laquelle l'Europe a maintenant les yeux ouverts. Reprenons la deſcription géographique & hiſtorique du royaume de Carnate.

Biſnagar ou *Chandegri* eſt la capitale du royaume de Carnate; on la dit grande, fort peuplée, & éloignée de

Pondichery de cent vingt lieues. Il y a encore plusieurs grandes villes dans le Carnate, mais elles sont peu connues.

Les Anglois possedent sur la côte la ville de *Madras*, bâtie, il y a plus d'un siecle, par Guillaume Langhorne, dans le païs d'Arcate, sur le bord de la mer. Comme il avoit choisi, pour former cet établissement, un terrein sablonneux, absolument aride & privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'une mille, on chercha les raisons qui avoient pu le déterminer à ce mauvais choix : ses amis prétendirent qu'il avoit eu dessein d'attirer à Madras tout le commerce qui se faisoit à Saint-Thomé, ce qui en effet est arrivé; mais ses ennemis publierent qu'il n'avoit pas voulu s'éloigner d'une maîtresse chérie, qui demeuroit dans cette Colonie Portugaise.

Madras est la capitale d'un des trois Gouvernemens généraux que les Anglois ont établis dans les Indes; le fort de Saint-George est sa principale défense : elle est belle, bien bâtie, & s'est fort accrue des ruines de Saint-Thomé, qui n'en est qu'à une lieue vers le midi. On divise Madras en ville blanche & en ville noire : la premiere, qui n'est que le fort

Saint-George, est habitée par les Anglois, & ses fortifications sont maintenant respectables. La ville noire, autrefois entiérement ouverte, a été, après 1767, entourée d'une bonne muraille, & d'un large fossé rempli d'eau. On y compte trois cent mille habitans, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens. Le territoire de Madras s'étend cinquante milles à l'ouest, autant au nord, & a la même étendue au sud. Sur ce vaste espace il s'est élevé quantité de manufactures considérables, qui sont susceptibles de s'augmenter, & des cultures variées, très-florissantes. Ces concessions ont été le prix du plan que les Anglois avoient formé de donner le Carnate à un Prince Indien, nommé *Mamet-Ali-Kan*, & d'augmenter ses possessions aux dépens de celles de différens Princes, qui, pendant l'autorité du Mogol sur ces provinces, avoient été dépendantes du Carnate. Le succès a passé les espérances des Anglois. Ils ont assuré à leur protégé Mamet-Ali-Kan une domination très étendue, & un revenu de trente-un millions cinq cent mille livres, dont il remet à ses protecteurs neuf millions, au moyen des-

quels ils sont chargés de la défense de ses forteresses & de ses Etats.

Paliacate, sur la même côte que Madras, appartient aux Hollandois ; elle est située à environ dix lieues au nord de ce principal établissement des Anglois, dans une plaine sablonneuse & stérile, & n'a qu'une plage sans port. Pour s'assurer la possession de Paliacate & du comptoir qu'ils y ont établi dès 1606, ils y ont bâti le fort de Gueldres. La ville est peuplée de Mahométans & d'Idolâtres, qui en rendent le commerce fort actif. Les maisons y sont basses & serrées ; c'est un séjour assez triste.

A environ deux journées de Pondichery, on trouve *Méliapour* & *Saint-Thomé*. Méliapour étoit la capitale du royaume de Coromandel, lorsque les Portugais, sous le commandement de Gama, s'en emparerent. Surpris d'y rencontrer un nombre considérable d'habitans qui professoient la Religion Chrétienne, & qui se nommoient *Chrétiens de Saint Thomas*, ils changerent le nom de Méliapour, & l'appelerent *la ville de Saint-Thomé*. Nous avons déjà remarqué que la tradition porte que S. Thomas a

prêché l'Evangile dans ce pays, & que devenu l'objet de la jalousie des Brachmanes, ils le martyriserent sur une montagne voisine de Méliapour : mais ceux qui ont confondu cette derniere ville avec Saint-Thomé, sont tombés dans l'erreur. Ce sont deux villes contiguës l'une à l'autre, soit qu'elles l'aient toujours été, ou qu'elles ne le soient que depuis les guerres d'Aurengzeb, qui fit de ce lieu un amas de ruines. Méliapour est habitée par des Mahométans & des Idolâtres. Il y a dans Saint-Thomé cinq ou six cents familles Portugaises ou Métives, & quelques Arméniens. C'est un évêché suffragant de Goa, dont l'Evêque, en 1752, étoit un Augustin. La cathédrale est un grand bâtiment d'une hauteur considérable & sans clocher. On montre auprès une chapelle, où, dit-on, S. Thomas a fait sa demeure pendant quelque temps. C'est du nom de cette ville que les Chrétiens Nestoriens, répandus dans les Indes, ont pris celui de Chrétiens de Saint Thomas. On a bâti sur une montagne voisine de la ville, une église en l'honneur du saint Martyr, où les Portugais vont en pélerinage.

Les Portugais, maîtres de Saint-

Thomé, qui alors étoit fort considérable, la céderent au Souverain de Golconde, pour l'empêcher de tomber entre les mains des Hollandois ou des François. Ces derniers s'en rendirent les maîtres en 1672, & en furent chassés, deux ans après, par les troupes de Hollande, réunies à celles de Golconde.

Il y a une riche mine de diamans à *Raolconde*, dans la partie occidentale du royaume de Carnate.

Royaume de Golconde.

Le royaume de *Golconde* faisoit anciennement partie d'un vaste Empire, dont le Souverain s'intituloit *Empereur de Bisnagar*, & comprenoit presque toute la presqu'isle, depuis l'extrémité septentrionale d'Orixa jusqu'au Cap Comorin. Aujourd'hui cet Etat, tributaire du Mogol depuis 1698, & possédé par un Roi particulier, est borné au nord par le royaume d'Orixa, au couchant par celui de Bisnagar, & le golfe de Bengale le baigne au levant. Quelques Voyageurs lui accordent cent vingt lieues du levant au couchant, & cinquante-cinq du midi au nord; mais tant & de si fréquentes révolutions ont changé les limites du pays, qu'on ne peut sûrement fixer quelle

a été & quelle eſt encore ſon étendue, ſur-tout depuis que les *Naikes* ou Gouverneurs des provinces ont cherché, les armes à la main, à ſe former, des débris de pluſieurs autres, des Etats indépendans.

Ce royaume prend ſon nom de la fortereſſe de Golconde, où le Prince fait ſa réſidence, & qui eſt ſituée à deux lieues de la capitale du pays, qu'on nomme *Bagnanar.* Cette ville fut commencée par un puiſſant Roi de cette contrée, qui lui donna le nom d'une de ſes femmes, appelée *Nagar*, qu'il aimoit éperdument, comme qui diroit *jardin de Nagar*; car *bag* dans la Langue de Golconde ſignifie *jardin.* Cette ville eſt à peu près de la grandeur d'Orléans, très-bien ſituée, à ſoixante lieues de la côte, ſur une riviere qui ſe jette dans la mer de Mazulipatan, & ſur laquelle on a conſtruit un beau pont. Lorſqu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle on jeta les fondemens de Bagnanar, ce n'étoit qu'une ſimple maiſon de campagne du Souverain. Aujourd'hui c'eſt une grande ville, bien percée, où l'on voit de très-belles rues, mais qui ne ſont point pavées, non plus que toutes celles

des Indes & de la Perſe. Les Seigneurs de la Cour & les Officiers du Prince y ont leurs maiſons. Les Ouvriers & les gens du commun demeurent dans le fauxbourg d'*Erengabad*, qui a une lieue de long, & où l'on trouve pluſieurs pagodes & trois moſquées. Le palais eſt ſuperbe & de la plus belle apparence; il donne ſur une grande place. On prétend qu'il y a plus de vingt mille femmes publiques d'enregiſtrées dans cette ville; mais on ajoute qu'elle eſt bien déchue de ſa ſplendeur, depuis qu'elle a paſſé ſous la domination des Mogols. Le tombeau des Rois de Golconde eſt à deux lieues de la ville, dans une magnifique moſquée: on y fait tous les jours une aumône générale aux pauvres qui ſe préſentent.

Les Européens n'ont pas pénétré aſſez avant dans l'intérieur des provinces, pour que, ſur des récits haſardés, nous oſions en donner une deſcription exacte. On ſait ſeulement qu'il s'y trouve ſoixante-ſix places fortes, preſque toutes bâties ſur des rochers du plus difficile accès. L'Anglois *Methold* rapporte qu'il en a vu pluſieurs, ſans avoir pu obtenir la permiſſion de les viſiter en dedans. Il

parle de *Cundapoli*, place composée de soixante forts, qui se commandent mutuellement, & qui renferment de vastes campagnes soigneusement cultivées. » Un » épais mur, dit-il, flanqué de bastions, » forme une enceinte redoutable à l'armée la plus nombreuse, qui ne pourroit l'escalader sans risquer ses plus » braves soldats, & qui, d'un autre côté, » n'auroit pas la ressource de la mine : » il semble, ajoute-t-il, que l'Art & la » Nature se soient réunis en cet endroit » pour préparer une retraite à tout Prince » vaincu par ses ennemis ou poursuivi » par ses sujets «.

En général le royaume de Golconde est fertile ; on y fait communément deux moissons de riz par année, & on y recueille beaucoup de blé. La quantité d'étangs que la Nature elle-même a pris soin de former dans les lieux les plus élevés, sert à féconder les plaines. Pour y parvenir, lorsque la saison des pluies est passée, les habitans ouvrent certaines écluses, faites aux chaussées, & les eaux se répandent dans les terres par une infinité de petits canaux. L'hiver du pays, qui ressemble assez au temps doux dont on jouit pendant le mois de Mai dans

nos provinces septentrionales, vient dans les mois de Décembre, de Janvier & de Février ; l'été embrasse les mois de Mars, Avril, Mai & Juin. Alors, non seulement le soleil donne une chaleur insupportable, mais un vent d'ouest échauffe tellement l'air, que dans les chambres les mieux fermées, les meubles s'enflammeroient, si on ne jetoit continuellement de l'eau dessus. Cette excessive chaleur dure huit jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, après laquelle il s'éleve un vent frais qui la tempere agréablement. On ne peut guere voyager pendant ce temps. Les autres mois de l'année forment la saison de l'automne, & il ne s'en passe aucun sans une pluie fort abondante.

Jadis les Mogols regardoient la province de Narsingue comme les limites de leur domination. En vain Abkar, pere du fameux Jehan-Guir, avoit fait d'incroyables efforts pour engloutir ce pays dans ses vastes possessions : le Raja qui y régnoit alors, les avoit rendus inutiles, depuis les conquêtes de Tamerlan. Ce Raja & ses prédécesseurs étoient si puissans, qu'ils avoient constamment fait la guerre au Mogol, & que le dernier sur-

tout entretenoit quatre armées, commandées par quatre autres Rajas ses tributaires, dont le plus considérable gouvernoit les pays qui composent aujourd'hui le royaume de Golconde; les trois autres régnoient à Brampour, à Doltabar & à Visapour. Le Raja de Narsingue étant mort sans laisser de postérité, ces quatre vassaux se cantonnerent dans leurs provinces, réunirent leurs forces, & soutinrent une guerre si heureuse contre l'Empereur des Mogols, que n'étant plus inquiétés par cette Puissance efféminée & lâche, ils purent sans contradiction se faire rendre les honneurs souverains. Jehan-Guir ayant succédé à son pere Abkar, employa les premieres années de son regne à faire rentrer dans le devoir ces Rajas révoltés. Ceux de Brampour, de Doltabar & de Visapour, succomberent sous les efforts du Conquérant; mais celui de Golconde, plus politique que les autres, prévint sa perte en se rendant tributaire, & en se soumettant à payer annuellement deux cent mille pagodes.

Les successeurs de cet habile Raja sont peu connus. Tamerlan fait mention

d'Abdoul, qui maria une de ses filles au Grand-Check de la Mecque; & voici comme il rend compte de ce mariage.
» Le Check, dit il, arriva à Golconde » en habit de Fakir, & se tint quelques » mois à la porte du palais sans daigner » répondre aux Officiers de la Cour, qui » lui demandoient quel étoit son dessein: » enfin le premier Médecin, qui parloit » fort bien arabe, l'ayant reconnu pour » homme d'esprit, prit le parti de le » conduire au Roi, & ce Prince, fort » satisfait de sa figure & de ses discours, » voulut savoir ce qui l'avoit amené. Le » Check lui déclara qu'il étoit venu pour » épouser l'aînée de ses filles. Cette pro- » position surprit le Roi, & fut même » regardée comme une marque de folie, » qui fit rire toute la Cour. Cependant » l'opiniâtreté du Check, qui alloit jusqu'à » menacer le royaume des plus grands » malheurs, si la Princesse ne lui étoit » accordée, fit prendre le parti de le » mettre en prison, où il demeura fort » long-temps: il fut renvoyé ensuite » dans son pays, sur un vaisseau de Ma- » zulipatan, qui portoit les pélerins à la » Mecque; mais il revint à Golconde

» deux

» deux ans après, & sa constance lui fit
» obtenir la Princesse ; il devint premier
» Ministre du royaume, qu'il gouverna
» très-habilement, & qu'il défendit avec
» beaucoup de courage contre l'armée
» d'Aurengzeb «. Ce récit de Tavernier n'est point exact, & nous nous fixerons au témoignage de l'Anglois Skeldon, qui, ayant demeuré long-temps dans le pays, a dû être mieux informé.

Le Roi *Abdoul*, dont parle Tavernier, étoit mou, lâche, indolent, & constamment plongé dans l'ivresse des plaisirs que lui procuroit son sérail. Ce Prince, privé d'héritiers mâles, avoit trois filles : la premiere étoit devenue l'épouse de Sultan Mahmut, fils aîné de l'Empereur Aurengzeb ; la seconde avoit été mariée à Méra-Mahmut, Arabe d'une grande considération ; & la troisieme étoit recherchée par un autre Arabe d'illustre naissance, nommé *Siud-Sultan*. La Cour d'un Prince efféminé est toujours orageuse : les deux gendres d'Abdoul disputoient sans cesse aux Ministres le droit de tyranniser le peuple, & ces cabales, toujours renaissantes, inquiétoient le Roi, qui craignit qu'enfin ils n'entreprissent de le chasser du trône. Pour dissiper cette

inquiétude, il résolut de se choisir un successeur. C'étoit les armes à la main & dans le dessein de réunir le royaume de Golconde aux Etats du Mogol, que Sultan Mahmut l'avoit forcé à lui donner sa fille aînée. L'ambition de Méra-Mahmut lui étoit connue, & d'ailleurs il redoutoit la dureté du caractere de sa fille : il aimoit la troisieme, & jeta les yeux sur Siud-Sultan pour la lui faire épouser & leur laisser sa couronne. Sultan-Siud étoit fils d'un Arabe de noble extraction, qui, par ses qualités brillantes, sembloit digne de ce choix. Ce jeune homme, instruit des intentions de son maître, crut que le trône ne pouvoit lui échapper, & se livra sans réserve à toute l'effervescence de son caractere hautain & emporté. Il traita durement les Ministres d'Abdoul, & ne montra que du mépris pour ses gendres : une conduite si inconsidérée produisit l'effet qu'il devoit naturellement en attendre. Les Ministres & les gendres du Roi, quoique divisés d'intérêt depuis long-temps, se réunirent pour perdre ce jeune ambitieux. Abdoul écouta avidement les rapports qu'on lui fit des démarches

de Siud-Sultan, & renonça au projet de lui donner ſa fille.

Les Favoris du Roi ſe voyant délivrés de ce dangereux antagoniſte, conſeillerent à leur Maître de jeter les yeux ſur un particulier ſans fortune, mais d'un caractere agréable & adonné au plaiſir, pour en faire l'époux de ſa fille. Ils lui propoſerent un nommé *Siud*, fils d'un illuſtre Arabe qui avoit été ſon premier Miniſtre, & dont, après la mort, ce Monarque, ſuivant le droit du pays qui le rend héritier des Nobles, s'étoit emparé de tous les biens. Mir-Zaphée, l'un de ſes Favoris, après avoir rempli l'eſprit d'Abdoul de cette idée, fit appeler Siud dans une ſalle où le Roi s'étoit caché pour l'examiner & l'entendre. Dans cette premiere converſation, il ne fut queſtion que des ſervices du pere, du chagrin que le Miniſtre avoit de voir le fils dans un état ſi peu digne de lui, & de l'eſpérance qu'il devoit concevoir que bientôt la fortune lui deviendroit favorable.

Abdoul ne fut pas auſſi content de la figure & des graces de Siud, que Mir-Zaphée l'avoit eſpéré. Ce politique dit

à ſon Maître, que ſans doute l'état humiliant où il ſe trouvoit en étoit la cauſe; mais que, ſi Sa Majeſté daignoit lui faire tenir des ſommes capables de lui faire mener une vie convenable à ſa naiſſance, il reprendroit bientôt tous les agrémens qui l'avoient fait briller dans ſa premiere jeuneſſe. Le Roi conſentit à faire cette épreuve. Il ordonna à Mir-Zaphée de faire toucher, par une voie inconnue à Siud, tout l'argent qu'il pourroit déſirer. Quelques Banquiers de Bagnanar furent chargés de cette opération. Sous divers prétextes, ils s'inſinuerent dans la familiarité du jeune homme, & prenant occaſion de ſa triſteſſe, ils tirerent de lui l'aveu de ſes beſoins, & réuſſirent à lui faire accepter un prêt de trois mille pagodes ou quinze cents louis à peu près, ſans exiger de lui aucune reconnoiſſance.

Siud étoit dans l'âge où la fougue des plaiſirs ne permet pas de jeter un coup d'œil réfléchi ſur l'avenir: il ſe livra ſans réſerve à ſa bonne fortune, & puiſa inconſidérement dans la bourſe de ſes généreux amis toutes les ſommes néceſſaires pour entretenir ſon luxe & ſa

vanité. C'étoit où l'attendoit Mir-Zaphée, qui crut l'instant favorable pour se présenter une seconde fois à son Maître. Un soir que Siud avoit ramassé dans sa maison un certain nombre d'amis & plusieurs troupes de Danseuses, on vint l'avertir que quelques Officiers de la Cour, suivis d'une garde à cheval, venoient d'entrer dans le vestibule. Aussitôt il se trouble ; & jugeant sa perte prochaine, après avoir fait retirer ses compagnons de débauche & les Danseuses par une porte dérobée, il vint tout tremblant se présenter devant le Secrétaire & les Omrahs : » Si je n'ai pas eu » le bonheur de servir le Roi comme » mon pere, dit-il à ces Officiers, je » n'en ai pas moins conservé pour lui le » plus respectueux attachement, & je » suis bien éloigné de l'avoir offensé. Je » déclare que mon pere a bien été récom- » pensé de ses services ; & si l'on me fait » un crime de ma magnificence, dont » on doit ignorer la source, je suis prêt » à confesser d'où me vient ma fortune, » & à prouver que je n'ai rien commis » d'injuste pour fournir à la dépense qu'on » m'a vu faire jusqu'à présent «. Le

Secrétaire & les Omrahs écouterent Siud en silence; ils le revêtirent d'une superbe robe, le firent monter sur un cheval richement équipé, & sans proférer une seule parole, le conduisirent au palais, où le Roi lui fit sur le champ épouser sa fille. Méra-Mahmut n'apprit ce secret qu'avec toute la Cour; & il en fut tellement outré, qu'il se retira auprès du Mogol, son beau-frere.

Cependant Siud n'épargna rien pour se concilier l'amitié d'Abdoul. Il le savoit jaloux de son autorité, & soupçonneux; il ne fit aucun pas pour obtenir l'administration des affaires: en reconnoissance, le Roi lui permit de puiser dans ses trésors toutes les sommes nécessaires à ses plaisirs. Cette politique adroite lui attacha tous les Ministres, qui, le croyant d'un caractere dissipé & inattentif, crurent qu'en le faisant déclarer succèsseur à la couronne, ils pourroient un jour régner sous son nom. Abdoul en effet étant au lit de la mort, nomma Siud pour lui succéder sous le nom de Sultan *Abdalla-Housan*, & fit jurer à tout son peuple, sur l'Alcoran, qu'il exécuteroit sa derniere volonté.

Les Miniſtres devoient naturellement croire que le nouveau Roi, dont le cours de la jeuneſſe n'avoit été rempli que par des occupations frivoles, n'emploieroit les momens que le Ciel lui laiſſeroit occuper le trône, qu'à ſatisfaire ſes paſſions : ils ſe tromperent. Sultan Abdalla-Houſan, après les avoir généreuſement récompenſés de leurs ſervices, ne les conſerva dans leurs poſtes qu'autant de temps qu'il lui fallut pour découvrir les manœuvres criminelles dont ils ſe ſervoient pour vexer le peuple. Il leur fit grace de la vie; mais ils furent exilés & leurs biens confiſqués. Alors Sultan Abdalla-Houſan congédia les flatteurs qui l'entouroient, les Danſeuſes qu'il avoit reçues de la main de ſes Miniſtres, prit les rênes du Gouvernement, vit tout par ſes yeux, fit reſpecter la Juſtice, & régna long-temps avec gloire.

Ce fait hiſtorique peint ſi fort au naturel le caractere & les mœurs des Cours Indiennes, que nous l'avons choiſi par préférence pour en donner une idée. Le Voyageur Skeldon eſt ici notre garant, & nous n'emprunterons rien de ſes Con-

freres sur l'Histoire des Rois de Golconde, les trouvant sans cesse en contradiction les uns avec les autres. Il n'en est pas de même touchant ce qui regarde le Gouvernement, les mœurs & les productions du pays, sur lesquels nous avons des notions assûrées.

Avant qu'Aurengzeb eût fait la conquête du royaume de Golconde, le Souverain étoit despotique, comme tous les autres Rois de l'Inde, & toutes les terres de ses sujets lui appartenoient en propre; elles étoient divisées en une certaine quantité de Gouvernemens, dont les Gouverneurs rendoient chaque année une somme fixe au Prince; ils partageoient les terres de leurs Gouvernemens en plusieurs districts qu'ils affermoient à des particuliers, & ceux-ci, par de nouvelles substitutions, en cédoient des portions aux paysans. Celui de tous ces Fermiers qui se trouvoit hors d'état de payer le prix de sa ferme, n'avoit d'autre parti à prendre que de s'expatrier; mais ce qu'il y avoit de rigoureux, c'est que par une loi expresse, sa femme, ses enfans, tous ses parens devenoient responsables de cette dette. Les

Gouverneurs & les autres grands Fermiers étoient punis à coups de canne, s'ils manquoient à payer. Toutes les années les Fermiers changeoient, & les terres étoient adjugées au plus offrant & dernier enchérisseur; en sorte que pendant la courte durée de ce bail, il n'y avoit point de violence que ces barbares adjudicataires ne se permissent pour en tirer le plus grand produit. Cette administration tyrannique a souffert peu de changemens.

Le peuple du royaume de Golconde est divisé en quarante-quatre Tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives : la premiere Tribu est celle des *Bramines*, qui ont donné deux Rois de leur race, l'un à Calicut, & l'autre à la Cochinchine. Ces Prêtres Idolâtres sont les seuls Astrologues & les seuls Médecins du pays; ils sont fort versés dans l'Arithmétique & le calcul des temps : on les consulte comme des oracles, & le peuple a pour eux la plus grande vénération.

Les *Famgams* composent la seconde Tribu : ce sont des Bramines rigides, qui ne se nourrissent que de beurre, de lait & de légumes, à l'exception des oignons,

dont ils s'abſtiennent par rapport à certaines veines rouges qui s'y trouvent, & qui ont quelques reſſemblances avec le ſang.

Les Marchands, qu'on appelle *Comitis*, forment la troiſieme Tribu ; leur principale occupation eſt d'acheter en détail toutes les toiles de coton du pays, & d'aller les revendre en gros : ils font auſſi l'échange des eſpeces, & ils y ſont tellement exercés, qu'à la ſeule vue ils décident du poids d'une piece de monnoie.

La Tribu la plus nombreuſe eſt celle de *Campovero*, qui eſt entiérement compoſée des Soldats & des Laboureurs. Cette claſſe mange indiſtinctement toutes ſortes de viandes, excepté le bœuf & la vache, animaux qui ſont l'objet de leurs plus extravagantes ſuperſtitions, & qu'ils ne vendroient pas aux étrangers pour beaucoup d'argent, tandis qu'entre eux ils ſe les cedent au plus vil prix.

La cinquieme Tribu eſt celle des *Femmes proſtituées*, qui ſe diviſe en deux claſſes ; celle des femmes qui ſe proſtituent aux hommes riches & d'une claſſe ſupérieure, qui achetent chérement leurs honteuſes faveurs ; & celle des femmes

communes, qui ne les refusent à personne. Cette profession n'a rien de déshonorant pour elles. Les jolies filles de cette Tribu reçoivent une éducation proportionnée à la nécessité où elles se soumettent de plaire, & les laides se marient aux hommes de leur Tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles des filles qui pourront rétablir la fortune de leurs meres. Les premieres, qui sont destinées à se prostituer, apprennent à chanter, à danser, & à faire mille tours de souplesse, plus extraordinaires les uns que les autres. Leur nombre est si considérable, qu'on en compte quelquefois plus de vingt mille sur les rôles de l'Officier de la Police, qu'on nomme *Déroga.* » Elles » ne payent point de tribut, dit Methold dans son Journal ; » mais elles sont obli- » gées, tous les Vendredis, de venir en » certain nombre, avec leur Intendante » & leur musique, se présenter dans la » place devant le balcon du Roi. Si le » Prince s'y trouve, elles dansent en sa » présence ; & s'il n'y est pas, un Eunuque » vient leur faire signe de la main qu'elles » peuvent se retirer. Le soir, à la fraî- » cheur, on les voit devant les portes de

» leurs maisons, qui sont de petites » huttes; & quand la nuit vient, elles » mettent à la porte une chandelle ou » une lampe allumée. C'est alors qu'on » oûvre toutes les boutiques où l'on vend » le *tari*, boisson tirée d'un arbre, qui » est aussi douce que nos vins nouveaux. » On l'apporte de cinq ou six lieues, » dans des outres, sur des chevaux qui » en portent une de chaque côté, & qui » vont le grand trot. Le Roi tire de » l'impôt qu'il met sur le *tari*, un revenu » considérable; & c'est précisément dans » cette vûe qu'il permet un si grand nom- » bre de femmes publiques. Ces femmes » ont tant de souplesse, que lorsque le Roi » qui regne présentement voulut aller » voir la ville de Mazulipatan, neuf » d'entre elles représenterent admirable- » ment la figure d'un éléphant; quatre » faisant les pattes, quatre autres le » corps, & une la trompe, & le Roi, » dans une maniere de trône, fit de la » sorte son entrée dans la ville «.

Toutes les professions qui servent aux usages de la société, forment les autres Tribus; mais, associées par l'intérêt, elles ne s'allient jamais entre elles.

La derniere de toutes les Tribus est celle des *Piriaves*, qui est l'opprobre des premieres, & avec laquelle les autres auroient honte, non seulement de communiquer, mais dont le dernier se croiroit souillé & seroit obligé de se laver, si malheureusement un Piriave l'avoit touché. Ce sont ces gens qui préparent les cuirs, qui font les sandales, emballent les marchandises, & s'occupent des plus viles fonctions de la société.

On prétend que le Souverain de Golconde a pu lever jusqu'à deux cent mille hommes de cavalerie & cinquante mille d'infanterie. Nazer-Singue, usurpateur du trône de Golconde, ayant déclaré la guerre aux François établis à Pondichery, avoit une armée composée de quarante mille fantassins, de quarante-cinq mille cavaliers, de sept cents éléphans, & de trois cent soixante pieces de canons, lorsqu'il fut défait & tué, le 15 Décembre de l'an 1750, par huit cents François & quatre mille Indiens, leurs auxiliaires.

La garde journaliere du Roi est forte de dix mille hommes, à la tête desquels sont les principaux de l'Etat, qui se re-

levent tous les huit jours. Lorſque cette garde change, elle offre un ſpectacle réellement pompeux : la marche commence par douze éléphans avec leurs caparaçons & leurs tours, leurs enſeignes & leurs conducteurs ; quarante chameaux, deux à deux, paroiſſent enſuite avec leurs ſelles, ſur leſquelles ſont placées autant de coulevrines, & ſur la croupe de l'animal, un homme vêtu de peau, la meche allumée en main ; ſuivent tous les palanquins de l'Officier Commandant, ſes domeſtiques & ſes courtiſanes, qui devant lui font mille tours de ſoupleſſe ; il s'avance gravement juſqu'au pont du palais, & la cavalerie & l'infanterie terminent ce brillant cortége.

Les fantaſſins n'ont pour habits qu'environ quatre aunes de toile, dont ils ſe couvrent le devant & le derriere du corps. Ils portent les cheveux longs, qu'ils nouent ſur la tête avec un morceau de toile à trois pointes ; ils ont pour armes une large épée, pendue à une eſpece de ceinturon, & un fuſil, dont le canon eſt beaucoup plus fort que les nôtres : les cavaliers ont l'arc & la

fleche, la rondache, le marteau d'armes, le pot en tête, & la jaque de maille, qui pendent par-derriere, depuis le pot jusqu'à l'épaule. Toute cette garde défile devant le balcon du Roi, qui assez ordinairement choisit ce jour pour donner audience à son peuple. Pour lors on plante trois rangées de bâtons, que l'on entrelace avec des cordes, en observant de conserver une ouverture pour laisser passer ceux qui sont appelés sous le balcon de Sa Majesté. Le peuple est au delà de cette singuliere balustrade, & un Secrétaire d'Etat se tient dans la place pour recevoir les placets. Lorsqu'il en a rassemblé cinq ou six, il les place dans un sac qui pend à une corde sous le balcon du Roi, & un Eunuque a soin de le tirer à lui & de les présenter au Monarque.

Le Mahométisme est la Religion du Souverain de Golconde & des Seigneurs de sa Cour; il est de la secte d'Ali, comme tirant son origine des Persans, & sa haine pour les Turcs est égale à celle qu'il voue aux Chrétiens. Il se fait appeler *Cotub-Cha* (*cotub* en arabe signifie *essieu*), comme qui diroit l'appui & le soutien de Mahomet.

Le peuple du pays eſt Idolâtre, & livré à toutes les ſuperſtitions des Bramines. Les pagodes du royaume ne reçoivent du jour que par la porte, qui eſt toujours ouverte : l'intérieur eſt rempli d'une quantité de figures plus bizarrement modelées les unes que les autres : chacun choiſit là ſon idole, à qui, ſuivant ſa fantaiſie & ſon caprice, il veut adreſſer ſes prieres & ſes offrandes. Ces ſortes de temples ſervent d'aſile aux voyageurs. On a dans ce royaume pouſſé l'extravagance juſqu'à déifier la petite-vérole; elle eſt repréſentée ſous la figure d'une femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Un pieux inſenſé lui a bâti une pagode ſuperbe. La petite-vérole faiſoit un ravage cruel dans ſa famille; il fit vœu d'élever un pompeux édifice à cette maladie, &, dit-on, elle ceſſa auſſi-tôt.

On voit dans la ville de Bagnagar une pagode, commencée depuis bien des années, & qui ſera une des plus belles de l'Inde, ſi jamais elle eſt achevée. Les pierres qu'on a employées pour la bâtir ſont d'une prodigieuſe grandeur; une niche où ſe doit faire la priere, a été détachée entiere d'un rocher. Six cents hommes, pendant cinq ans, ont été attachés

attachés à ce travail, & il a fallu quatorze cents bœufs pour conduire à l'édifice cette étonnante masse.

Les habitans du royaume de Golconde n'ont aucun égard aux degrés de parenté dans les mariages, qu'ils contractent toujours avec ceux de leur Tribu, & souvent dans la même famille. Les peres & les meres ont le pouvoir absolu de marier leurs enfans, & les filles ne reçoivent point de dot; c'est au contraire l'époux futur qui est obligé de faire des présens au pere de la fille. On marie les filles à trois ans, & les garçons à cinq : à dix ou onze ans ordinairement la femme devient mere, sans presque connoître les douleurs de l'enfantement. Souvent deux heures après leur délivrance, ces Indiennes vont se baigner; mais elles ne passent jamais trois jours sans user de ce salutaire remede. Leurs enfans n'exigent pas plus de soins : jusqu'à l'âge de sept ans, ils restent nus, avec cette seule attention de les laver chaque jour.

Les cérémonies du mariage sont fort simples. Lorsque les parens sont convenus de leurs faits, les deux époux sont promenés dans les rues & dans les places

publiques, ſur un palanquin, dont la richeſſe eſt proportionnée aux facultés des parens : cette promenade achevée, un Bramine, qui les attend à la maiſon, étend une piece de toile, ſous laquelle il fait paſſer la jambe nue du mari, pour preſſer celle de la jeune épouſe, qui eſt auſſi ſans chauſſure.

Lorſque le mari meurt avant ſa femme, il n'eſt pas permis à la veuve de ſe remarier, quand même le mariage n'auroit pas été conſommé : elle doit rentrer dans le ſein de ſa famille, où elle eſt obligée de remplir les emplois les plus durs & les plus humilians. Il arrive de là que les femmes qui ſe trouvent dans ce triſte cas, s'échappent furtivement & ſe livrent à la débauche : mais malheur à elles ſi les parens découvrent leur retraite ; pour lors elles riſquent d'être empoiſonnées. La Loi permet encore dans le royaume de Golconde, aux femmes de ſe brûler avec le corps de leurs maris ; mais elle ne les y aſſujettit pas. Le faux honneur qu'on attache dans le pays à cette action effrayante & inhumaine, ou un excès de tendreſſe, peuvent ſeulement les y engager. On attribue la rigueur de la Loi, qui anciennement obligeoit les

femmes à se brûler avec le corps de leurs maris, à l'excessive débauche de ces lubriques épouses, qui les poussoit à se servir du poison pour se débarrasser de leur mari, & se livrer avec plus de liberté au crime.

Quelquefois dans ce royaume on enterre les morts les jambes croisées ; mais plus communément on les brûle, & l'on jette leurs cendres dans la riviere. Au reste, les superstitions des peuples de Golconde n'ont rien de particulier, & se retrouvent dans les usages follement religieux de leurs voisins.

Le Voyageur Methold est le premier Européen qui ait eu connoissance de la fameuse mine de diamans, possédée par le Roi de Golconde. On rapporte que la découverte de cette mine est due au hasard. Un Berger, conduisant son troupeau dans un champ écarté, roula d'un coup de pied une pierre qui lui parut avoir quelque éclat : il la ramassa, & la vendit pour un peu de riz. Cette pierre, dont les premiers propriétaires ignorerent la valeur, tomba entre les mains d'un Marchand, qui en connut le prix, & qui, à force de recherches, découvrit la mine, que Methold visita en 1622.

Cette mine est située au pied d'une haute montagne, assez proche de la riviere de Khrisna, & peu éloignée de la forteresse de Golconde, dans un pays stérile. La terre de cette mine est rouge, avec des veines d'une matiere qui ressemble beaucoup à la chaux, quelquefois blanches, quelquefois jaunes ; elle est mêlée de cailloux. Un grand nombre d'Ouvriers sont occupés à fouiller cette terre & à en remplir des tonneaux ; d'autres puisent l'eau qui s'amasse dans les ouvertures : plusieurs portent la terre dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendent & la laissent sécher au soleil ; ils la broyent le jour suivant, avec des pierres, ramassent avec soin les cailloux, les cassent, & y cherchent les diamans. Un Ouvrier, dit-on, connoît à la vue & à l'odorat les terres où l'on en doit trouver.

En 1652, le fameux Voyageur Tavernier visita toutes les mines du pays, entre autres celle de *Raolconda*. Il s'explique dans le récit qu'il nous fait de la nature de cette mine & des opérations des Ouvriers, avec tant de clarté, que nous croyons devoir emprunter ses propres paroles. » Aux environs du lieu,

» dit-il, d'où l'on tire les diamans, la
» terre est sablonneuse & pleine de roches
» & de taillis. Ces rochers ont plusieurs
» veines larges, tantôt d'un demi-doigt,
» tantôt d'un doigt entier, & les Mi-
» neurs sont armés de petits fers cro-
» chus, qu'ils fourrent dans ces veines
» pour en tirer le sable ou la terre : c'est
» dans cette terre qu'ils trouvent les dia-
» mans ; mais comme ces veines ne vont
» pas toujours droit, & que tantôt elles
» baissent ou elles haussent, ils sont con-
» traints de casser ces roches, pour ne
» pas perdre leur trace. Après les avoir
» ouvertes, ils ramassent la terre ou le
» sable, qu'ils lavent deux ou trois fois
» pour en séparer les diamans. C'est
» dans cette mine que se trouvent les
» pierres les plus nettes, & de la plus
» belle eau ; mais il arrive souvent que
» pour tirer le sable des roches, ils don-
» nent de si grands coups d'un gros
» levier de fer, qu'ils *étonnent* le dia-
» mant, & qu'ils y mettent des glaces.
» Lorsque la glace est un peu grande,
» ils clivent la pierre, c'est-à-dire qu'ils
» la fendent, & plus habilement que
» nous : ce sont les pierres qu'on nomme

» *foibles* en Europe, & qui ne laissent » pas d'être de grande montre. Si la » pierre est nette, ils ne font que la passer » sur la roue, sans s'amuser à lui donner » une forme, dans la crainte de lui ôter » quelque chose de son poids : s'il y a » quelque petite glace, ou quelques points, » ou quelques petits sables noirs ou rou- » ges, ils couvrent toute la pierre de » facettes, pour cacher ses défauts «. Tavernier vit une pierre qui demeura à trois cents karats, après avoir été taillée.

La bonne foi est l'ame du commerce qui se fait à la mine. Chaque Marchand paye au Souverain un droit de deux pour cent sur ce qu'il achete ; & pour l'exploitation d'une certaine partie de terrein, l'Entrepreneur paye deux pagodes chaque jour, par chaque cinquantaine d'Ouvriers qu'il emploie. Le Mineur ne reçoit pour salaire qu'environ trois pagodes par année ; aussi tâche-t-il, dans le cours de son travail, de détourner quelques diamans ; & comme il est nu, pour les dérober aux yeux, il prend le parti de les avaler. Celui qui trouve un diamant de quinze ou seize karats, reçoit une petite récompense.

Les Marchands qui se rendent à la mine pour y acheter des diamans, doivent rester dans leur logement. Tous les matins, les Maîtres Mineurs viennent leur apporter des montres de diamans; il faut que le marché soit conclu sur le champ, sans quoi les Maîtres reprennent leurs pierres, & ne reparoissent qu'avec d'autres.

Il y a une compagnie d'enfans qui a quelque chose de remarquable; les plus âgés n'ont pas seize ans, les plus jeunes en ont dix : ils s'assemblent tous les jours sous un gros arbre; chacun a son poids de diamant pendu à sa ceinture, & une bourse de pagodes d'or. Ils attendent là qu'on vienne leur offrir quelques pierres à vendre. Lorsqu'on leur en présente une, le plus âgé de la bande la prend, l'examine, & la fait passer à son voisin qui l'examine à son tour, ainsi des autres jusqu'au dernier : l'examen fait, ils se débattent du prix, & l'achetent. Le gain que fait cette petite société est partagé également, excepté le chef qui en a un quart de plus par cent. Ces enfans connoissent si parfaitement les défauts, la beauté des diamans, que, sans

voir la pierre, lorsqu'un d'entre eux a fait son marché, on le lui reprend volontiers à un demi pour cent de perte.

La maniere d'acheter & de vendre les diamans offre une singularité qui mérite quelque attention. Le vendeur & l'acheteur sont assis l'un vis-à-vis de l'autre, & observent le plus grand silence : l'un des deux étend sa ceinture sur la main de l'autre, & c'est sous ce morceau d'étoffe que se conclut le marché. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce signe exprime mille, & autant de fois que ce signe est répété, autant de mille à ajouter à la somme proposée : cinq doigts signifient cinq cents, un doigt cent, la moitié du doigt, jusqu'à la jointure du milieu, cinquante, & le petit bout du doigt, jusqu'à la premiere jointure, signifie dix ; en sorte que tous les marchés se font publiquement sans parler, & sans que les spectateurs puissent soupçonner quel en est le résultat.

A sept journées de Bagnagar, est la mine de *Couhour* ou *Gani*, qui est très-abondante en diamans, & qui fournit les plus grandes pierres. Un nommé *Mirgimola*, fameux Capitaine Indien,

fit préſent à Aurengzeb d'un diamant de cette mine, qui peſoit neuf cents karats avant que d'être taillé ; mais ordinairement ces grandes pierres ne ſont pas nettes.

Suivant le calcul de Tavernier, le fameux diamant du Grand-Mogol, qui eſt de belle eau, de belle forme, & peſe 279 karats $\frac{9}{16}$, doit valoir onze millions ſept cent vingt-trois mille deux cent ſoixante-dix-huit livres quatorze ſous neuf deniers ; & le prix du diamant de Toſcane, qui peſe cent trente-neuf karats, eſt net & de belle forme, ne peut être fixé qu'à deux millions ſix cent dix-huit mille trois cent trente-cinq livres.

Le diamant qu'en 1772 M. le Comte Orloff préſenta à l'Impératrice de Ruſſie, le jour de ſa fête, peſe cent quatre-vingt-treize karats tout taillé, & a été payé au Marchand Arménien à qui il appartenoit, deux millions cinq cent mille livres.

On trouve dans le pays de Golconde beaucoup de criſtal, & quantité d'autres pierres moins dures, telles que les grenats, les améthyſtes, les topaſes & les agates, mais ſur-tout du bézoard. Cet

excellent contrepoiſon n'eſt autre choſe qu'une pierre qui ſe forme dans l'eſtomac de certains animaux en pluſieurs endroits de l'Aſie. Le plus parfait eſt celui de Golconde, qu'on tire du ventre de quelques chevres qui habitent un petit canton des montagnes du pays. On en rencontre auſſi dans le corps de quelques vaches ; mais celui-là n'eſt pas eſtimé : on en tire auſſi des entrailles d'une eſpece particuliere de ſinges. Ces bézoards ſont petits & longs ; il y en a de noirs, de jaunes, de cendrés ; mais pour l'ordinaire ils ſont d'un gris obſcur, ou d'un vert très-foncé. Au centre eſt une petite cavité, dans laquelle on trouve un peu de poudre de même nature que la pierre, ou quelque paille, quelque brin d'herbe, du fruit, des féves, de petits morceaux de bois, ou un petit caillou qui ſert d'ame au bézoard, c'eſt-à-dire, qui a donné lieu à la production de la pierre. Pour éprouver le bézoard, on le frotte avec de la chaux détrempée dans de l'eau ; ſi la pierre eſt bonne, elle doit devenir jaunâtre : quelquefois on peſe le bézoard & on le jette dans l'eau ; ſi, après l'avoir laiſſé tremper deux heures, il ne perd rien de ſon poids,

c'eſt une marque qu'il eſt bon & véritable.

Depuis que les Européens ont tourné leurs vûes mercantilles du côté des Indes, ils n'ont ceſſé de ſe diſputer la ville de *Mazulipatan*, par rapport à l'immenſe quantité de toiles peintes qu'on travaille dans le pays. Les Hollandois, les Anglois & les François y ont eu ſucceſſivement des comptoirs. Les Anglois aujourd'hui en ſont les maîtres. Mazulipatan eſt une ville ſituée ſur la côte, à l'embouchure de la riviere de Khriſna, à ſoixante-dix lieues au nord de Madras. Son grand commerce conſiſte ſur-tout en toiles peintes, en mouchoirs, en pierres précieuſes, & en bézoard. La population y eſt nombreuſe, quoique la ville ſoit de médiocre grandeur, que les maiſons en ſoient mal bâties, & que l'air y ſoit mal-ſain. Pendant pluſieurs mois de l'année, il y fait des chaleurs inſupportables. Au reſte, le pays eſt aſſez fertile ; les arbres y ſont toujours verts & chargés de fruits, & les vivres s'y vendent à vil prix. *Narſapoux*, qui eſt ſur la même côte, paſſe pour une ville conſidérable.

Royaume de Cicocol ou de Cicacola.

Il n'est point parlé du royaume de *Cicocol* dans le grand Dictionnaire de la Martiniere, ni dans les autres Géographes modernes; mais on le trouve marqué très-distinctement dans la Carte de Guillaume de Lisle; & M. d'Anville, dans sa Carte de la presqu'isle d'en deçà du Gange, comprend ce royaume dans celui d'Orixa, & il met la position de la capitale, qu'il appelle *Sicacola*, sur la côte du golfe de Bengale, qu'il a au levant & au midi, dans l'espace de cinquante lieues marines: il est borné au nord par le royaume d'Orixa, & au couchant il est séparé des Etats de Golconde par la riviere de Narsepille. Les Anglois possedent sur la côte la ville de *Visigapatan*, & les Hollandois ont un comptoir à *Bimisipatan*. On comprend dans ce pays la ville de *Narsingapatan*, située dans les terres à dix lieues de la mer. C'est tout ce qu'il est possible de dire du royaume de Cicocol.

Royaume d'Orixa.

Le royaume d'*Orixa* n'a été bien connu que depuis que de Lisle nous a donné la Carte de celui de Cicocol dont nous venons de parler. Il s'étend, selon ce

Géographe, dans l'espace de cinquante lieues le long du golfe de Bengale, ayant le royaume de Cicocol au midi, celui de Golconde au couchant, & les Etats du Mogol au nord. Le Souverain du pays réside à *Ramana*, ville dans les terres ; car pour celle d'*Orixa*, elle est imaginaire. Les Anglois ont quelques établissemens sur la côte.

Etats du Raja de Jagarnat.

Le pays de *Jagarnat*, que M. d'Anville comprend dans le royaume d'Orixa, s'étend, suivant Guillaume de Lisle, le long du golfe de Bengale, dans l'espace d'environ quarante lieues marines, & ce golfe le borne au sud-est. Il tient au Bengale du côté du nord, & à celui d'Orixa du côté du midi & du couchant. On prétend que cet Etat, gouverné par un Raja, tributaire du Mogol, & qui fait sa résidence à *Catek*, ville dans les terres, a pris son nom de *Jagrenat*, *Jagonat* ou *Jagarnat*, la plus célebre pagode des Indes, où demeure le Grand-Bramine, c'est-à-dire, le Grand-Prêtre des Idolâtres Indiens.

On croit que sous le nom de Jagarnat les Indiens adorent leur prétendu

Dieu *Wiſtnou*, qu'ils diſent avoir pris ce nom dans une de ſes incarnations. Quoi qu'il en ſoit, les revenus de cette pagode ſont immenſes, & les aumônes qu'on y apporte ſervent à nourrir juſqu'à vingt mille pélerins par jour, & à l'entretien annuel d'un égal nombre de vaches. On célebre toutes les années une fête en l'honneur du Dieu Jagarnat: cette fête dure huit jours, & c'eſt pendant cette ſolennité que le nombre des pélerins paſſe ſouvent deux cent mille. Une ſuperbe machine de bois, poſée ſur ſeize roues, eſt préſentée alors à la vénération des dévots. C'eſt ſur ce char triomphal, orné des figures les plus ridicules, & tiré par ſoixante hommes, qu'eſt placée la ſtatue du Dieu, qu'on tranſporte d'un temple à l'autre. Pendant cette proceſſion, il périt toujours beaucoup de monde; les uns ſont étouffés dans la foule, les autres ſe précipitent volontairement ſous les roues du char, & regardent comme un bonheur ſans égal d'en pouvoir être écraſés. C'eſt à cet extravagant ſacrifice que le Dieu attache l'avantage d'une heureuſe tranſmigration. Tel eſt le fanatiſme que pro-

duit le principe insensé de la Métempsycose. Nous devons remarquer que pendant les cérémonies de cette huitaine, les Bramines choisissent une jeune & belle fille Indienne pour être l'épouse du Dieu. Elle est menée en triomphe dans le temple, & doit y passer la nuit, pour consommer son mariage & demander à Jagarnat quelles processions, quelles fêtes, quelles prieres & quelles offrandes il faudra lui faire pour obtenir une bonne année. Le lendemain des noces, la nouvelle mariée est conduite en procession, de la pagode nuptiale à un autre, à côté du Dieu son époux. Toutes ces horreurs produisent une riche moisson d'aumônes aux Desservans de Jagarnat.

POUR achever la description géographique, historique & politique de l'Asie, il ne nous reste plus qu'à tracer l'esquisse du tableau des établissemens des deux Compagnies Angloise & Françoise dans les deux Indes, & à terminer notre narration par un précis des guerres tentées & soutenues contre les Anglois par le fameux Haider-Ali-Kan.

Etablissement d'une Compagnie Françoise aux Indes.

Avant le dix-septieme siecle, les François n'avoient pas encore pensé à partager avec les nations Européennes les avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes, quoiqu'ils consommassent dès ce temps plus de productions orientales que les autres peuples. En 1601, une Société, formée en Bretagne, expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit possible, aux richesses de l'Orient, que se disputoient les Portugais, les Anglois & les Hollandois. Le Chef de cette entreprise toucha aux Maldives, & ne revit la France qu'après une navigation infructueuse de dix années. Une autre Société envoya, en 1616 & 1619, quelques bâtimens à l'isle de Java. Il n'y eut point de perte pour les Entrepreneurs; mais il ne se trouva point assez de gain pour les engager à faire un nouveau voyage. Des Négocians de Dieppe voulurent tenter l'aventure; mais ils ne rapporterent, en 1633, d'autre fruit de leur expédition qu'une haute idée de Madagascar, que les nations guerrieres & commerçantes avoient jusque-là jugé peu digne de leur attention. L'espoir d'y former un établissement, donna, en 1642, naissance

naiſſance à une Compagnie, qui obtint un octroi de vingt ans, & qui y envoya une Colonie. Ceux qui conduiſirent les colons ſe comporterent mal ; les fonds de la Compagnie furent divertis ou mal employés, & il ne reſta aux Actionnaires que quelques diſtricts abandonnés par les naturels du pays, & quelques cantons, dont la violence arrachoit un tribut en denrées. Les efforts du Maréchal de la Meilleraie pour relever cette entrepriſe, furent infructueux.

En 1664, le grand Colbert voyant la Nation Françoiſe prendre goût aux objets de luxe qu'offroit l'Orient, penſa qu'il étoit plus honorable de les aller chercher, que de les recevoir de ſes rivaux, & ſe détermina à donner à la France le commerce des Indes. Un privilége excluſif fut accordé pour cinquante ans, & la Compagnie fut formée & encouragée par des avantages à faire de grands établiſſemens. Ce fut toujours ſur Madagaſcar qu'on jeta les yeux : en 1665, quatre vaiſſeaux François y arriverent. On s'y prit mal ; rien ne réuſſit ; & en 1670, les Aſſociés crurent devoir remettre au Gouvernement une conceſſion

qui leur devenoit onéreuſe. Les François qui reſterent dans l'iſle, furent preſque tous maſſacrés deux ans après.

A cette époque, les vaiſſeaux François prirent directement la route des Indes ; & par l'intelligence de Marcara, né à Iſpahan, mais attaché au ſervice de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs ſur diverſes côtes de la péninſule, & l'on choiſit Surate pour être le centre de toutes les affaires de la Compagnie dans ces contrées. Un nommé *Caron*, François d'origine, mais qui avoit long-temps ſervi la Compagnie Hollandoiſe, devint l'Agent des François. Cet homme habile ne penſa pas que Surate dût être le principal établiſſement du commerce de ſes Maîtres ; il vouloit un port indépendant, dans quelque lieu où croiſſent les épiceries, & la baie de Trinquemale lui parut réunir tous les avantages qu'il déſiroit. Il y conduiſit une forte eſcadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe. Son entrepriſe manqua. Il laiſſa quelques ſoldats dans un fort bâti à la hâte, & bientôt ils furent forcés de ſe rendre. Manquant de vivres, Caron fut attaquer Saint-Thomé, où

régnoit une grande abondance. C'étoit en 1672. Les François emporterent la ville d'assaut; mais ils y furent investis, & deux ans après, les Hollandois aiderent les Indiens à les en chasser.

Nous venions d'échouer dans les projets que nous avions formés sur le royaume de Siam, & les plus belles espérances d'un solide établissement s'étoient évanouies en un moment. Un nommé *Martin*, qui se trouvoit au nombre des Négocians embarqués sur la flotte qui avoit servi à l'expédition de St.-Thomé, recueillit les débris des Colonies de Ceylan & de Saint-Thomé; & pendant que les François luttoient à Siam contre la fortune, cet homme entreprenant peuploit la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit cédée, & qui, sous son administration, devenoit une ville qu'on entreprit de fortifier. Alors la France étoit occupée à soutenir tous les efforts d'une confédération redoutable, dont le Prince d'Orange étoit l'ame, & la France fut par-tout triomphante. Cependant les Hollandois lui enleverent Pondichery en 1693, & comptant sans doute garder ce poste, ils en augmenterent les défenses;

mais ils ſe virent contraints de reſtituer cette place en l'état où elle ſe trouvoit à la paix de Riſwyck.

L'etabliſſement de la Colonie de Pondichery étoit l'ouvrage du ſage Martin; il y fut placé de nouveau comme Directeur, & gouverna les affaires de la Compagnie avec la ſageſſe, la prudence & la probité qu'on pouvoit attendre de lui. Cet habile Négociant y attira de nouveaux colons, & leur fit aimer le pays par ſa douceur & ſa juſtice. Son affabilité plut aux Princes Indiens, qui ne craignirent point de rechercher ſon amitié. Il eut grand ſoin de n'envoyer pour traiter avec eux que des ſujets doux & prudens. Martin croyoit, avec raiſon, que les François, arrivés les derniers dans l'Inde, ne pouvoient y réuſſir qu'en donnant une idée avantageuſe de leur caractere, & il engagea ceux qui étoient ſous ſes ordres, de quitter ce ton léger & mépriſant, qui nous fait tort chez l'étranger, & à ne s'occuper que des choſes relatives au commerce qu'on vouloit établir. C'étoit tout le ſervice qu'on pouvoit attendre de Martin; mais ce n'étoit pas aſſez pour mettre dans un état floriſſant

une Compagnie dont les premieres entreprises n'avoient pas été heureuses.

Le grand établissement à Madagascar avoit été ruineux. Seize cent quatre-vingt-huit personnes transplantées dans cette isle, y avoient trouvé la disette & la mort ; & malgré les secours fournis à la Compagnie par le Gouvernement, il lui avoit fallu abandonner les comptoirs de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatan, de Bender-Abassi, de Siam, pour concentrer ses opérations à Surate & à Pondichery.

En 1682, on permit aux regnicoles & aux étrangers de faire, pendant cinq ans, le commerce des Indes sur les vaisseaux de la Compagnie, en lui payant le fret, & à condition que les marchandises en retour seroient sujettes à un droit de cinq pour cent. Les Négocians libres saisirent volontiers cette occasion pour faire de gros profits ; mais les Actionnaires en furent jaloux, & au bout de deux ans la permission fut retirée. Pour soutenir le commerce de la Compagnie, on songea à des augmentations de finance & à des emprunts, & ces secours ne lui donnerent qu'une médiocre

activité. La guerre de 1689 & les malheurs qui accompagnerent celle pour la succession d'Espagne, ajouterent encore à ses calamités.

En 1707, la Compagnie consentit que de riches Négocians envoyassent leurs propres vaisseaux dans l'Inde, sous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre sur ces navires l'intérêt que ses facultés lui permettroient. Bientôt elle céda aux Armateurs de Saint-Malo l'exercice entier de son privilége, dont, en 1714, elle obtint la prolongation pour dix années.

Tirons le rideau sur les temps malheureux du systême, & passons à celui où le Cardinal de Fleury crut qu'il convenoit de protéger efficacement la Compagnie des Indes, en remettant le soin d'en augmenter le commerce & les forces à des sujets d'une capacité connue. Dumas fut envoyé à Pondichery, & bientôt il obtint de la Cour de Dehli la permission de battre monnoie. Il se fit céder le territoire de Karical, qui donna une part considérable dans le commerce de Tan-

jaour. Quelque temps après, cent mille Marattes firent une invasion dans le Décan. Ils attaquerent le Nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & plusieurs de ses sujets se réfugierent à Pondichery. Ils y furent reçus comme des alliés malheureux, & vainement Ragogi Boussola, Général des Marattes, demanda qu'ils lui fussent livrés. Le brave Dumas refusa de commettre une action aussi indigne, & jura de s'ensevelir plutôt sous les ruines de la place. Cette réponse noble & vigoureuse en imposa à Ragogi, qui entra en négociations, & signa la paix avec les François.

Tandis que Dumas donnoit des richesses & de la considération à la Compagnie, le Gouvernement envoya La Bourdonnais à l'Isle de France, dont nous ferons la description dans le prochain Volume, & Dupleix passa sur les bords du Gange, pour diriger la Colonie de Chandernagor, qui devint bientôt un sujet d'étonnement pour ses voisins & de jalousie pour ses rivaux. Dupleix, en arrivant, n'avoit pas trouvé une seule chaloupe; il arma jusqu'à quinze vaisseaux à la fois, & en expédia pour toutes les

mers où il étoit possible de faire un commerce lucratif ; mais en 1742, il fut appelé à Pondichery, pour y prendre la direction générale des affaires de la Compagnie dans l'Inde.

La Bourdonnais prévoyant une rupture entre l'Angleterre & la France, sollicita & obtint le commandement de cinq vaisseaux de guerre, qui pouvoient nous rendre les maîtres dans ces mers éloignées : il partit ; mais l'escadre, par des raisons particulieres, fut bientôt rappelée. Plein de son idée, sans magasins, sans vivres, sans argent, lorsque la guerre fut entamée, il trouva moyen de former une nouvelle escadre, seulement composée d'un vaisseau de soixante canons & de cinq navires marchands armés en guerre. Avec ces foibles forces, il osa attaquer l'escadre Angloise ; il la battit, la poursuivit, la força de quitter la côte de Coromandel, & alla assiéger & prendre Madras. Il se proposoit de nouvelles expéditions, lorsqu'il fut rappelé en France. Les Anglois, délivrés de cet ennemi redoutable, & ayant reçu des renforts, mirent le siége devant Pondichery, que Dupleix défendit avec beau-

coup de vigueur & d'intelligence, & qu'après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois abandonnerent. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hostilités cesserent entre les deux Compagnies Angloise & Françoise; mais la prise de Madras, le combat naval de La Bourdonnais, & la levée du siége de Pondichery, inspirerent aux Indiens le plus grand respect pour les François.

La guerre avoit amené des troupes nombreuses à Pondichery, & Dupleix crut qu'il en pourroit tirer parti pour faire des conquêtes. Cédant au feu de son caractere, qui lui suggéroit des idées brillantes, il osa, à la premiere occasion qui se présenta, disposer de la soubabie du Décan & de la nababie du Carnate en faveur de deux hommes prêts à lui faire les plus grands sacrifices.

La soubabie ou vice-royauté du Décan, qui s'étend depuis le Cap Comorin jusqu'au Gange, étant devenue vacante dès 1748, Dupleix, après beaucoup d'événemens, en mit en possession, au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils du dernier Vice-Roi. Cette nomination assuroit de grands avantages aux établissemens François répandus

ſur la côte de Coromandel; mais le choix que le Directeur fit de Chandaſaeb pour Nabab du Carnate, étoit d'une bien plus grande importance pour Pondichery, & lui aſſura la ceſſion d'un territoire immenſe. Entre ces brillantes acquiſitions, étoit l'iſle de Scheringham, dont la poſition maîtriſe abſolument le Tanjaour. Karikal & Pondichery voyoient augmenter leur territoire, chacune de dix lieues, & de quatre-vingts aldées ou villages. Les conceſſions du Nord embraſſoient le Condavir, Mazulipatan, l'iſle de Divy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry & de Chicakol, rendoient les François maîtres de ſix cents milles, & leur donnoient le commerce de toiles, ſupérieures à celles de l'Indoſtan.

M. de Buſſi, avec un petit nombre de François & une armée Indienne, fut chargé de conduire Salabetzingue à Aurengabad, ſa capitale; & malgré divers événemens, ce brave Général le plaça ſur le trône, & le maintint dans une indépendance abſolue de l'Empereur du Mogol. La ſituation de Chandaſaeb, nommé à la nababie du Carnate, n'étoit pas auſſi heureuſe. Les Anglois, toujours

opposés aux François, lui avoient suscité un rival nommé *Mamet-Ali-Kan*; & ç'a été sous le nom de ces deux Princes que les deux nations se sont faites une guerre si vive, pour servir réellement les passions de leurs Chefs, Dupleix & Saunders. Les deux Compagnies eurent ordre, en 1755, de faire un traité conditionnel, qui devoit finir par établir entre elles une égalité de territoire, de force & de commerce à la côte de Coromandel & à celle d'Orixa.

La guerre qui s'éleva alors dans l'Europe se communiqua aux Indes, dans le temps que les Anglois en soutenoient une très-désavantageuse contre le Souba du Bengale; mais ayant eu quelques succès contre cet ennemi, ils tomberent sur Chandernagor, dont la chute entraîna celle de tous les comptoirs qui lui étoient subordonnés, & leur permit de transporter leurs forces sur la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec de puissans secours.

Dans ce temps, Dupleix fut rappelé, & Lally prit sa place. Les François perdirent successivement toutes leurs possessions. Pondichery, livré aux horreurs de

la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761 ; & tombée entre les mains du Vainqueur, cette superbe ville ne fut plus qu'un monceau de ruines. On est instruit des suites de ce malheureux événement, & du traité de 1763, qui obligea la France à ne point ériger de fortifications, & à n'entretenir aucunes troupes dans la riche & vaste contrée du Bengale.

Établissement d'une Compagnie Angloise aux Indes.

C'est au regne de la Reine Elisabeth qu'il faut rapporter la vive émulation des Anglois pour le commerce & pour les progrès de la navigation. Alors ils commencerent à construire chez eux des vaisseaux que précédemment ils achetoient à Lubeck & à Hambourg. Bientôt ils firent seuls le commerce de la Moscovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir, & entreprirent le commerce de Turquie. Enfin Drake, Stephens, Cawendish & quelques autres arriverent aux Indes, les uns par le Sud, les autres par le Cap de Bonne-Espérance. Ces premiers voyages & leurs succès exciterent la cupidité des Anglois, &, en 1600, déterminerent les plus forts Négocians de Londres à former une Société, qui

obtint un privilége exclusif pour l'espace de quinze années, avec la clause, que si ce privilége paroissoit nuisible au bien de l'Etat, il seroit aboli. On avoit mis cette restriction dans l'acte, par rapport à une concession nouvelle qui avoit paru blesser la Chambre des Communes, & la Reine étoit revenue sur ses pas, & avoit adressé ce discours mémorable à ceux des Membres de la Chambre qui étoient venus la remercier.

» Messieurs, leur dit-elle, je suis très-» touchée de votre attachement & de » l'attention que vous avez de m'en don-» ner un témoignage authentique. Cette » affection pour ma personne vous avoit » déterminés à m'avertir d'une faute qui » m'étoit échappée par ignorance, mais » où ma volonté n'avoit aucune part. Si » vos soins vigilans ne m'avoient décou-» vert les maux que mon erreur pouvoit » produire, quelle douleur n'aurois-je pas » ressentie, moi qui n'ai rien de plus » cher que l'amour & la conservation de » mon Peuple ! Que ma main se desseche » subitement, que mon cœur soit frappé » d'un coup mortel, avant que j'accorde » des priviléges particuliers, dont mes

» ſujets aient à ſe plaindre. La ſplendeur
» du trône ne m'a point éblouie, au
» point de me faire préférer l'abus d'une
» autorité ſans bornes, à l'uſage d'un
» pouvoir exercé par la Juſtice. L'éclat
» de la royauté n'aveugle que les Princes
» qui ne connoiſſent pas les devoirs
» qu'impoſe la couronne. J'oſe penſer
» qu'on ne me comptera point au nombre
» de ces Monarques. Je ſais que je ne
» tiens pas le ſceptre pour mon avantage
» propre, & que je me dois toute en-
» tiere à la Nation, qui a mis en moi ſa
» confiance. Mon bonheur eſt de voir
» que l'Etat a proſpéré juſqu'ici par mon
» gouvernement, & que j'ai pour ſujets
» des hommes dignes que je renonçaſſe
» pour eux au trône & à la vie. Ne
» m'imputez pas les fauſſes meſures où
» l'on peut m'engager, ni les irrégularités
» qui peuvent ſe commettre ſous mon
» nom. Vous ſavez que les Miniſtres des
» Princes ſont trop ſouvent conduits par
» des intérêts particuliers, que la vérité
» parvient rarement aux Rois, & qu'o-
» bligés, dans la foule des affaires qui
» les accablent, de s'arrêter ſur les plus
» importantes, ils ne ſçauroient tout voir
» par eux-mêmes «.

Le premier armément de la nouvelle Compagnie Angloiſe fut de quatre vaiſſeaux, qui partirent en 1601, ſous la conduite de Lancaſter, & qui arriverent l'année ſuivante au port d'Achem, entrepôt alors très-célebre. On y étoit inſtruit des victoires navales que les Anglois avoient remportées ſur les Eſpagnols, & cette connoiſſance fit recevoir le Commodore avec les plus grands honneurs. Il fut reçu à Bantam avec les mêmes égards, & un navire qu'il avoit envoyé aux Moluques, lui rapporta une grande quantité de clous de girofles & de muſcades. Avec ces richeſſes il ſe rendit en Angleterre, où il détermina la nouvelle Compagnie à former aux Indes des établiſſemens, pourvu que ce fût du conſentement des naturels du pays. Bientôt cette Société naiſſante bâtit des forts & fonda des Colonies aux iſles de Java, de Pouleron, d'Amboine & de Banda, & bientôt auſſi elle fut forcée de ſoutenir une guerre cruelle & ſanglante contre les Hollandois pour le commerce des épiceries. Elle dura juſqu'en 1619, que les deux Compagnies convinrent par un traité, que les Moluques, Amboine &

Banda appartiendroient en commun aux deux nations ; mais les Anglois ne tarderent pas à être chassés d'Amboine par leurs rivaux.

Dès 1611, la Compagnie avoit formé des comptoirs à Mazulipatan, à Calicut & même à Surate, & sa flotte avoit battu deux fois les Portugais, qui partout s'opposoient à sa prospérité. En 1623, elle aida les Persans à prendre Ormuz sur ces tyranniques Européens, qui ne vouloient laisser à leurs concurrens que la moindre part dans le commerce général. La ville fut ruinée, le butin fut partagé entre les Conquérans, & le grand avantage que les Anglois retirerent de cette entreprise, fut d'établir un grand commerce avec la Perse dans le port de Bender-Abassi, situé à quatre lieues de la malheureuse ville d'Ormuz.

Le regne de Charles I, sa mort cruelle, la tyrannique administration de Cromwel, la terrible guerre maritime entre les Anglois & les Hollandois, ne furent pas favorables à la Compagnie Angloise des Indes ; cependant, en 1657, elle obtint du Protecteur le renouvellement de son privilége ; & son courage s'étant accru avec

avec ses droits, elle s'ouvrit avantageusement tous les marchés de l'Asie; mais, au milieu de ses succès, elle se vit arrêtée par ses compatriotes mêmes. Charles II, qui venoit de remonter sur le trône, & qui n'aimoit l'argent que pour le dissiper, vendit à quelques Négocians de Londres la permission de naviguer aux Indes, tandis qu'il tiroit des sommes considérables de la Compagnie, pour l'autoriser à poursuivre ceux qui entreprenoient sur son privilége. Une pareille concurrence dégénéra en brigandages, & l'on vit avec indignation les Anglois courir sur les Hollandois dans les mers d'Asie.

En 1680, les Facteurs de la Compagnie Angloise furent chassés de Bantam par les Hollandois. Elle arma une flotte de vingt-trois vaisseaux, où s'embarquerent huit mille hommes de troupes réglées, pour tirer vengeance d'une insulte aussi grave; mais quelques millions donnés à Charles II par la Hollande, fit perdre tout le fruit de cet armement. Les suites en furent funestes. La Compagnie épuisée, prêta l'oreille aux conseils pervers de Josias Child, son Directeur, qui,

ayant fait des emprunts considérables en Asie, employa des moyens iniques pour ne pas les payer. Il chargea son frere Jean Child, Gouverneur de Bombay, de chercher querelle au Gouverneur de Surate, par quelques demandes injustes, & sans attendre la réponse, de tomber sur les vaisseaux Mogols, & de les confisquer. Cette piraterie dura toute l'année 1688, & fut cruellement punie en 1689. Aurengzeb, qui régnoit alors, envoya vingt mille hommes à Bombay, isle importante du Malabar, qu'une Princesse de Portugal avoit apportée en dot à Charles II, & que ce Monarque avoit cédée à la Compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi, le fort de Magazan est abandonné, avec les munitions & les richesses qu'il renferme. Les Anglois sont battus en rase campagne; ils se sauvent dans la principale forteresse, & ils y sont bientôt investis. Dans cette fatale extrémité, le lâche Child eut recours à la supplication; il s'humilia, & consentit que des Députés, les mains liées & la face prosternée contre terre, demandassent pardon à l'Empereur, justement irrité. Aurengzeb, plus politique que vindicatif,

reçut leurs excuses, leur fit payer leurs déprédations, & les maintint dans leurs priviléges.

La Compagnie se relevoit de ses pertes, lorsque la révolution qui chassa du trône d'Angleterre l'infortuné Jacques II, l'approcha de sa ruine totale. Pendant cette guerre, qui arma l'Europe entiere, on calcule que les Armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands, qui furent évalués six cent soixante-quinze millions de livres. La paix faite, les ennemis de la Compagnie attaquerent ses priviléges, en demanderent la révocation, ou que du moins le commerce des Indes fût rendu libre. Le Parlement, saisi de ce grand procès, se déclara pour les particuliers, à qui il fut permis de faire le commerce de l'Inde ensemble ou séparément. Ils s'associerent, & formerent une nouvelle Compagnie. Ainsi l'Angleterre eut deux Compagnies autorisées par le Parlement. Jusqu'en 1702, ces deux Compagnies se jalouserent, & se firent autant de mal que les circonstances le permirent; mais à cette époque, elles se rapprocherent & finirent par unir leurs

fonds, & la plus grande prospérité fut le fruit de cette réunion.

Les événemens de la guerre de 1744, entre l'Angleterre & la France, sont trop récens, pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. On sait que les François virent aux Indes leur commerce presque anéanti, & que la Compagnie Angloise, à la paix de 1763, se trouva en possession de l'Empire dans l'Arabie, dans le golfe Persique, sur les côtes de Coromandel & de Malabar, & dans le Bengale. Nous en allons voir les suites dans le précis de la vie & des guerres du fameux Haider-Ali-Kan, par lequel nous nous proposons de terminer ce Volume.

Avant que d'entrer dans des détails particuliers sur ce Conquérant moderne, il est à propos de mettre sous les yeux du Lecteur tout ce qui concerne l'importante conquête du Bengale par les Anglois, d'autant que cette grande révolution a influé d'une maniere sensible sur la destinée des habitans de cette partie de l'Asie, & sur le commerce qu'y font les Européens.

Il faut observer d'abord que les Gouverneurs des Compagnies Européennes

ont depuis long-temps eu la politique de donner un asile aux principaux habitans du pays, ou qui étoient persécutés, ou qui, devenus persécuteurs, redoutoient les châtimens. Un Officier du Bengale, poursuivi pour ses vexations, se réfugia à Calcutta, chez les Anglois. Le Soubab ou Gouverneur général, indigné contre ces étrangers, marche avec une armée contre cette place, l'attaque & s'en rend maître. La garnison, jetée dans des cachots, y fut étouffée. Les Anglois eurent leur revanche en 1756. Le Colonel Clive, à la tête de cinq cents Européens & de quelques milliers de soldats Indiens, reprit Calcutta & plusieurs autres places; il livra bataille au Soubab, qui, détesté de ses peuples, comme le sont tous les Despotes, & trahi par ses Officiers vendus à l'ennemi, fut battu, fait prisonnier, & périt dans sa prison.

Les Anglois disposerent de la soubabie en faveur de Jaffer-Ali-Kan, dont la trahison avoit préparé leur victoire, & qui par reconnoissance leur céda quelques provinces, & leur accorda tous les priviléges qu'ils demanderent; mais s'ap-

percevant qu'il s'étoit donné des maîtres, il tenta de s'affranchir d'un joug qui tous les jours devenoit plus insupportable : il échoua dans son entreprise, & les Anglois l'arrêterent au milieu de sa capitale. Kossim-Ali-Kan, son gendre, fut proclamé à sa place; mais, quoiqu'il eût sacrifié des sommes immenses pour l'obtenir, il en jouit peu, & succomba dans la guerre qu'il entreprit pour se tirer des fers de ses protecteurs; & tandis qu'il fuyoit avec ses trésors, les Anglois faisoient de nouveau proclamer Soubab du Bengale, leur prisonnier Jaffer-Ali-Kan.

Kossim-Ali-Kan s'étoit réfugié chez le Nabab de Bénarès, premier Visir de l'Empereur Mogol, & il sut l'engager dans sa querelle, ainsi que les Princes voisins. Les Anglois, maîtres de toutes les forces du Bengale, n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer, & sous la conduite de leur Général Clive, ils marcherent à l'ennemi. L'intrigue, l'or répandu à propos, autant que le courage, donnerent la victoire aux Anglois, & l'armée Indienne fut plutôt mise en déroute qu'elle ne fut défaite. On

en vint à un accommodement, & l'on permit au Nabab de Bénarès de retourner dans ses Etats, sous la seule condition de payer huit millions pour les frais de la guerre. Une contribution levée sur le peuple acquitta cette dette.

Dans ce temps, les Patanes venoient de chasser de Dehli l'Empereur Mogol, & de placer son fils sur le trône. Ce malheureux Monarque, abandonné de ses vassaux, erroit de province en province, & ne trouvoit point d'asile assuré. Ebloui par les entreprises heureuses des Anglois, il leur demanda leur protection, qu'il obtint; & pour prix de la promesse qu'ils lui firent de le ramener triomphant à Dehli, ils exigerent d'avance la cession du Bengale en toute souveraineté; un acte authentique fut expédié à cet effet. Munis de ce titre, qui en quelque façon légitimoit son usurpation aux yeux des Indiens, la Compagnie éluda ses promesses, & assigna au Prince détrôné quelques sommes pour subsister.

Les Anglois, Souverains réels du Bengale, pour affermir d'autant plus leur autorité, gouvernent ce royaume & en perçoivent les revenus, sous le nom du

Soubab qu'ils nomment ; en ſorte que les peuples doivent penſer qu'ils n'ont pas changé de domination. Cette Compagnie, devenue Puiſſance territoriale, a actuellement dans l'Inde une armée, composée de près de dix mille Européens & de plus de cinquante mille Cipayes ou ſoldats Indiens, dont la moitié tient garniſon ſur les bords du Gange. Ce ſont les Agens de la Compagnie, qui ſont les Fermiers des terres ; ce ſont eux qui ont la vente excluſive du ſel, du tabac, du bétel, objets de premiere néceſſité dans ces climats, & le privilége excluſif pour la vente du coton.

PRÉCIS des conquêtes d'Haider-Ali-Kan.

PENDANT que ces choſes ſe paſſoient dans l'Inde, il s'y élevoit un jeune Guerrier, qui devoit dans la ſuite, ſinon renverſer, au moins porter quelques coups à la puiſſance formidable que les Anglois s'y étoient acquiſe. Nous voulons parler d'Haider-Ali-Kan (1), né vers 1728, à Divanelli, château ſitué dans le Benguelour, dont ſon pere Nadim-Saeb, Général de dix mille cavaliers dans l'armée du Mogol, étoit le Seigneur. Haider, âgé de vingt-un ans, n'avoit point encore quitté la maiſon paternelle, lorſqu'en 1750 la guerre s'alluma dans le Coromandel. Nadim-Saeb lui donna le commandement du contingent des troupes qu'il devoit fournir au Soubab pour ſa ſeigneurie de Divanelli, qui ne conſiſtoit qu'en cinquante

(1) Il ſe pourroit qu'Haider fût de la race Abyſſine, au moins la formation de ſon viſage, ſon nez large, l'épaiſſeur de ſes levres, & ſa couleur fort noire, le laiſſoient ſoupçonner.

cavaliers & deux cents *Peadars* ou soldats armés de mousquets à meche. Haider se trouva à la fameuse bataille dans laquelle huit cents François, secondés par quatre mille Cipayes, mirent en déroute l'armée des Mogols, forte de trois cent mille hommes; cette victoire mémorable donna à notre jeune Guerrier la plus grande idée de la valeur des François. Il suivit à Pondichery le Soubab Mouzaferzing; & ce voyage, pendant lequel il s'attacha à observer les mœurs, la discipline, les fortifications, les bâtimens, les arts & l'industrie des Européens, lui a été de la plus grande utilité dans le cours de sa vie active & guerriere.

Haider-Ali avoit un frere, nommé *Ismaël-Saeb*, qui étoit Général des troupes du Roi de Mayssoure; il fut le rejoindre, & lui fit part des remarques qu'il avoit faites sur l'armure des Européens & sur leur adresse à manœuvrer le canon. Aussi-tôt Ismaël-Saeb envoie à Bombay un Guebre, qu'il charge d'acheter quelques canons & des fusils avec leurs baïonnettes. Le Commissionnaire revient avec deux mille fusils, six pieces

de canons, & trente Matelots Européens pour ſervir de Canonniers. Ainſi l'on peut dire que le frere d'Haider-Ali eſt le premier Indien qui ait formé un corps de Cipayes armés de fuſils & de baïonnettes, & qui ait eu une artillerie ſervie par des Européens.

Le Roi de Mayſſoure étoit alors allié des Anglois; il raſſembla un corps d'armée, pour le joindre aux forces que cette nation avoit à la côte de Coromandel. Le jeune Haider, à la recommandation de ſon frere, obtint le commandement de la cavalerie de cette armée. Ces Alliés réunis battirent les François, combinés avec les troupes de Chanda-Saeb, Nabab d'Arcate, & les forcerent à ſe rendre priſonniers de guerre; mais le Général du Roi de Mayſſoure s'étant brouillé avec les Anglois, M. Dupleix fit alliance avec lui, & il fut décidé qu'ils feroient enſemble le ſiége de la forte place de Trichinapali, ſur le Caveri, où les Anglois, qui tenoient le parti de Mehemet-Ali-Kan, compétiteur de Chanda-Saeb, avoient une garniſon. Pendant cette guerre, Haider-Ali étudia avec fruit la maniere de faire

camper une armée & de la faire manœuvrer, & rendit de grands services à la cause commune; & comme dès ce temps il avoit des vûes d'agrandissement, il enrôla adroitement un assez grand nombre de Sergens & de soldats François, qu'il faisoit passer à son frere dans le Mayssoure.

Ce fut en 1755 que les François conclurent une treve avec les Anglois, & qu'en conséquence ils leverent le blocus de Trichinapali. Haider, l'année suivante, ayant appris la mort de son frere, partit pour recueillir sa succession, qui le rendoit possesseur d'une forteresse importante, d'un pays considérable & fertile, & d'un corps de troupes montant à quinze mille soldats, dont entre autres deux cents Européens & trois mille cavaliers. Ces forces & la réputation qu'il venoit de se faire, lui obtinrent le titre de Généralissime des armées du Roi de Mayssoure; mais ce nouveau grade pensa causer sa perte. Un nommé *Canero*, premier Ministre du Roi, jaloux de sa faveur, le rendit suspect à son Maître, & appela contre lui une armée de Marattes. Haider se met à la tête de

la sienne, & veut se cantonner dans la ville de Syringpatnam ; mais son perfide ennemi lui en refuse l'entrée, lui coupe les vivres, & le met dans la position la plus critique. Sachant qu'on n'en veut qu'à sa personne & non à ses soldats, le Généralissime les licencie, embrasse leurs Chefs, se recommande à leur amitié, leur partage la plus grande partie de ses trésors, & pendant la nuit, suivi de trente hommes affidés, part & se rend dans sa forteresse de Benguelour, éloignée de plus de trente lieues. Ce fut là qu'il rassembla une nouvelle armée, & que forcé d'être sur la défensive, il déclara une guerre de chicane aux Marattes, qui, n'aimant pas à être long-temps en campagne, conclurent une treve avec lui.

En 1760, sur la demande de Monsieur de Lally, le brave Haider envoya sept mille hommes au secours de Pondichery, sous le commandement de son beau-frere Moctum, qui réussit à faire entrer plusieurs convois dans la ville, mais qui ne put jamais engager ce Gouverneur à se mettre en campagne. Après deux mois de séjour, ce Général

retourna auprès d'Haider, & emmena avec lui toute la cavalerie Françoise, & tout ce qu'il y avoit d'Ouvriers à Pondichery, transport précieux qui n'a pas peu servi à la grande fortune de ce Chef Indien. Avec ce renfort, Haider ne douta pas qu'en marchant sans délai vers Syringpatnam, il n'écrasât son ennemi Canero, & ne reprît les rênes du royaume de Mayssoure. En effet, il dissipa les troupes de son ennemi; il le fit prisonnier, & fut déclaré Régent, malgré les obstacles que mirent à son élévation les principaux de l'Etat. Ayant ainsi usurpé toute l'autorité souveraine, Haider travailla à la faire respecter. Il rétablit l'ordre dans les finances, se fit remettre plusieurs forteresses, dont quelques petits Tyrans s'étoient emparés, obligea les Princes voisins, tels que le Roi de Canara, les Marattes & les Nababs Patanes de Canour, de Carpet & Sanour, à restituer les terres qu'ils avoient usurpées sur les Etats de Mayssoure. Trois batailles gagnées, dont il dut en partie le succès à la cavalerie Françoise, accrurent considérablement sa réputation. Elle fut à son comble, lorsque conjointement

avec Bazaletzing, Roi d'Adonis, il réduisit la forte place de Scirra, titre d'une soubabie, dont tout le district avoit été envahi par les Marattes ou réuni à la soubabie du Décan. Cet exploit le fit déclarer Soubab de la province conquise, & de simple particulier par sa naissance, le mit au rang des plus grands Princes de l'Inde.

Pendant le court abrégé de cette histoire, le Lecteur voudra bien ne pas perdre de vue l'apperçu que nous lui avons donné des provinces de l'Inde; c'est le moyen de se faire une juste idée de la puissance à laquelle Haider-Ali-Kan est parvenu.

Le Conquérant poursuivoit ses réformes dans le royaume de Mayssoure, lorsqu'il se présenta une occasion bien favorable d'augmenter ses nouveaux Etats. Le fils de la Reine de Canara vint trouver le Soubab à Bisnagar, pour implorer sa protection, & lui faire rendre par la Reine sa mere, ses Etats qu'elle lui retenoit injustement, quoiqu'il eût l'âge prescrit par la Loi pour gouverner lui-même. Comme le royaume de Canara étoit compris dans la soubabie de Scirra,

ce jeune Prince ne pouvoit porter sa plainte qu'au Tribunal d'Haider. La Reine de Canara est aussi-tôt citée à comparoître devant son Juge naturel ; mais elle répond qu'elle est Reine, & ne reconnoît de supérieur que l'Empereur Mogol, fantôme de Souverain dont elle atteste encore la puissance, parce qu'elle n'est plus à craindre. Cette réponse décide la guerre, & Haider, suivi de six mille cavaliers d'élite, s'avance vers Rana-Biddeluru, capitale du royaume de Canara. On dit que cette ville est fort grande, superbement bâtie, & qu'elle ne contient pas moins de cent cinquante mille ames, dont trente mille Chrétiens. Avant de se mettre en marche, le Soubab avoit fait couronner le jeune Roi, & pour prix du service qu'il alloit lui rendre, lui avoit fait céder le port de Mangalor, & une lisiere du pays, pour servir de chemin depuis ce port jusqu'aux frontieres du Mayssoure.

Le retour du Roi dans Rana-Biddeluru, & la présence d'une armée commandée par Haider lui-même, consternerent la Reine de Canara ; mais son courage féroce n'en fut point abattu. Ce qu'elle n'osoit entreprendre

entreprendre par la force, elle crut l'obtenir par la trahiſon. D'abord elle employa l'aſcendant que, comme mere, elle avoit ſur ſon fils ; elle lui repréſenta tous les dangers qui le menaçoient, s'il conſentoit à l'exécution du traité honteux qu'il venoit de conclure, traité qui livroit le royaume à des Barbares, ennemis de ſa Religion. Ce diſcours fit effet ſur le cœur puſillanime du jeune Roi, & il eut la lâcheté de ſouſcrire à l'aſſaſſinat de ſon bienfaiteur. Heureuſement que le complot fut découvert. On ſut qu'il s'agiſſoit de faire ſauter, par une mine, le palais des Rois de Canara, qu'habitoit Haider, & que cette mine ſeroit pratiquée par les Prêtres d'une pagode voiſine, au moyen d'une communication peu connue, qui rendoit de la pagode au palais. La découverte de cette affreuſe conſpiration valut à Haider un beau royaume, ayant une grande étendue de côtes & de bons ports, produiſant beaucoup de riz, de poivre, de cannelle, de cardamome, de corail, du bois de ſandal, & de l'ivoire. On trouve dans les montagnes des mines d'or, de diamans, de rubis & autres pierres précieuſes.

On s'empara du trésor déposé dans la forteresse, &, si l'on en croit le rapport des François qui se trouvoient alors avec Haider, il étoit immense. A l'occasion de cet heureux événement, Rana-Bid-deluru changea son nom en celui de Haider-Nagar, & le Conquérant prit le titre de Roi des Canarins.

Il y a sur la côte de Malabar une nation qui descend des Arabes, & qu'on appelle *les Mapelets*. Elle est en possession de tout le commerce; & ayant toujours à grosse usure prêté de l'argent aux *Nayres* ou Seigneurs du Malabar, elle a tellement miné leurs fortunes, que quelquefois leurs récoltes de six années sont engagées à ces durs usuriers. On pense bien quelle haine le débiteur porte à son créancier. Comme, malgré cette haine générale, le Raja de Cananor, Prince Nayre, avoit donné sa fille en mariage à Ali, fils d'un riche & puissant Mapelet, celui-ci, pour s'assurer la possession de ses petits États, voulut se mettre sous la protection d'Haider-Ali-Kan, & lui envoya une députation solennelle à Cananor. Les Mapelets furent reçus avec distinction; & comme Ali-

Raja avoit plusieurs vaisseaux à lui, tous bien équipés & prêts à faire voile, le Soubab, qui vouloit avoir une flotte, afin de mettre ses côtes à l'abri des incursions des pirates, le créa son Grand-Amiral, & lui fournit des sommes considérables, pour préparer les fondemens d'une marine respectable.

Dès le printemps, Ali-Raja eut une flottille, avec laquelle il fit la conquête des isles Maldives, sous le pavillon d'Haider-Ali. Tant de succès réveillerent la défiance des voisins du Soubab, & surtout celle des Nayres du Malabar, contre les Mapelets, qu'il protégeoit ouvertement. Dans un Conseil qui se tint à Calicut, chez le Samorin, Chef de tous ces Princes, il fut résolu de les exterminer à certain jour désigné. Il en périt plus de six mille dans le massacre; les autres se réfugierent dans leurs vaisseaux, & le plus grand nombre trouva un asile à Cananor & dans les autres places de leur Protecteur. Ceux qui resterent dans le Malabar, se rassemblerent & formerent une armée de douze mille combattans, mal équipés, mal disciplinés, mais prêts à vendre cher leur

vie, ſi leurs ennemis venoient les attaquer.

Haider-Ali n'héſita point à prendre la défenſe des Mapelets ; il arma promptement douze mille hommes de ſes meilleures troupes, & vint camper ſur la riviere de Cananor, n'ayant pour toute artillerie que douze pieces de canon. Sa flotte, chargée de vivres & de munitions, ſe rangea le long de la côte. Les Princes Nayres ſe préſenterent de l'autre côté de la riviere, avec plus de cent mille ſoldats & une artillerie formidable, pour lui en diſputer le paſſage ; mais l'habile & intrépide Général, protégé par ſes douze pieces de canon, oſa, tantôt à gué, tantôt à la nage, paſſer cette riviere, large de près d'une lieue, à la tête de cinquante huſſards, reſte de la cavalerie de Pondichery. A la vue de cet eſcadron, les Nayres, qui ne ſongeoient qu'à empêcher l'infanterie de paſſer, s'enfuirent à toutes jambes, & toute leur armée ſe débanda. Haider fit pourſuivre les fuyards, avec ordre de tout ſabrer, ſans faire aucun priſonnier. Les douze mille Mapelets exercerent leur vengeance avec une cruauté

inouie, & dans cette pourſuite on ne commença à trouver du peuple qu'aux environs de Talicheri & de Mahé, établiſſemens François & Anglois, ſous le canon deſquels il s'étoit réfugié. Ce fut auprès de ces comptoirs que le Vainqueur fit repoſer ſon armée, & qu'il envoya offrir la paix au Samorin. Ce lâche Monarque répondit qu'il attendoit le Soubab & ſe remettoit à ſa diſcrétion. Auſſi-tôt Haider-Ali ſe mit en marche pour Calicut, & ſe logea, en mettant pied à terre, dans la factorerie Angloiſe. Il vit, dit-on, le Samorin, & promit de lui rendre ſes Etats, moyennant un tribut annuel, & qu'on ſatiſferoit aux juſtes demandes des Mapelets. Tout paroiſſoit réglé, lorſque le lendemain le palais du Samorin parut tout en feu, & qu'on ſut que ce malheureux Monarque s'étoit jeté au milieu des flammes avec toute ſa famille.

Le Soubab ne laiſſa pas repoſer ſes ennemis, qui s'étoient raſſemblés du côté de Paniani, forteresse qu'il prit en paſſant; & continuant de les pourſuivre, il arriva aux environs de Cochin, où, par la médiation des Hollandois, il

accorda la paix au Roi de Cochin, moyennant qu'il seroit son tributaire. Les autres Princes Nayres suivirent cet exemple, & retournerent dans leurs Etats; mais bientôt, profitant de la saison des pluies & de l'éloignement d'Haider-Ali & de son armée, ils se révolterent, massacrerent quelques garnisons qu'ils surprirent, & furent investir Calicut & Paniani. Cette nouvelle fut portée au Soubab par un Matelot Portugais, & il n'en fut point intimidé. Ses ordres sont aussi-tôt donnés pour réunir en corps d'armée quinze mille hommes & douze pieces de canon portées par des éléphans. Il ordonne à sa cavalerie de monter à poil, tant Officiers que soldats, & à toute l'infanterie de quitter leurs habits, & de marcher nus, sans autres vêtemens que de petits caleçons jusqu'à mi-cuisse, & sans autres chaussures que des semelles de cuir, attachées aux pieds avec des courroies. On distribua à chaque soldat une toile cirée pour envelopper la giberne. On se met en marche à travers les montagnes & au milieu des vallées inondées, où à chaque heure il faut traverser, & souvent

à la nage, des rivieres considérables. L'ordre étoit de faire le dégât dans tous les lieux habités. On arriva de la sorte en présence de l'armée Malabare, enfermée dans de forts retranchemens. Ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde qu'on trouva moyen de les forcer ; mais enfin ils le furent, & la paix fut rétablie dans le Malabar, au moins pour un peu de temps.

Haider-Ali, au comble de la gloire, crut que, pour assurer ses conquêtes, il devoit s'emparer du pays de Travancor, où les Princes Nayres, ses ennemis, trouvoient toujours un asile, & dont le Souverain soudoyoit des troupes nombreuses & bien disciplinées. D'un autre côté, il n'ignoroit pas que les Anglois, jaloux de sa nouvelle puissance, avoient rassemblé des troupes dans le Maduré & le Marava, frontieres du Travancor; mais habitué à surmonter les plus grands obstacles, il ne s'en détermina pas moins à la guerre. En conséquence il fit des levées considérables pour augmenter son armée, & créa un corps de cinq mille grenadiers, dont tous les Officiers furent des Européens. Mais lorsqu'il croyoit

n'avoir rien à redouter de ses ennemis, les Marattes, suscités par les Anglois, lui déclarerent la guerre, & s'avancerent en force vers ses frontieres, tandis que Nizam-Ali-Kan, Soubab du Décan, & les Anglois, se préparoient à l'attaquer d'un autre côté. Forcé par les circonstances, Haider-Ali établit son camp sous le canon de Syringpatnam, capitale du Mayssoure, & fit faire le dégât à trente lieues à la ronde, mais en observant de payer aux habitans le montant de la perte qu'il leur faisoit éprouver. Un grand nombre de redoutes furent élevées autour du camp, & trois cents pieces de canon en rendirent les approches, sinon impraticables, au moins très-dangereuses. Ce fut dans cet état que le Soubab attendit ce que le sort voudroit décider pour ou contre lui. Sa politique fut couronnée par le succès. Les alliés & surtout le Général Schmidt, qui commandoit les Anglois, reconnurent l'impossibilité d'attaquer avec avantage le camp retranché d'Haider-Ali, ni même de l'affamer. Les Marattes, arrivés en même temps que leurs alliés, furent du même avis, & chacun d'eux songea à entrer

en négociation. Les Marattes s'éloignerent à cinq lieues de Syringpatnam ; ils conclurent une treve avec le Soubab ; & moyennant six lacs de roupies comptant & six lacs payables dans six mois, ils se retirerent dans leur pays. Le Général Schmidt se sépara de Nizam, Soubab du Décan, & emmena la plus grande partie de ses troupes. Haider alors écouta volontiers les propositions de paix qui lui furent faites de la part de Nizam ; il fut convenu que Tippo-Saeb, fils d'Haider, épouseroit la fille de Maffous-Kan, beau-frere de Nizam, & que le pere, en qualité de Nabab d'Arcate, céderoit tous ses droits à son gendre futur. Ce fut ainsi qu'Haider détruisit la ligue formidable, sur laquelle la Compagnie Angloise avoit fondé les plus grandes espérances, & elle a été l'origine d'une guerre qui a couté beaucoup de sang & de trésors aux Anglois.

Lorsqu'en 1767 Haider-Ali entreprit la guerre contre les Anglois, cette Puissance étoit au plus haut point de sa grandeur dans l'Inde. Elle possédoit tout le Bengale, province riche, fertile &

très-peuplée, les côtes d'Orixa & de Coromandel, les villes de Surate & de Cambaye, l'isle de Bombay & le pays de Salzette, sur la côte des Marattes, les forts de Talicheri, Mondeli & Anzingue, sur la côte de Malabar, & différens comptoirs jusque dans l'isle de Sumatra. Leurs forces consistoient en quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie, deux cents d'artillerie, & autant d'invalides, destinés à la garde des forteresses. Les troupes Indiennes étoient portées à soixante-quatre mille Cipayes, & quatre mille cavaliers, dont quatre cents étoient Européens.

Nous avons déjà parlé des vastes Etats d'Haider-Ali. En 1767, on évaluoit toutes les forces de ce Nabab à environ deux cent mille hommes, dont vingt-cinq mille de cavalerie; mais lorsqu'il se mit en marche pour commencer la guerre contre les Anglois, son armée n'étoit composée que de cinquante-cinq mille fantassins, dix-huit mille cavaliers, & huit mille Marattes. Il faut joindre à ces troupes sept cent cinquante Européens, divisés en deux compagnies de Hussards, & en deux cent cinquante

Canonniers. L'armée de Nizam, Soubab de Décan, allié d'Haider-Ali, étoit forte de trente mille hommes de cavalerie & dix mille fantassins.

Les Anglois, décidés à la guerre, n'attendirent pas qu'Haider-Ali fût entré en campagne, pour commencer les hostilités. Le Général Schmidt assiégea & prit les forteresses de Tripetour, Vaniambars & Singueman, & fut mettre le siége devant Caveripatnam, qui ne se rendit qu'après dix-sept jours de tranchée ouverte. Il échoua dans son entreprise contre Kisnagari. Ce fut pendant les attaques de cette place que les armées d'Haider & de Nizam se mirent en mouvement pour s'approcher de l'ennemi, & que le Général Schmidt se retira sur Tripetour pour faciliter sa jonction avec un corps de huit mille hommes que lui amenoit le Colonel Wood. Haider traversa sans être attaqué, les gorges des montagnes qu'il avoit à passer, & vint camper auprès de Caveripatnam, que sa cavalerie venoit d'investir. On escalada la ville, & les Anglois, réfugiés dans la citadelle avec leur Commandant Massdam, ne tarderent pas à arborer le dra-

peau blanc. Ils y furent nécessités par le feu continuel que fit sur eux l'Officier qui commandoit l'attaque, & dont chaque coup de canon tiré de la place leur coutoit un Canonnier. Par la capitulation, il fut stipulé que les Anglois sortiroient avec les honneurs de la guerre, & se retireroient à Madras. La reprise de cette place fit comprendre à l'ennemi qu'Haider-Ali méritoit d'être distingué de tous les Princes Indiens qui jusqu'alors avoient fait la guerre dans cette partie du Monde.

Après cette expédition, Haider-Ali se remit en marche, pour empêcher, s'il lui étoit possible, la jonction du Colonel Wood avec le Général Schmidt; il joignit ce dernier, lui livra bataille, & comme les suites d'une affaire en décident toujours le succès, on peut dire qu'il la gagna, puisque, malgré une perte assez considérable qu'il fit, les Anglois se retirerent le soir même, abandonnerent leurs bagages, & jeterent dans la riviere leurs munitions de guerre & de bouche.

Haider-Ali, glorieux d'avoir fait fuir les Anglois, vint camper à Tirnmalé,

à peu de distance de l'ennemi, qu'il ne put empêcher de faire sa jonction avec le Colonel Wood ; mais ne prévoyant pas pouvoir l'engager à son avantage dans une action générale, il se contenta de le harceler ; & pour faire une diversion, il détacha de son armée un gros corps, dont il donna le commandement à son fils Tippo-Saeb, qu'il chargea d'aller surprendre le comptoir Anglois de Gondelour, à deux lieues de Pondichery, & d'en dévaster les environs. Ce coup de main réussit ; mais l'on manqua de faire prisonnier le Gouverneur de Madras, & l'on n'osa, comme on l'auroit pu aisément dans la confusion où se trouvoient les habitans, brûler la ville noire de Madras, riche & prodigieusement peuplée, & causer aux Anglois une perte de plus de cent millions.

Pendant que ceci se passoit, le Général Schmidt eut à Tirnmalé un fort grand avantage sur le corps d'armée de Nizam ; mais il ne put entamer les troupes d'Haider-Ali. Après quoi, la saison pluvieuse arrivant, il fit prendre des quartiers à son armée, qui avoit

beaucoup souffert. Les deux Soubabs en firent autant ; & comme l'événement de la derniere affaire avoit jeté quelque froid entre eux, ils réglerent que les deux armées se sépareroient, qu'Haider continueroit la guerre contre les Anglois, & que Nizam les attaqueroit du côté de Mazulipatan, pour les obliger de diviser leurs forces.

Aussi-tôt qu'il fut possible de rentrer en campagne, Haider-Ali fut mettre le siége devant Vaniambari, qui fit peu de résistance. Le Capitaine Robinson, Commandant de la place, demanda à capituler, & il obtint les honneurs de la guerre, à condition que lui, les autres Officiers & les soldats Européens ne pourroient servir pendant un an contre Haider-Ali. Après la reddition de Vaniambari, on marcha à Ambour, ville très-forte, où les Anglois avoient un dépôt considérable de munitions de guerre & de bouche, & jusqu'à des habits uniformes & des tentes. La ville fut escaladée & prise d'assaut ; on s'empara le lendemain d'un fort, mais on manqua le château, situé sur une montagne escarpée, où les Anglois s'étoient

retirés. Haider-Ali fit pendant la nuit retirer toute ſon artillerie, & retourna à Vaniambari, où il poſa ſon camp, tandis que le Général Schmidt arrivoit à Ambour, à la tête de vingt-ſix mille hommes, dont cinq mille étoient Anglois. Le Soubab ne croyoit pas l'ennemi auſſi proche, & comptoit beaucoup ſur des propoſitions de paix qu'il avoit chargé un Facteur Anglois de faire en ſon nom au Général : elles furent rejetées par le Gouverneur & le Conſeil de Madras, qui eurent tout ſujet de s'en repentir. Comme les Anglois continuoient à s'avancer, Haider-Ali les fit harceler par ſa cavalerie légere, & particuliérement le corps des Européens. C'étoit ce que déſiroit le Général Schmidt, qui, ayant des intelligences dans ce corps, prétendoit favoriſer la déſertion de ceux qui voudroient profiter de l'occaſion. Elle fut peu conſidérable; mais le cheval du Commandant des Européens ayant été tué, cet Officier tomba & fut fait priſonnier.

Nous avons dit que Nizam-Ali-Kan s'étoit ſéparé d'Haider-Ali, ſous pré-

texte d'une diverſion ; ce Soubab pouſſa la perfidie juſqu'au point de rechercher les Anglois, de s'allier avec eux, & de leur confirmer le don de quatre *Cercars* (provinces) au nord de Mazulipatan, ainſi que celui de cette grande ville. Dans le même temps, un Prince Maratte vint joindre les Anglois avec deux mille cinq cents cavaliers & trois mille fantaſſins. Ces renforts éleverent les eſpérances du Conſeil de Madras, qui crut le moment propre à conquérir ſur Haider-Ali toutes les vallées & le pays en deçà des montagnes des Gattes. En conſéquence il changea tout le plan de la guerre, & obligea le Général Schmidt à ſéparer ſon armée en deux, & à donner le commandement d'une partie au Colonel Wood, pour s'emparer des petites places répandues dans ces vallées, tandis que le Général tiendroit Haider-Ali en échec. Ce projet eut le plus grand ſuccès, & ne pouvoit manquer d'en avoir, d'autant que ces places étoient ſans garniſon, ou n'avoient que de foibles milices pour les défendre ; mais s'il étoit aiſé de les conquérir, on pouvoit en être chaſſé avec la même facilité.

C'eſt

C'est à quoi se préparoit Haider-Ali, lorsqu'il reçut avis qu'une armée, partie de Bombay, forte de huit mille hommes, dont huit cents étoient Européens, avoit débarqué à Mangalor & avoit pris cette place, & que le Commandant se proposoit de marcher à *Haider-Nagar*, capitale du royaume de Canara, où le Soubab avoit ses trésors. Cette nouvelle n'intimida pas l'intrépide Haider-Ali; il envoie des ordres pour rassembler un corps d'armée, tiré des garnisons de ses forteresses; il fait prendre les devants à son fils Tippo-Saeb, à la tête de trois mille cavaliers, & lui-même se met en marche avec trois mille Grenadiers, une partie de son artillerie & douze cents hommes de cavalerie, laissant le reste de son armée aux ordres de son beau-frere Moctum, avec injonction de harceler sans cesse les Anglois, pour retarder leurs opérations, mais sans rien hasarder.

Tippo-Saeb fit une diligence incroyable, & pendant sa route il augmenta de moitié sa petite armée. Sa marche fut si prompte, qu'il arriva à la vue du camp des Anglois, sans qu'ils en eussent

eu avis. Le jeune Commandant s'étant apperçu que son apparition jetoit l'épouvante chez l'ennemi ; sans prendre aucun repos, s'avance, culbute les gardes, attaque l'armée ; la met en déroute, la poursuit jusque dans les rues de Mangalor ; & l'oblige de se sauver dans ses vaisseaux. Toutes les armes & les bagages resterent au pouvoir du Vainqueur, qui prit prisonnier le Général, six cent quatre-vingts Anglois, & plus de six mille Cipayes. Haider-Ali arriva le lendemain de la victoire de son fils, & en l'embrassant, il pleura de joie. Quelques Négocians Portugais, établis depuis long-temps à Mangalor, enivrés des succès des Anglois, & comptant qu'ils alloient conquérir tous les Etats d'Haider-Ali, s'étoient avisés de traiter avec le Général ennemi pour la fourniture de son armée. Suivant les Loix, Haider-Ali pouvoit les faire pendre ; il se contenta de les retenir en prison jusqu'à sa paix avec les Anglois, & repartit promptement pour s'opposer aux progrès des armées de Schmidt & de Wood.

Ces Généraux se proposoient d'assiéger la forte place de Benguelour, & d'éta-

blir leurs magasins à Oscota ; mais le retour d'Haider-Ali traversa tous leurs projets. Voyant son armée augmentée de vingt mille hommes que venoit de lui amener son beau-frere Mirza-Ali-Kan ; qui précédemment avoit abandonné son parti & s'étoit retiré chez les Marattes, il partagea ses troupes en trois corps & trois camps volans ; avec lesquels il parcourut tout le pays, jeta la consternation jusque dans Madras & dans tous les comptoirs Anglois ; & harcela continuellement l'armée de Schmidt, qui se voyoit toujours attaquée, sans jamais rencontrer l'ennemi. C'est ainsi qu'Haider-Ali trouva le moyen de miner les Anglois & de discipliner ses troupes.

Tandis que les mouvemens rapides du Soubab tiennent les Anglois dans la perplexité, M. Dupré, ancien Conseiller de Madras ; y arrive avec la qualité de Gouverneur ; mais ne devant entrer en exercice de sa place qu'au mois de Janvier 1770 ; & l'on n'étoit encore qu'au premier Mars 1769. Ce Gouverneur étoit chargé de signifier au Conseil l'ordre de faire la paix à quel-

que prix que ce fût. On députa auſſi-tôt à Haider-Ali pour la lui demander; mais au lieu de propoſitions pacifiques, le Soubab répondit fiérement : » Je me » rendrai aux portes de Madras, & quand » j'y ſerai arrivé, j'écouterai les propo- » ſitions que le Gouverneur & le Conſeil » auront à me faire «. Cette réponſe fut priſe à Madras pour une menace d'aſſiéger cette ville, & auſſi-tôt on envoya les ordres les plus précis, afin que les armées réunies vinſſent défendre ce ſiége & la Puiſſance Angloiſe dans l'Inde. Haider-Ali-Kan ſuivit de près le Député qu'il venoit de congédier; à la tête de ſon armée, il s'approche de Pondichery & de Goudelour, & s'avance juſqu'à Collentz, à ſept lieues de Madras. Schmidt ſe préſente en force pour défendre le paſſage de la riviere de Saint-Thomé; mais l'habile Général Indien diſparoît; & tandis qu'on ignore la route qu'il a priſe & quel peut être ſon deſſein, il ſe montre tout à coup aux portes de Madras, du côté de Paliacate, & envoie un Député avec un pavillon parlementaire, demander quelles ſont les propoſitions qu'on veut lui faire. Qu'on

juge quelle alarme cet événement inattendu jeta dans Madras! Les Gouverneurs se déciderent à passer dans le camp d'Haider-Ali; ils y furent reçus avec beaucoup de distinction: on convint d'une suspension d'armes pour le territoire de Madras seulement, & le 15 Avril 1769 on signa deux traités.

Dans le premier, qui est au nom du Roi d'Angleterre, il est dit qu'il y aura paix & amitié entre le Roi Georges III & Haider-Ali-Kan, Soubab de Scirra, Roi de Canara, &c. & leurs sujets respectifs; que tous les prisonniers seront rendus de part & d'autre, & qu'il y aura liberté entiere de commerce entre les sujets des deux Souverains & dans tous les pays de leur domination, comme il y avoit avant le commencement des hostilités.

Dans le second traité, auquel on a donné le moins possible de publicité, il est dit que Mehemet-Ali-Kan, Soubab d'Arcate, remettra aussi-tôt les ville & forteresse d'Oscota, avec l'artillerie, les armes & les munitions qui s'y trouveroient; qu'il payeroit annuellement à Haider-Ali-Kan un tribut de six lacs de

roupies, dont une année seroit payée d'avance & comptant ; que toutes les familles des Princes & autres personnes distinguées, retenues prisonnieres dans le pays d'Arcate, seroient libres, & auroient la liberté d'aller résider où il leur plairoit, &c.

La Compagnie des Indes d'Angleterre se rendit caution de ce traité, promit à Haider-Ali-Kan de lui faire présent d'un vaisseau de cinquante canons, au lieu de celui qui avoit été saisi à Bombay, & qu'à sa réquisition elle lui fourniroit douze cents Européens pour servir dans ses armées.

Ces deux traités furent faits pour sauver l'honneur du Roi & de la Nation Angloise ; mais comme par-tout où il y a un Gouvernement Anglois, il y a une opposition, le second traité, aussi-tôt qu'il fut publié en Angleterre, se vit en butte aux plus sanglantes critiques. Ceux qui avoient conseillé la derniere guerre, déclamerent contre cette paix déshonorante, & ceux qui avoient conclu pour la paix, ne laisserent pas de s'y opposer, en objectant qu'au moment où elle se faisoit, Haider se trouvoit dans la né-

cessité d'en commencer une nouvelle avec les Marattes, & qu'en rejetant ses propositions avec hauteur, on le forceroit à accepter celles qu'on voudroit lui offrir. Ces discussions ne retarderent pas d'un moment la conclusion d'un traité que la crainte faisoit signer aux Gouverneurs de Madras; mais ils ne purent échapper aux pamphlets que firent courir à ce sujet les mécontens. On afficha à la porte du Fort Saint-Georges, un tableau dans lequel on voyoit Haider-Ali-Kan dans sa tente, assis sous un dais, sur une pile de canons, le Sieur Dupré & l'autre Ambassadeur à genoux, dans l'attitude de supplians, Haider tenant de sa main droite le nez du Sieur Dupré, figuré en trompe d'éléphant, qu'il secouoit pour faire sortir des guinées, & des pagodes de la bouche de ce Plénipotentiaire: dans le lointain, on appercevoit le camp de l'armée Angloise & le Général Schmidt lisant un papier, qui lui annonce le traité de paix, & cassant son épée.

Haider-Ali-Kan ayant fait une paix glorieuse avec les Anglois, en jouit jusqu'à 1770, qu'il fut attaqué par les

Marattes, qui mirent à feu & à sang une partie de ses Etats. En 1771, il perdit une grande bataille contre ces dangereux ennemis ; mais forcé, faute de provisions, de retourner dans leur pays, le Soubab reprit ses forteresses, forma une nouvelle armée, &, depuis 1775 jusqu'en 1780, se conserva en paix avec tous ses voisins.

Nous terminerons à cette époque les notions que nous nous sommes proposé de donner au Lecteur sur la vie & les guerres entreprises par Haider-Ali-Kan ; les événemens de celles qu'il a soutenues depuis jusqu'à sa mort, ne se trouvant consignés que dans les Gazettes ou dans quelques relations suspectes de partialité. Au reste, en rapprochant les faits qui regardent ce Conquérant, on doit convenir que c'étoit un homme extraordinaire, puisque, né dans l'obscurité, sans fortune, sans éducation, il a su, par la seule force de son génie, former une des plus redoutables Puissances de l'Inde, & en imposer aux Marattes & aux Anglois. Au milieu de ses guerres, il a mis le plus grand soin à rendre heureux ses peuples autant qu'il étoit possible ; il a

encouragé le commerce & l'agriculture, & a été rarement cruel; par caractere & par goût, il paroissoit juste & bienfaisant. Avant sa mort, on lui comptoit plus de cent mille hommes, bien disciplinés, sous le drapeau, & cinquante millions de revenu.

Fin du soixante-sixieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le soixante-sixieme Volume.

Fin du Tableau géographique & historique des Indes Orientales, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens. Page 1
Gouvernement *de Bengale.* 107
— *d'Agra.* 111
— *de Dehli.* 116
— *de Lahor.* 123
— *de Guzarate.* 124
— *de Jesselmere.* 141
— *de Patna.* 142
— *de Malva.* 150
— *de Varal.* 151
— *d'Halabas.* ibid.
— *de Candish.* 152

Gouvernement de Haoud ou Ayoud. 153
— d'Aureng-Abad. 154
— de Talingas ou Talenga. 155
— de Baglana ou de Décan proprement dit. ibid.
— de Tata ou Sinde. 156
— de Multan. 159
— de Caboul. 162
— de Kachemire. 165
Presqu'isle en deçà du Gange. 172
Côte de Malabar. 175
Royaume de Visapour. ibid.
Royaume de Canara ou de Carnate. 191
Le Malabar. 198
Royaume de Tanor. 208
Royaume de Granganor. ibid.
Royaume de Cochin. 211
Royaumes de Porca & de Calicoulan. 212
Royaume de Travancor. 213
Côte de Coromandel. 216
Royaumes de Maduré & de Maissur. 217
Royaume de Tanjaor ou Tanjaour. 222
Royaume de Gingi. 225
Royaume de Carnate. 236

Royaume de Golconde. 250
Royaume de Cicocol ou de Cicacola. 284
Royaume d'Orixa. ibid.
États du Raja de Jagarnat. 285
Établissement d'une Compagnie Françoise aux Indes. 288
Établissement d'une Compagnie Angloise aux Indes. 300
Précis des conquêtes d'Haïder-Ali-Kan. 313

FIN de la Table.

Suite de l'Errata du soixante-cinquieme Volume.

Page 339, ligne 22, transfmis, *lisez* transmise.
P. 355, l. 27, recouvert, *lisez* recouvré.
P. 359, l. 8, mettoient, *lisez* mettoit.
P. 366, l. premiere, *ôtez* très-vîte.

ERRATA

Du soixante-sixieme Volume.

PAGE 11, ligne 9 de la note, aussi prétend-on, *lisez* on prétend.
P. 12. *ajoutez à la note* : cependant il faut se mettre en garde contre l'infidélité de cette histoire, qui fut supprimée, & à l'occasion de laquelle le Pere Brumoy, son Editeur, fut exilé à la Fleche.
P. 21, l. 28, de Décan, *lisez* du Décan.
P. 37, l. 28, deminant, *lisez* dominant.
P. 58, l. 16, donnée, *lisez* donné.
P. 64, l. 17, son pere lui, *lisez* son pere le lui, &c.
P. 70 l. 2, 3 & 4, *lisez la phrase ainsi* : il mit des taxes sur tous ses sujets Idolâtres, leur imposa des capitations exhorbitantes, &c.
P. 76, l. 16, forçassent, *lisez* obligeassent.
P. 85, l. 23, les volontés, *lisez* les dernieres volontés.
P, 89, l. 25, de Décan, *lisez* du Décan.
P. 99, l. 12, celles, *lisez* les soldats.
P. 101, l. 2, en fouissoient, *lisez* enfouissoient.
P. 102, l. 21, Sabbat, *lisez* observent la fête du Sabbat; qu'ils célebrent le Vendredi.
P. 103, l. 13, des, *lisez* de.
Ibid. l. 23, *ôtez* des Idolâtres.
P. 117, l. 18, deux pieds, *ajoutez* au dessus du terrein.
P. 118, l. premiere, personnes, *lisez* personne.
Ibid. l. 17, élevée, *ajoutez* au dessus.
P. 137, l. 6, dans la, *lisez* sous la.
P. 152, l. 27, soubadie, *lisez* soubabie.

P. 158, l. 11, forment, *lisez* forme.
P. 160, l. premiere, égale, *lisez* égal.
P. 163, l. 23, par, *lisez* parmi.
P. 164, l. 2, vivres sont, *lisez* vivres y sont.
P. 166, l. 27, on y, *lisez* au bas desquelles on recueille.
P. 173, l. derniere, ses, *lisez* leurs.
P. 174, l. 8, pluies, *lisez* pluie.
P. 187, l. 18, ce, *lisez* ceux.
Ibid. l. *ibid.* est, *lisez* sont.
P. 199, l. 4, & gras, *lisez* & de gras.
P. 203. l. 22, *ôtez la virgule.*
P. 205, l. 13, quitte, *lisez* quittent.
P. 208, l. derniere, Gouvernement, *lisez* Gouverneur.
P. 219, l. 10, animaux, *ajoutez* qu'ils regardent comme sacrés.
P. 221, l. 15, tire, *lisez* trie.
P. 240, l. 11, l'on fut on, *lisez* l'on fut ou.
P. 249, l. 11, amas de ruines, *ajoutez* à travers lesquelles on aura bâti depuis.
P. 255, l. derniere, Tamerlan, *lisez* Tavernier.
P. 264, l. 4, *ôtez* ce qui regarde.
P. 294, l. 18, à celui, *lisez* à l'époque.
P. 299, l. 16, Souba, *lisez* Soubab.
P. 305, l. 24, fit, *lisez* firent.
P. 308, l. 9, de l'Empire, *lisez* de la supériorité.
Ibid. l. 18, *ôtez* moderne.
P. 313, l. 4, porter, *lisez* affoiblir la puissance, &c.

Fin de l'Errata.

P. 158, l. 11, forment, *lisez* forme.
P. 160, l. premiere, égale, *lisez* égal.
P. 163, l. 23, par, *lisez* parmi.
P. 164, l. 2, vivres sont, *lisez* vivres y sont.
P. 166, l. 27, on y, *lisez* au bas desquelles on recueille.
P. 173, l. derniere, ses, *lisez* leurs.
P. 174, l. 8, pluies, *lisez* pluie.
P. 187, l. 18, ce, *lisez* ceux.
Ibid. l. *ibid.* est, *lisez* sont.
P. 199, l. 4, & gras, *lisez* & de gras.
P. 203. l. 22, *ôtez la virgule.*
P. 205, l. 13, quitte, *lisez* quittent.
P. 208, l. derniere, Gouvernement, *lisez* Gouverneur.
P. 219, l. 10, animaux, *ajoutez* qu'ils regardent comme sacrés.
P. 221, l. 15, tire, *lisez* trie.
P. 240, l. 11, l'on fut on, *lisez* l'on fut ou.
P. 249, l. 11, amas de ruines, *ajoutez* à travers lesquelles on aura bâti depuis.
P. 255, l. derniere, Tamerlan, *lisez* Tavernier.
P. 264, l. 4, *ôtez* ce qui regarde.
P. 294, l. 18, à celui, *lisez* à l'époque.
P. 299, l. 16, Souba, *lisez* Soubab.
P. 305, l. 24, fit, *lisez* firent.
P. 308, l. 9, de l'Empire, *lisez* de la supériorité.
Ibid. l. 18, *ôtez* moderne.
P. 313, l. 4, porter, *lisez* affoiblir la puissance, &c.

Fin de l'Errata.